2.339

PAUL LUCAS

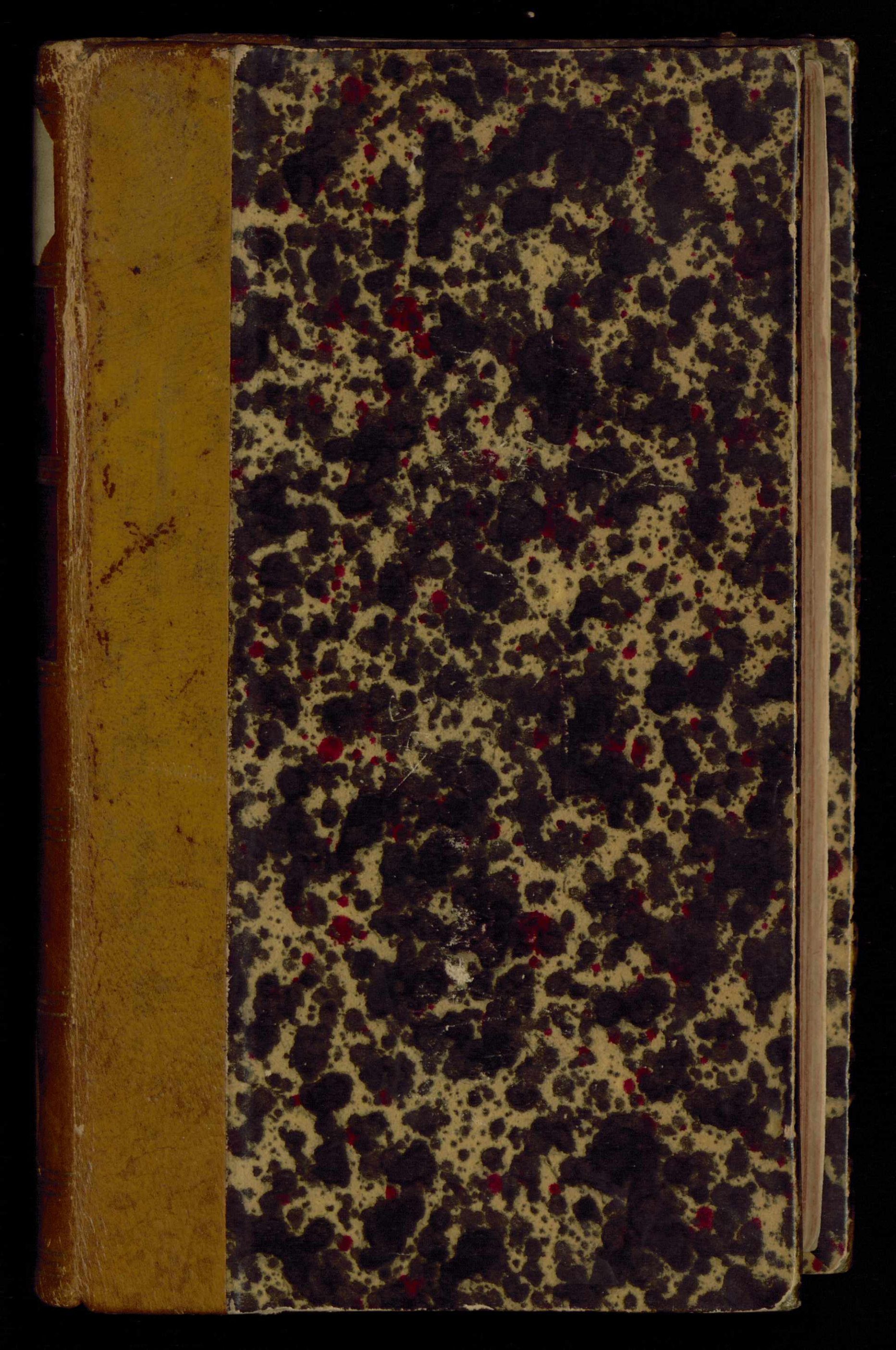
VOYAGE

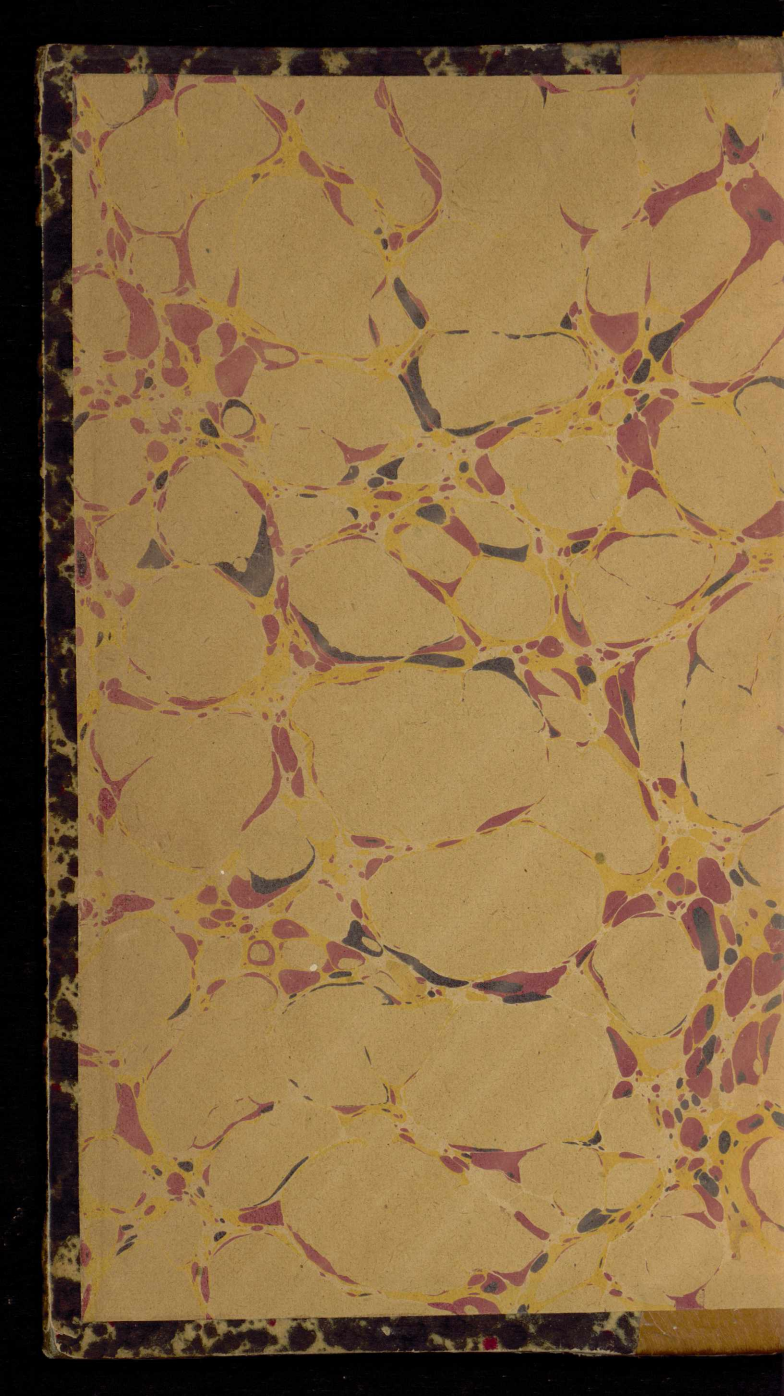
1

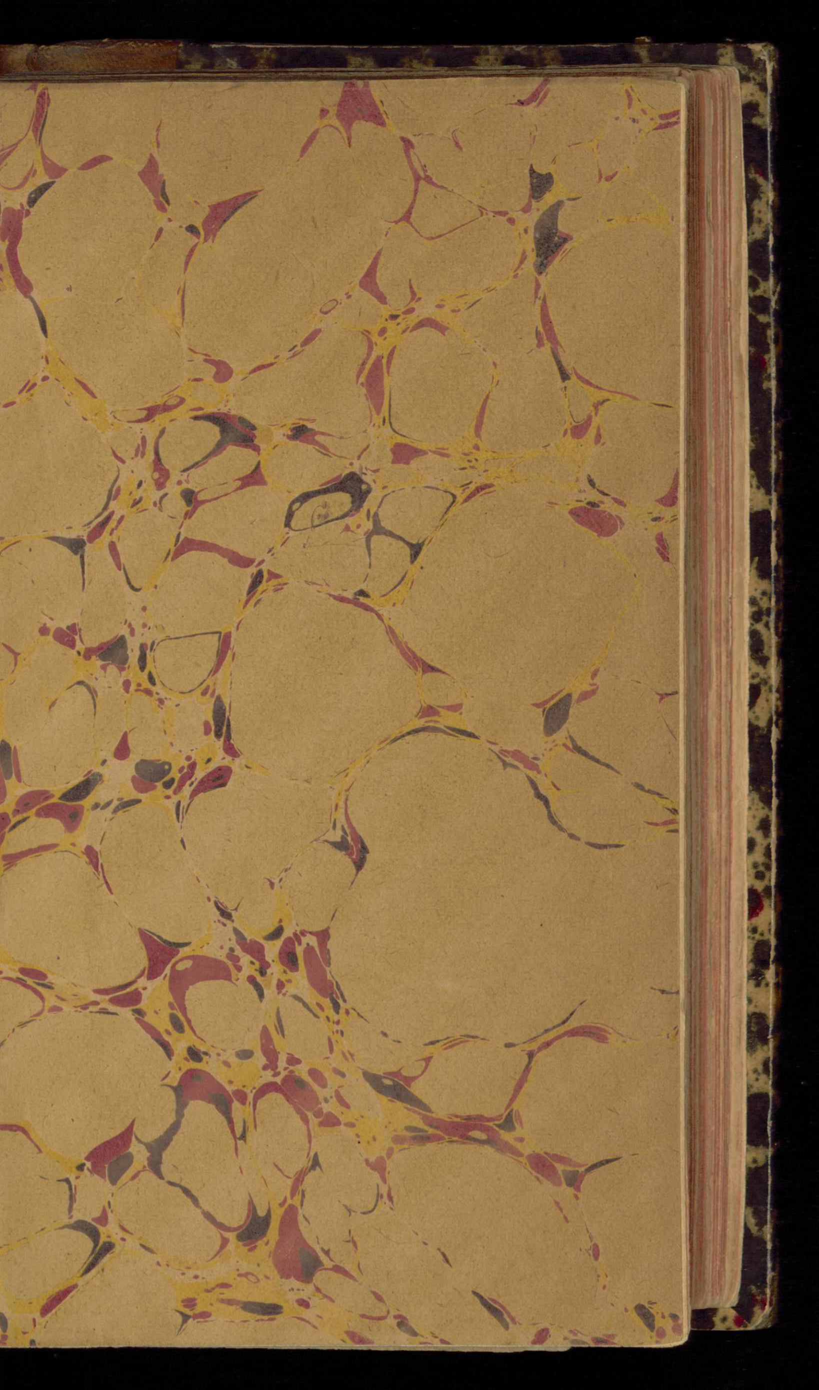
G
154

PIERSON
HENRY-JOSEPH

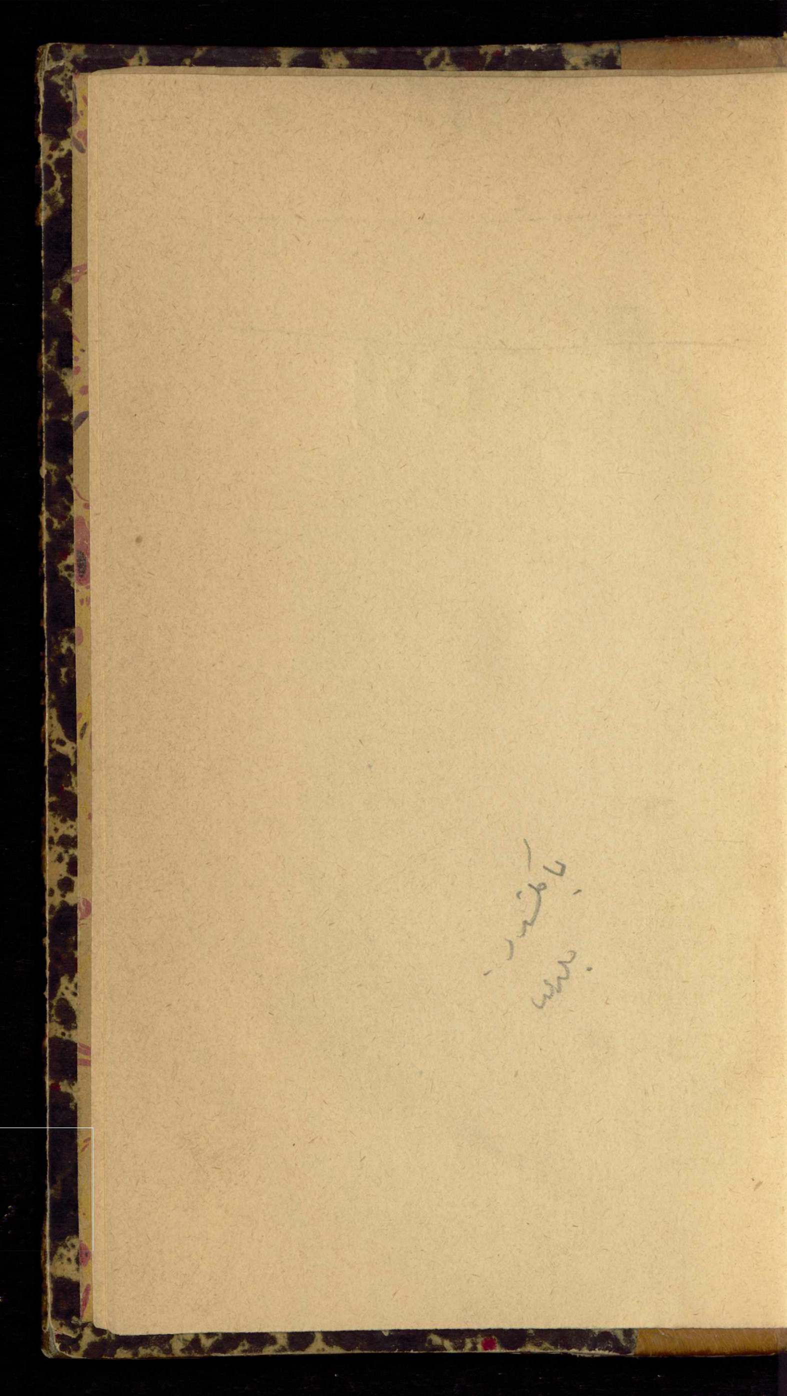








Inv. 2339



G 154 E

VOYAGE
DU SIEUR
PAUL LUCAS,

FAIT EN M. DCC. XIV, &c.

PAR ORDRE

DE LOUIS XIV.

DANS LA

TURQUIE, L'ASIE, SOURIE, Palestine, Haute & Basse Egypte, &c.

Où l'on trouvera des Remarques très-curieuses, comparées à ce qu'ont dit les Anciens sur le Labyrinthe d'Egypte ; un grand nombre d'autres Monuments de l'Antiquité, dont il a fait la découverte ; une Description du Gouvernement, des Forces, de la Religion, de la Politique & de l'état present des Turcs ; une Relation de leurs Préparatifs faits pour la derniere Guerre contre l'Empereur, & un Parallele des Coûtumes modernes des Egyptiens avec les anciennes, &c.

TOME PREMIER.

Ex Libris sta genouefæ Bibliotheca Parisiensis 1754

A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL.
M. DCC. XXVIII.

Avec Aprobation & Privilege du Roy.


B
BIBLIOT
IMPÉRIAL
DU,
PANTHÉON
P



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS

Régent du Roïaume.



ONSEIGNEUR,

Quand l'accueïl favorable, dont il a plû à VÔTRE

ALTESSE ROÏALE *de m'honorer à mon retour de mes Voïages, & le cas qu'Elle a bien voulu faire de mes derniéres découvertes, ne m'engageroient pas à lui en presenter la Relation, je dévrois cet hommage à la protection déclarée qu'Elle acorde à ceux qui se distinguent par quelques talents. Comme tout ce qui peut contribuër à la perfection des Sciences & des Arts vous devient précieux, vous avez daigné,* MONSEIGNEUR, *au milieu*

lieu des soins importans qui vous occupent, non-seulement donner quelque atention aux Monuments antiques & aux autres Curiositez que j'avois raportées; mais vous en avez encore fait vous-même un partage, qui prouve également & l'étenduë de vos connoissances & la délicatesse de vôtre goût; & ce qui doit être encore plus touchant pour moi, tous les efforts que l'artifice & l'envie ont fait pour en rabaisser le mérite auprès de VOTRE AL-

TESSE ROÏALE, *n'ont pas été capables de lui en imposer ; & je regarderai toûjours la justice qu'elle m'a rendûë, comme la récompense la plus douce de mes travaux. Vous ne vous atendez pas,* MONSEIGNEUR, *qu'un homme uniquement destiné à Voïager, dès sa plus grande jeunesse, ose entreprendre l'éloge d'un Prince, encore plus grand par ses augustes qualitez, que par son rang & par sa naissance. Je sçais que* VÔTRE ALTESSE

ROÏALE *bien loin d'agréer les justes loüanges qui lui sont dûës, retient dans ceux-même, qu'Elle comble de ses bienfaits, & qui sont d'ailleurs dignes de les publier, les mouvemens d'une reconnoissance trop éloquente. Ainsi, je me contenterai de faire des vœux ardents pour la santé de* VÔTRE ALTESSE ROÏALE, *& d'atendre les Ordres dont il lui plaira de m'honorer pour la continuation de mes Voïages, toûjours prêt à lui marquer la soûmission & le*

profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE ROÏALE,

Le très-humble & très-obéïssant Serviteur,

PAUL LUCAS.

PRE-

PREFACE.

QUELQUE grand que ſoit le nombre des Voïages qui ont été imprimez dans les deux derniers ſiécles, on peut aſſurer que la curioſité du Public n'eſt point encore raſſaſiée, & on a tout lieu d'eſperer de lui plaire, en multipliant ces ſortes de Livres; lorſqu'à la vérité des Relations, on peut joindre la nouveauté des découvertes. La Phiſique, l'Hiſtoire, la Géographie, & la Botanique, ont déja tiré de grands ſecours des Relations des Voïageurs; mais elles peuvent encore en recevoir tous les jours de nouveaux, avant que d'arriver au point de perfection où elles doivent être. D'ailleurs vou-

loir connoître les differents caracteres des hommes les plus éloignez, les divers climats qu'ils habitent, & les Coûtumes qu'ils ont établies parmi eux, est une passion aussi loüable qu'elle est naturelle, & la seule chose qui en modere un peu la vivacité, est la crainte qu'on a d'être trompé par les Voïageurs. Les premieres découvertes qu'ils firent, aiant paru fort extraordinaires, donnérent d'abord lieu à un préjugé peu favorable à leur sincérité. Ce que Marcopolo racontoit de la Chine; les Portugais, des Indes Orientales; & les Espagnols, de l'Amérique, fut d'abord traité de fabuleux. La prévention où nous sommes d'être les Peuples les plus pôlis qui soient sur la terre, fit regarder comme un Roman, presque tout ce que le premier de ces Voïageurs ra-

raportoit de ces Nations éloignées, qui n'avoient jamais eu aucun commerce avec nous. Est-il permis d'être pôli ou sçavant quand on n'est pas né en Europe? Et peut-on avoir de la raison & des talens à l'extrêmité de nôtre Continent? D'un autre côté l'affreuse barbarie, qu'on avoit remarquée parmi les Sauvages de l'Amérique, révolta aussi d'autres esprits. Des hommes, faits comme nous, peuvent-ils vivre d'une maniere si grossiére & si éloignée de nos usages? Ainsi furent formez plusieurs préjugez, dont on eut dans la suite bien de la peine à se délivrer.

A la vérité, quand on vit, dans d'autres Voïages, la confirmation des premieres découvertes, on commença à y ajoûter foi. On ne pouvoit plus refuser de se rendre à ce que tant de personnes

differentes aſſuroient d'une maniere circonſtanciée ; mais, par une bizarrerie aſſez ſinguliére, on crût ce qui étoit dans les Relations, ſans ſe défaire pour cela du préjugé qu'on avoit contre ceux qui en étoient les auteurs.

Je ne dis pas qu'il faille croire aveuglément tout ce qu'on lit dans les Voïages; & je blâme autant l'extrême crédulité qu'avoit, par exemple, M. Voſſius, pour tout ce qu'on lui diſoit de la Chine, que la difficulté que font quelques perſonnes d'ajoûter foi aux Relations les plus ſincéres. Il faut prendre ſur cet article un juſte milieu, ainſi que dans la plûpart des autres ſujets. Parmi les choſes que raconte un Voïageur, il eſt bon de diſtinguer celles qu'il a vûës lui-même, de celles qu'il n'a apriſes que ſur le raport des gens du

du Païs. J'avouë qu'il eſt ſouvent trompé ſur ces dernieres, & il n'impoſe aux autres qu'après qu'on lui a impoſé à lui-même. Mais dans celle, dont il a été le témoin oculaire, quel pourroit être le motif qui le porteroit à vouloir ſurprendre la crédulité du Public? Ne craindroit-il pas que l'impoſture fut enfin découverte? Le plaiſir qu'il y a de raconter des choſes extraordinaires, eſt-il donc ſi grand, qu'il doive l'emporter ſur la probité & ſur la bonne foi? C'eſt donc, ſans aucun fondement, qu'on ſe défie ſi fort des Voïageurs; ſurtout lorſqu'après avoir raporté ce qu'ils ont vû, ils n'ajoûtent ce qu'on leur a apris que commes des traditions dont ils ne ſont pas garants.

Tout le monde ſçait que je n'ai eu d'autre deſſein, dans

mes Voïages, que d'éxécuter les Ordres, dont le feu Roi, de glorieuse mémoire, m'avoit chargé, & que je me suis toûjours apliqué à la recherche des Médailles, des Pierres gravées, & des autres Monuments dont il vouloit enrichir sa Bibliotéque & son Cabinet; & Sa Majesté, ainsi que ses Ministres, ont toûjours paru contents de ce que j'en avois raporté. Monseigneur le Régent m'a fait l'honneur de témoigner qu'il étoit aussi très-satisfait de mes derniéres aquisitions, & il en a fait un judicieux partage. La Bibliotéque du Roi a eu les Manuscrits Arabes & en d'autres Langues; le Cabinet, les Pierres gravées les plus précieuses, & les Médailles; l'Académie des Belles Lettres, les Desseins, les Plans, & les Inscriptions; & celle des Scien-

Sciences, les Plantes, les Marcassites, & les autres curiositez qui peuvent contribuër à la perfection des sciences qu'elle cultive. Le Public ne sera pas fâché d'avoir apris ici le détail d'une distribution, qui fait honneur aux lumiéres du Prince qui l'a faite, & aux deux Compagnies, qui sont les dépositaires de ces Monuments, que les curieux pourront y aller consulter.

Mais il étoit nécessaire, pour éxécuter les Ordres du feu Roi, de parcourir une partie de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où j'ai fait un grand nombre de remarques, que l'on m'a engagé de faire paroître; & je dois remercier ici le Public de l'acuëil favorable qu'il a fait à mes deux premiers Voïages, ce qui me donne lieu d'espérer qu'il honorera encore celui-ci de son aprobation. Si quel-

quelques Lecteurs, prévenus, ont paru se défier de quelques découvertes singuliéres, ils les verront, dans cette nouvelle Relation, confirmées d'une maniére à faire disparoître tous leurs préjugez. Et s'ils ne me font pas la justice de m'en croire sur ma parole, ils auront peut-être plus d'indulgence pour les Ministres du Roi dans les Cours Etrangéres; pour les Ambassadeurs, & pour les Consuls de la Nation, qui ont souvent informé la Cour des mêmes choses que j'avois raportées dans mes derniers Voïages. Tel est, entr'autres, l'article des Maisons Pyramidales de l'Asie Mineure, contre lequel tant de gens se sont révoltez, par la raison qu'aucun autre Voïageur, ni ancien ni moderne n'en avoit parlé avant moi, & qui se trouve cependant con-

confirmé par des témoignages autentiques. Je pourrois raporter ici quelqu'autres faits, sur lesquels on m'avoit condamné avec un peu trop de rigueur; mais, pour ne pas allonger cette Préface, je renvoïe le Lecteur au Livre même, où il en trouvera les preuves. Pour ce qui regarde ces traditions populaires, dont j'avois fait mention en differents endroits; pour être fabuleuses, elles n'en sont pas moins reçûës dans les lieux où je les ai aprises, & on ne doit pas sçavoir mauvais gré à un Voïageur de les raporter. Où peut-on aprendre ces sortes de choses si ce n'est dans les Livres de Voïages? L'histoire des opinions differentes des hommes, pour être remplie d'extravagances, n'en est pas pour cela ni moins curieuse, ni moins interressante. Chaque Païs a ses

Fa-

Fables; & les Grecs sur-tout paroissent encore aujourd'hui avoir pour elles, la même vivacité qu'on leur a tant reprochée autrefois. La fiction a je ne sçai quoi de séduisant qui nous plaît; & sans nous préférer aux autres Peuples, chacun peut fort bien s'apliquer ces Vers de M. de la Fontaine.

Nous sommes tous d'Athénes en ce point;
& moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau d'Asne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Avant que de rendre maintenant un compte éxact de la méthode que j'ai observée dans cette derniére Relation, il est bon de dire, que comme un Voïageur doit tâcher de contenter tout le monde, j'ai fait mon possible

ſible pour chercher à amuſer ceux qui ſe donneront la peine de la lire. On ſçait que les Antiquaires, & ceux qui s'apliquent à l'hiſtoire, aiment qu'on les entretienne des anciens Monuments; qu'on leur preſente juſqu'aux reſtes précieux de ces grandes Villes qui furent autrefois ſi fameuſes; & qu'on leur rapelle par-là le ſouvenir des grands hommes qui les ont habitées; que les Géographes content les heures qu'on a emploiées pour aller d'un lieu dans un autre, afin d'en fixer au juſte la véritable poſition; & qu'enfin la plûpart des autres Lecteurs, qui ne ſont ni Géographes ni Antiquaires, aiment qu'on leur parle des mœurs, des habillemens, des coûtumes, & des animaux qu'on trouve dans les Païs où l'on a voïagé. Tout ce qui reſpire

pire les divertit ; & ils regardent comme de frivoles amusemens, ce qui fait l'occupation la plus sérieuse des autres. Pour satisfaire les premiers, j'ai marqué éxactement, & d'heure en heure, les routes que j'ai tenuës. Je leur rends compte des Monuments les plus singuliers de l'Asie & de l'Egypte, que j'ai fait dessiner avec soin, & parmi lesquels il y en a quelques-uns dont on n'avoit jusqu'à present qu'une connoissance assez confuse ; tels sont le Labirinthe ; le Lac Mœris ; le Temple de Jupiter Armant ; celui d'Andera, & plusieurs autres. J'ai fait dessiner deux Cartes ; une de la Macédoine, d'une partie de la Grece, de l'Asie Mineure, de la Syrie & de la Palestine ; l'autre de l'Egypte, depuis Alexandrie & Rosette, jusqu'au-dessus d'Hermant.

mant. J'ai joint l'ancienne Géographie avec la moderne, & j'ai tâché de déterminer quelles étoient les Villes dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines. Pour y réüſſir, j'ai conſulté des perſonnes habiles dans l'Hiſtoire & dans la Géographie; & leurs noms paroîtroient ici, avec les éloges qui leurs ſont dûs, ſi leur modeſtie ne m'avoit obli gé de ſuprimer ce tribut de ma reconnoiſſance.

Pour m'être étendu ſur les articles qui n'interreſſent que quelques Lecteurs, je n'ai pas négligé de contenter les autres, & j'éſpére qu'ils auront pour eux la plus grande partie du Journal.

On pourra peut-être me reprocher que j'ai déja été pluſieurs fois dans les mêmes lieux; mais, ſans dire ici que j'ai ſuivi dans ce dernier Voïage des rou-

tes

tes differentes, je puis assurer que je ne n'ai presque rien dit de ce qui étoit contenu dans mes autres Relations. Et si je presente encore une fois le Tableau de l'Asie Mineure, de la Syrie & de l'Egypte ; je fais voir ces lieux sous des faces si differentes, qu'elles peuvent avoir l'air de la nouveauté. Semblable en cela à ces Peintres, qui répétant plusieurs fois les mêmes sujets, les prennent dans des moments si differents, qu'on ne peut pas leur reprocher qu'ils se copient eux-mêmes.

Je pourrois dire ici, à ma loüange, qu'il y a peu de Voïageurs qui aïent parcouru l'Asie Mineure avec autant de soin que moi. Je l'ai traversée du côté du Nord, du côté du Midy, & dans le milieu, comme on peut le voir dans les Car-

tes, ou mes differentes routes ſe trouvent tracées. Et ſi l'on veut raporter l'ancienne Géographie à la nouvelle, on trouvera que j'ai viſité tous ces Païs, ſi connus par les Conquêtes d'Aléxandre le Grand, de Pompée, & de Mytridate, plus reſpectables encore par les Voïages de S. Paul & des autres Apôtres, & par l'établiſſement des ſept Egliſes, dont il eſt tant parlé dans quelques Livres du Nouveau Teſtament.

Je pourrois ajoûter la même choſe de la Haute & de la Baſſe Egypte, qui fait le principal ſujet de cette nouvelle Relation, puiſqu'il y a peu de choſes dans ce Roïaume, ſi recommandable par ces antiquitez, qui ait échapé à mes recherches.

Quand on voïage dans un Païs, déja connu par d'autres

Re-

Relations, on doit chercher à offrir au Public des particularitez qui ont été négligées par ceux qui nous ont précédez; & j'espere qu'on en trouvera ici un assez grand nombre de ce genre. J'aurois même été en droit de raporter les mêmes choses, qui se trouvent déja imprimées en d'autres endroits, puisque je les ai vûës & examinées à mon tour; ainsi, comme c'est pour ménager la délicatesse du Public, que j'en ai suprimé une partie, j'espere qu'il ne me sçaura pas mauvais gré d'avoir préféré quelquefois une exacte sécheresse à une ennuïeuse fécondité.

J'ai divisé ma Relation en six Livres; le premier renferme ce qui regarde l'Europe; c'est-à-dire, mon Voïage à Constantinople, dans la Macédoine & dans une partie de la Gréce. On trouvera

vera dans le ſecond, la Deſcription de l'Aſie Mineure, depuis Apamée juſqu'à Smirne, & delà juſqu'à Alep. La Syrie, la Paleſtine & une partie de l'Arabie font la matiere du troiſiéme. J'ai renfermé dans le quatriéme & le cinquiéme tout ce qui regarde l'Egypte, depuis Aléxandrie & Roſette, juſqu'au-deſſus d'Hermant; le ſixiéme contient une Deſcription particuliére de ce Roiaume; un Parallele des anciennes Coûtumes, avec celles qui s'y pratiquent aujourd'hui; & un abregé de l'hiſtoire de ſon commerce, depuis le tems des Pharaons juſqu'à preſent. J'ai répandu en pluſieurs endroits quelques morceaux d'hiſtoire qui m'ont paru interreſſants; tels ſont, par exemple, ce qui regarde le ſéjour du Roi de Suéde à Bender. L'hiſtoire de

deux Princes Druſes ; celle des Maronites du Mont-Liban. Deux Relations ; dont l'une fait le détail d'une ſédition arrivée au Caire, & l'autre parle de quelques Miſſionnaires qui ont ſouffert le Martyre en Ethiopie. Deux Lettres, qui ſervent à éclaircir les Antiquitez d'Egypte, & a confirmer une partie des choſes contenuës dans le dernier Livre ; & un Catalogue des principales Curioſitez que j'ai raportées de mon troiſiéme Voïage.

CARTE
DE LA NAOLIE
ET DES PAYSOISINS
parcourus par M.aul Lucas
en 17
dressée Sur ses moires et
Sur quelqu autres
Par Guillaum De l'Isle
Premier Gegraphe
du Roy De l'Ademie
Royale des Sences
1719

Echelle de 25 lieues Françoises
5 10 15 20 25

MER NOIRE
MER MEDITERRANÉE
BULGARIE
ROMANIE
MACEDOINE
GRECE
MOREE
ARCHIPEL
NATOLIE
CARAMANIE
SYRIE
TERRE SAINTE
ISLE DE CANDIE
ISLE DE CHYPRE
Golfe de Satalie
Golfe de Salonique
Bosphore de Thrace
Cap Pisello
Mont Taurus
Mont Liban
Mont Olympe
Isle de Santorin
Isle du Chat Roux
Philippopoli
Andrinople
Constantinople
Salonique
Athenes
Lepante
Corinte
Napoli de Romanie
Napoli de Malvasie
Smirne
Angora
Tocia
Castamboni
Amasie
Tocat
Siwas
Cesarée
Malatia
Satalie
Alexandrette
Antioche
Alep
Tripoli
Baruth
Seyde
Acre
Damas
Balbeck
Ruines de Palmyre
Famagouste
Nicosie
la Canée
Candie
Sources du Jourdain

eſpece de Combat que font les Matelots : ils ſont ſur des Barques peintes & ornées à ſix rames chacune, aïant à la main un bâton à deux bouts, & à l'autre bras une tarque ou bouclier de bois qui leur couvre une partie du corps ; les Barques s'aprochent l'une contre l'autre à force de rames, & les Combatans ſe preſentent la lance en arrêt, & ſe pouſſent de toute leur force pour ſe faire tomber dans la Mer ; & comme ils ſont en chemiſe & en calçon, ils n'ont pas de peine à ſe remettre dans leur Barque, après avoir nagé quelque-tems. Les Preudhommes, qui ſont les Juges de ces ſortes de Combats, ſont dans d'autres Bâteaux, pour donner enſuite les prix à ceux qui ſont les Vainqueurs.

La preſence de la Reine, qui étoit dans le ſuperbe Bâtiment,

nommé Eſcaupanie, qui fut conſtruit pendant le Voyage des Princes en 1700. & celle d'une foule de Peuple qui étoit ſur le Port, ſur les Galeres & ſur les Maiſons de la Ville, rendoient le Spectacle charmant & le Combat plus animé; & rien n'auroit manqué à la décoration de cette Fête, ſi la modeſtie de la Reine n'avoit empêché de tirer le canon, & n'avoit interdit toutes les fanfares, & les autres réjoüiſſances militaires qui auroient accompagné ce divertiſſement.

Le ſur-lendemain 17. M. l'Intendant voulut faire voir à la Reine la Salle d'Armes, & il alla, avec Madame ſon Epouſe, la prendre chez elle ſur les cinq heures du ſoir, d'où elle ſortit, accompagnée de toutes les Dames de la Ville, du Grand Prieur Ferrety, & de tous les Officiers

de

de Marine ; ce qui faiſoit un Cortége d'environ 500. perſonnes. On tira plus de 300. boëtes à l'arrivée de la Reine, qui étant montée dans l'apartement de M. Arnoul, s'aſſit avec la Princeſſe ſa petite-Fille ſur un Canapé qui étoit ſous un Dais ; environnée de toutes les Dames de la Ville qui étoient de bout ; & après s'être repoſée un moment, elle entra avec ſa Cour dans la Salle d'Armes.

[illegible] une eſpece de Galerie [illegible]gue de cent quarante pas, où il y a dequoi armer plus de 30000. hommes : toutes les armes y ſont bien arrangées & bien entretenuës ; & il y a pluſieurs autres ornemens qui rendent ce lieu très-agréable, & donnent une idée juſte de la grandeur & de la magnificence du feu Roi, dont le Portrait,

accompagné de ceux de feu Monſeigneur le Dauphin & des trois Princes ſes Fils, enchaſſez dans des Soleils, dont les armes forment les raïons, font dans le Plafond un objet qui arrête agréablement les yeux des Spectateurs. Cette Galerie eſt coupée par une croiſée qui en fait comme les deux bras; d'un côté on voit pluſieurs Trophées d'Armes, & de l'autre une eſpece de Caſcade qui fait un effet ſurprenant, & qu'on prend de loin pour une nappe d'eau; quoique ce ne ſoit qu'un arrangement artificiel de lames d'épées & de baïonnettes fort luiſantes, & qui repreſentent une véritable Caſcade.

Au ſortir de cette Salle, la Reine, après avoir joüé une heure, deſcendit dans un autre apartement, d'où l'on voïoit le Jar-

Jardin que M. l'Intendant avoit fait illuminer; on avoit fait placer vis-à-vis de la fenêtre, dans le fond du Jardin, une décoration qui repreſentoit l'arrivée de la Reine ſur les Galeres du Pape; & quoique la nuit fut ſombre, la lumiére que rendoient les lampions & les terrines, diſperſées dans le part-terre, ſur les arbres & ſur pluſieurs pyramides, étoit ſi grande, qu'on diſtinguoit aiſément tous les ornemens de cette belle perſpective, Le coup d'œil étoit charmant; & pendant que la Reine s'amuſoit à ce ſpectacle, M l'Intendant vint lui dire d'un air fort ſérieux, qu'il venoit d'arriver trois Dames, dont l'une étoit l'Italie, l'autre la Pologne, & la troiſiéme l'Allemagne, qui ſouhaitoient avoir l'honneur de ſaluër Sa Majeſté & lui faire leurs très-humbles

remontrances : la premiére, ſur ce qu'elle l'avoit abandonnée; quoi qu'elle n'eût jamais manqué à aucun des devoirs dûs à une grande Reine ; & les deux autres, ſur ce qu'elles avoient eſpéré qu'abandonnant l'Italie, elles pourroient lui offrir un ſéjour agréable : la Pologne ſe glorifioit de lui avoir donné la Couronne, & l'Allemagne avoit l'honneur de poſſeder deux de ſes Fils. M. l'Intendant ajoûta que les équipages étoient encore dans la cour ; mais que les trois Dames étoient ſi fatiguées, qu'elles étoient entrées dans le Jardin pour ſe repoſer ſur un lit de gazon. La Reine s'étant avancée du côté de la cour, on lui fit voir une Chaiſe à la Romaine, traînée par un beau Cheval de Naples, pour marquer l'Italie; un petit Cheval de Li-

Lithuanie étoit là, pour marquer la Pologne ; & un Chameau repreſentoit l'Allemagne. La Reine étant entrée delà dans le Jardin ne voulut pas réveiller les trois Etrangéres, qui ſembloient dormir profondément ; & s'étant avancée juſqu'auprès de la terraſſe, elle y trouva un Pavillon ſuperbe, où il y avoit un Sopha avec un Dais de damas cramoiſi, garni de franges & de crépines d'or, d'où elle vit toute l'illumination & un Arc de Triomphe qu'on avoit élevé à ſon honneur, où elle étoit repreſentée avec la France, qui lui ouvroit les bras pour la recevoir. La Reine traverſa le Jardin, où brilloient pluſieurs cartouches remplis d'Inſcriptions, qui étoient autant d'emblêmes qui faiſoient alluſion à l'hiſtoire de ſa vie ; elle entra enſuite ſous un

Berceau au bruit des timbales; des tambours & des trompettes, qui cédérent enfin à une simphonie plus douce & à un concert charmant, qui amusa la Reine pendant plus d'une heure. Sa Majesté trouva ce lieu si agréable qu'elle souhaita y soûper; M. & Madame l'intendante eûrent l'honneur de la servir à table, pendant que toute la Cour fut placée en differens endroits, qui étoient sous les yeux de la Reine, & où il y eut plusieurs tables magnifiquement servies. Le bal succéda au soûper; & la Reine, après avoir vû danser pendant quelque-tems, se retira à deux heures après minuit.

Voyage à Beaucaire, à Salon, &c.

Comme mon départ de Marseille étoit encore differé pour quelque-temps; je résolus d'aller faire un tour à la Foire de Beau-

Beaucaire ; je paſſai par Salon pour voir le Tombeau de Noſtradamus, ce celebre Aſtronôme, dont les centuries ſont encore le ſujet des méditations de quelques curieux, qui n'ont pas de peine, tant elles ſont énigmatiques & obcures, à y trouver prédits la plûpart des grands événemens qui arrivent dans le monde. Le Tombeau de ce prétendu Prophête n'a rien de ſingulier ; il eſt dans la muraille de l'Egliſe des PP. Cordeliers de cette petite Ville, où l'on voit ſon Portrait aſſez bien peint. Il n'eſt pas vrai qu'il y ait eu une Inſcription qui menaçoit de mort ceux qui ouvriroient ſon Tombeau avant cent ans. Et les RR. PP. qui ſeroient aſſez portez à donner quelque merveilleux à ce monument pour y atirer les Etrangers, eûrent la

bon-

bonne foi de m'aſſurer qu'il n'y en avoit jamais eu aucune, tant il eſt vrai qu'il ſe répand tous les jours des fables & des traditions populaires qui n'ont aucun fondement. On voit dans une Chapelle de la même Egliſe une image de la Vierge de grandeur naturelle, faite d'une ſeule piéce d'albâtre Oriental d'une beauté ſinguliére, tant pour la ſculpture que pour la pierre.

De Salon j'allai à Taraſcon, où il n'y a rien de ſingulier qu'un Pont ſoûtenu par des Bâteaux, qui traverſe le Rhône, dans un lieu où il y a une petite Iſle. Au ſortir de ce Pont on entre à Beaucaire, où l'embarras de la Foire, ſi fâmeuſe par le concours d'un monde infini, m'obligea à prendre une barque pour deſcendre à Arles. Cette célèbre Ville, où il ſe trouve tant de Monu-

numens de l'antiquité, mériteroit une deſcription particuliére, ſi tant de Voyageurs n'avoient déja ſatisfait la curioſité du Public ſur ce ſujet. Ce fut là que je vis le beau Cabinet de M. Graveſon, qui voulut bien ſe donner la peine de me conduire par tout. Ce Cabinet eſt rempli de Monumens très-rares & très-curieux, ſoit en Médailles, en bronzes antiques, bas reliefs, Manuſcrits, & autres raretez de toute eſpece. Je fis un troc avec lui de Pierres gravées, contre quelques Médailles. Etant ſorti d'Arles pour retourner à Salon, je paſſai par la Plaine de la Crau, ſi connuë par la quantité de pierres & de cailloux dont elle eſt remplie, ce qui a donné lieu à la Fable qui dit, qu'Hercule combattant en ce lieu là contre les Géants, & étant prêt à ſuccomber à leurs ef-

efforts, il implora le ſecours de Jupiter ſon Pere, qui fit tomber une pluie effroiable de cailloux, dont ces fiers ennemis des Dieux furent ſi épouventez qu'ils prîrent la fuite.

Départ de Marſeille pour Smyrne.

De Salon je paſſai à Aix, d'où je revins à Marſeille, & aïant trouvé le Vaiſſeau que je devois monter prêt à partir, je m'embarquai le 24. Août & nous fîmes voile le 25. Le Vaiſſeau, commandé par M. Caliot, qui en étoit Capitaine, homme gracieux & pôli, étant bon voilier, nous arrivâmes, ſans aucun événement conſidérable, à Smyrne en 17. jours, & nous y ſerions arrivez en 16. ſi nous n'avions échoüé ſur les bas fonds qui ſont auprès du Château de cette Ville, où nous fûmes engagez tout un jour. Ainſi nous moüillâmes à Smyrne le 10. Sep-

Septembre 1714. & le lendemain on débarqua. Mon premier ſoin fut d'aller ſaluër M. de Fontenu, Conſul de la Nation Françoiſe, à qui je rendis la Lettre de M. de Pontchartrain, & il m'obligea à accepter un apartement dans ſa maiſon, dont Madame ſon Epouſe, Fille de M. Hauſpied Conſul des Hollandois, fait parfaitement bien les honneurs. Tous les amis que j'ai en cette Ville témoignérent beaucoup de joïe à mon arrivée; ſur tout le R. P. Jyrotée Capucin, homme curieux, qui a formé dans ce Païs un beau Cabinet, & qui y cultive un Jardin, où les Plantes les plus rares ſatisfont ſa curioſité & celles des Etrangers. Il y a des Arbriſſeaux de toute eſpece, & l'on y admire ſur-tout celui qui porte le Baûme de la Méque. Le P. Piperi

peri Jésuite, qui se trouva à mon débarquement, fut extrêmement surpris de me voir; parce que le bruit de ma mort s'étoit répandu dans tout le Levant, & il eut presque besoin, pour se r'assurer, de l'épreuve de Saint Thomas.

Route de Smyrne à Constantinople.

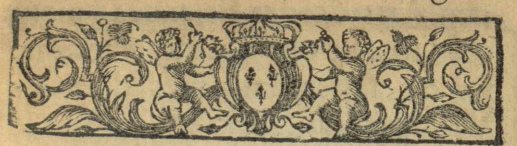
Mon séjour à Smyrne ne fut pas long, M^rs^. les Députez m'aiant aquité, sur les Ordres de M. de Pontchartrain, une Lettre de Change de 3000. liv. j'en partis le 12. sur les onze heures du soir, & le 13. nous fîmes voile avant le Soleil levé. Comme le vent étoit favorable, nous passâmes bien vîte les Isles d'Orla; & aïant doublé l'Isle de Metelin, nous vîmes la Forteresse de Molica, près de laquelle sont deux Colomnes sur une petite éminence; l'une est formée de plusieurs pierres,

& l'autre tout d'une piece. Nous croisâmes ensuite le Cap Baba; & le vent nous porta en peu de tems jusqu'à la hauteur de l'Isle de Tenedos, si connuë aujourd'hui par ses bons vins Muscats; plus fâmeuse encore par la retraite des Grecs, qui s'y cachérent avec leur Flote dans le dessein de surprendre la ville de Troyes. Ce fut là que le vent nous manqua, & aïant été obligez de moüiller sur des bas fonds à quatre heures après midi, nous eûmes le tems de considérer, comme Enée dans sa fuite, les lieux où avoit été Troyes, *& campos ubi Troïa fuit*, & nous aperçûmes le petit Village, qui porte encore aujourd'hui le nom de cette fameuse Ville, qui soûtint autrefois un siége de dix ans.

Le lendemain nous levâmes l'an-

l'ancre à la pointe du jour, & étant entrez dans l'Helespont, nous passâmes par le Détroit de Gallipoli, nommé aujourd'hui le Bras de S. Georges, où nous vîmes les Châteaux neufs des Dardanelles : Seste & Abide se presentérent à nos yeux ; & l'histoire de Léandre, qui passoit à la nage ce Détroit pour aller voir sa chére Hero, me fit penser qu'il y a un peu d'éxagération dans le recit qu'en font les Poëtes, & sur-tout Ovide, qui auroit dû ménager la vrai-semblance aux dépens du merveilleux, en donnant une Barque à cet Amant pour faire un trajet si considérable, & ne le pas faire arriver épuisé de fatigues auprès d'une Maîtresse qui l'atendoit avec tant d'impatience.

Après avoir passé le Détroit, nous entrâmes dans la Mer de Mar-



VOYAGE DU SIEUR PAUL LUCAS, *FAIT PAR ORDRE* DE LOUIS XIV. DANS LA TURQUIE EN EUROPE, L'ASIE MINEURE, LA SYRIE, ET L'EGYPTE.

LIVRE PREMIER.

Qui contient le Voyage de l'Auteur dans la Turquie, en Europe.

Arrivée de l'Auteur à Marseille.

LE FEU ROY LOUIS XIV. de glorieuse mémoire, toûjours atentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection

des Arts & des Sciences, aïant été satisfait des découvertes que j'avois faites dans mes derniers Voyages du Levant, dont le Public a vû, avec plaisir, les Relations que j'en ai fait imprimer, me fit donner ses Ordres par M. de Pontchartrain pour un troisiéme Voyage, & je partis de Paris le 19. May 1714. pour me rendre à Marseille. Comme le Vaisseau sur lequel je devois aller à Constantinople n'étoit pas encore prêt, je tâchai de rendre utile mon séjour en cette Ville, & l'aquisition d'un bon nombre de Médailles me dédommagea d'un retardement qui suspendoit mes recherches. Un Voyageur cherche toûjours à s'amuser; & quand le hasard lui offre des spectacles dignes de sa curiosité, il est au comble de sa joie. Le 4. de Juillet on donna le

le ſignal de *Nôtre - Dame de la Garde* pour avertir qu'on voïoit des Galeres en Mer qui aprochoient de la rade. C'étoient trois Galeres du Pape, commandées par le Grand Prieur d'Angleterre Ferrety, ſur leſquelles étoit la Reine de Pologne Veuve du Roi Jean Sobieski, qui après avoir demeuré long-tems à Rome, venoit en France avec la Princeſſe ſa Petite-Fille, pour y paſſer le reſte de ſes jours. Comme on n'avoit encore reçû aucun ordre de la Cour, au ſujet de la reception de cette Princeſſe, & que le Grand Prieur envoia dire à M. de Rancé Lieutenant General commandant les Galeres à Marſeille, qu'elle étoit *incognitò* ſous le nom de la Marquiſe de Kalus, qu'elle ne ſouhaitoit aucune marque de diſtinction. M. de Rancé alla lui-

même reçevoir ses ordres, & lui obéït. M. le Comte de Grignan, qui commandoit alors dans la Province, se trouvant indisposé, envoïa le lendemain M. la Marquise de Simiane sa Fille, faire ses excuses à la Reine & lui offrir sa maison; mais elle choisit celle de M. le Bret Premier President du Parlement d'Aix, pour y être dans son particulier. Peu de jours aprés M. de Rancé reçût les ordres de Versailles, pour rendre à la Reine les honneurs qui lui étoient dûs; mais elle le pria de ne point les executer.

Fêtes données à la Reine de Pologne dans la Ville de Marseille.

Cependant M. Arnoul, Intendant de Marseille, songeoit à donner à la Reine quelques divertissemens, pour l'amuser pendant son séjour en cette Ville. Il lui proposa d'abord de voir la Joute; c'est un jeu, ou plûtôt une espece

Marmora ; mais le vent de Nord nous obligea de relâcher à Gallipoli, où nous demeurâmes jusqu'au 17. nous employâmes le tems à faire nôtre provision de vin, qui est assez bon dans cette Ville ; & le vend de Sud aïant commencé à soufler, nous mîmes à la voile & nous arrivâmes le 18. au Port de Galatas à Constantinople.

Arrivée de l'Auteur à Constantinople.

Dès que je fus débarqué, j'allai à Pera, pour rendre mes devoirs à M. le Comte Desaleurs, Ambassadeur du Roi à la Porte, à qui je remis la Lettre de M. de Pontchartrain, & il me fit l'honneur de me loger dans son Palais. Ce fut-là que j'apris que le Grand Visir causoit, par son avarice, bien du desordre dans le commerce ; & les Négotians dans ce Païs-là n'en étoient pas plus contens que les Ivrognes.

Ce

Ce Miniſtre, religieux obſervateur de la Loi de Mahomet, avoit déclaré une guerre ouverte à Bacchus, & il faiſoit faire des recherches ſévéres, juſques chez les Juifs & les Armeniens: les Francs même n'étoient pas à couvert de la rigueur de ſes Ordonnances; & il avoit commandé qu'on défonçât les Tonneaux, & qu'on répandit le vin par tout où l'on en trouveroit.

Peu de jours après mon arrivée à Conſtantinople, M. l'Ambaſſadeur alla rendre viſite à M. Sleſchment Réſident de l'Empereur; où j'eus l'honneur de l'accompagner. La marche étoit composée de ſes Janiſſaires, de ſes Valets de pied & de ſes Officiers, tous habillez magnifiquement; toute la Nation, & ceux qui ſont ſous la protection de la France, ſuivoient le Cortége.

En

En entrant dans la maiſon du Réſident, nous le trouvâmes à la porte où il étoit venu recevoir Son Excellence; ils montérent enſemble, & l'Ambaſſadeur de France eut toûjours la droite. Après qu'ils eûrent parlé d'affaire, ils dînérent, & toute ſa ſuite fut ſervie avec autant de magnificence que de profuſion; on but à la ſanté du Roi, & enſuite à celle de l'Empereur.

Le dix de Novembre fut le jour du Bairan des Turcs; c'eſt-à-dire, de leur Pâque, qu'ils célébrent avec ſolemnité, après avoir jeûné pendant la révolution d'une Lune. Leur jeûne conſiſte à ne point manger pendant le jour, & ils pouſſent la ſuperſtition juſqu'à ne pas prendre une goutte d'eau; & ce qui eſt plus inſuportable pour eux, ils

De quelle maniére les Turcs célébrent leur Beiran & leur Romadan.

ils n'oseroient même fumer ; & l'on puniroit fort rigoureusement une personne qui n'auroit pas observé le jeûne avec cette régularité, sur-tout s'il avoit joint à son intempérance, la prévarication de la Loi, qui deffend aux Turcs de boire du vin. Dans le dernier Ramadan il y eut un malheureux qui fut trouvé yvre, & on lui fit avaler du plomb fondu, dont il mourut sur le champ. Mais par une bizarrerie qui fait bien voir que les passions trouvent toûjours leur compte, la plûpart des Turcs se dédommagent bien la nuit de l'abstinence qu'ils ont observée pendant le jour; dès qu les étoiles commencent à paroître, ils se mettent à table & passent la nuit à faire bonne chere & à fumer; ainsi leur mortification consiste à renverser l'ordre de la nature,
&

& à joindre à une continence rigoureuſe une débauche immoderée. Dès que le Bairan eſt arrivé, les Turcs ne gardent plus aucune meſure ; ils s'enyvrent la plûpart & courent comme des furieux dans les ruës, ce qui fait qu'on n'oſe preſque y paroître alors, parce qu'ils frapent ſouvent, ſans aucun égard, ceux qu'ils rencontrent, ce qui ne doit pourtant s'entendre que de la canaille, qui dans tous les Païs du monde n'a pas plus de retenuë; car les Turcs ne font ici, à la fin de leur Carême, que ce qu'on fait ailleurs avant que de le commencer.

Le Grand Seigneur fit en ce tems-là un Réglement pour la Marine, qui pourroit avoir, s'il étoit bien executé, des ſuites avantageuſes à l'Empire Ottoman. Il deffendit de fabriquer à l'a-

Ordonnance du Sultan concernant la Marine.

l'avenir des Saiques & des Londres, qui ſont les Bâtimens ordinaires dont les Marchands ſe ſervent pour le tranſport de leurs marchandiſes, & il ordonna qu'on ne fit plus que de bons Vaiſſeaux, dont les moindres ſeroient de 50. canons, & les plus forts de 90. afin d'être en état de réſiſter aux Corſaires qui leur font une guerre déclarée. Et ſur ce qu'il fut repreſenté à Sa Hauteſſe, que les Raïs ou Capitaines qui montoient ces ſortes de Bâtimens étoient preſque tous Chrétiens, & qu'ils deviendroient trop redoutables s'ils venoient à commander des Vaiſſeaux plus forts; il répondit qu'on auroit ſoin deſormais de ne les confier qu'à des Officiers Turcs.

Départ de l'Auteur pour

Après avoir fait quelque recherche de Médailles à Conſtanti-

tinople, je résolus de faire un voyage par terre dans la Macédoine; ainsi aiant loüé deux chevaux d'une Caravane, qui y alloit, je partis le 9. Novembre, & après un heure de chemin, j'arrivai à un gros Bourg nommé Evasére, qui est le lieu où les Caravanes s'assemblent pour aller à Salonique. Le 11. tout le monde partit, quoiqu'il fit une fort grosse pluïe, & nous commençâmes à traverser la Romanie ou la Thrace. Comme ce Païs est rempli de Montagnes du côté du Nord, les Voyageurs suivent le bord de la Mer, où les chemins sont moins difficiles.

la Thrace & la Macédoine.

Cette partie de la Turquie, qu'on appelloit autrefois le Roïaume de Thrace, fut nommée Romanie, depuis que les Empereurs d'Orient y eûrent éta-

Description de la Thrace ou Romanie.

établi leur ſiége ; & l'on donna en même-tems le nom de Nouvelle Rome à Conſtantinople qui en eſt la capitale. Cette Province s'étend depuis environ le 49. degré de longitude juſqu'au 56. & depuis le 41. de latitude juſqu'au 44. Elle eſt bornée à l'Orient par la Mer Noire, le Boſphore de Thrace, la Mer de Marmora, & le Détroit de Gallipoli; au Midi, par l'Archipel; à l'Occident, par la Macédoine & la Bulgarie; & au Septentrion par le Mont d'Ervant, autrefois l'Hemus, qui la ſépare de la Bulgarie : ce Païs eſt aſſez fertile en bleds & en pâturages, & on y trouve quelques Mines d'argent, de plomb & d'alun; mais la Négligence des Turcs laiſſe perdre les richeſſes qu'on en pourroit tirer. On trouve dans le Fleuve Mariza, qui étoit l'Hebre

bre des Anciens, du ſable & des paillettes d'or.

Ce Fleuve ſi connu par les Fables des Poëtes, & qu'on nomme aujourd'hui Mariza, prend ſa ſource dans la chaîne de Montagnes, qu'on apelloit le Mont Rhodope, aujourd'hui l'Argentaro; & après avoir coulé de l'Occident à l'Orient juſqu'à Andrinople, il ſe recourbe vers le Midi, paſſe à Trajanopoli, & va ſe jetter dans l'Archipel ou Golfe d'Eno, apellé autrefois le Golfe de Samothrace. C'eſt ce Fleuve, ſi nous en croïons Ovide, qui entraîna la tête du malheureux Orphée, qui avoit été déchiré ſur le Mont Rhodope par les Bacchantes en fureur. La Romanie eſt compriſe dans le Gouvernement du Beglierbey de Rumelie; & le Grand Seigneur tient ſeulement

Le Mont Rhodope & l'Hébre; cours de ce Fleuve.

des Cadis & des Pachas dans les Villes considérables pour y rendre la justice; la Religion des Grecs y est la plus suivie, quoiqu'ils aïent de la peine à s'y maintenir contre la persécution des Turcs; & le peu de Catholiques qui y sont ont besoin, pour y être soufferts, de la protection du Roi de France.

Route d'Evaséreà Salonique.

Au sortir d'Evasére nous trouvâmes, après une heure de chemin, le beau Village de Ta-oupacha, & celui de Couchoucis; & trois heures après nous arrivâmes à Ponte-Picoli, que les Turcs nomment Ineget; & à deux lieuës delà nous nous arrêtâmes à Pontigrandi pour y faire le Conac; c'est-à-dire, pour y passer la nuit. Toute la Caravane coucha dans le Carvanserai; chacun y trouve son petit logement, où il fait sa cuisine, tend son

ſon lit & loge ſes chevaux. On ſçait que c'eſt la maniere de voyager en Turquie ; & il ne faut pas s'atendre à trouver de ces Hôtelleries, ſi communes ſur les grands chemins en France, & dans les Païs voiſins. Etant ſortis de ce mauvais gîte une heure avant le jour, nous paſſâmes par le Village de Bocas, & nous arrivâmes delà à Selivrée, où l'on voit en ſortant un beau Pont qui a trente-deux Arches ; le Fleuve qui paſſe deſſous ſe nomme aujourd'hui Aquadolié ; c'eſt aparemment l'Athiras qui paſſoit près de Melantias, au raport de l'Itineraire d'Antonin & de Suidas, & ſe jettoit dans la Propontide ; & ſi cela eſt, Selivrée n'eſt pas au même lieu où étoit la Ville de Selimbria qui n'eſt pas loin delà, & dont le nom de Selivrée paroît dérivé, puiſqu'il

n'y paſſoit point de Riviere.

Après avoir fait environ vingt lieuës, nous arrivâmes par de beaux chemins à Rodeſto, qui eſt une grande Ville & dans un fort beau Païs. Le 14. nous en ſortîmes deux heures avant le jour, & aiant paſſé par Iniqueux, nous arrivâmes à Malgara; il y a douze heures de chemin de Rodeſto à ce dernier Village. Le 15. nous en ſortîmes à la pointe du jour, & cinq heures après nous paſſâmes devant Cachan, d'où nous allâmes coucher à Ipſalada, où nous fûmes logez dans un aſſez beau Camp. Ces deux Villages ne ſont éloignez que de quatre ou cinq lieuës l'un de l'autre. Le lendemain matin, lorſqu'on ſe diſpoſoit à partir, un Janiſſaire qui étoit de nôtre Caravane & qui n'avoit pas couché dans le même lieu

lieu que nous, aïant pris quérelle à ſon retour avec un garçon du Camp, lui donna un coup de ſabre & lui emporta la moitié du poignet. On en fit des plaintes au Janiſſaire Aga, qui aïant apris que celui qui avoit bleſſé ce malheureux, étoit un Soldat deſtiné pour l'Armée de Morée, n'en fit aucune juſtice; ainſi on ouvrit les portes du Camp, qui avoient été fermées à loccaſion de ce deſordre, & nous partîmes à huit heures du matin. Après quatre heures de chemin, nous paſſâmes la Riviere de Tonge, qui eſt aſſez groſſe, dans une Barque, qui ne pût contenir que quatre chevaux à la fois; une heure après nous trouvâmes Ferré, qui eſt un gros Caſabas ou Bourg, où le mauvais tems nous obligea de coucher; j'y fis connoiſſance avec un Aga

du Païs, qui aiant ſû que j'étois Médecin, m'envoia de bon vin. Le 17. nous partîmes à ſept heures du matin, & après avoir traverſé pendant cinq heures des Bois & des Montagnes, nous nous arrêtâmes dans un petit Village, qui eſt habité par des Chrétiens Grecs & Bulgares. On y eſt aſſez bien logé; & les Filles vont elles-mêmes inviter les Voyageurs à venir chez elles boire du vin du Païs, qui eſt excellent. Notre dîné ne nous coûta, à ſix que nous étions, que quatre ſols ſix deniers, & nous remplîmes même nos petites bouteilles. On peut bien croire que nous ne fîmes pas fort bonne chére; mais peut-on payer à meilleur marché des œufs, du beurre, du fromage, & de bon vin ſur-tout, qui ne fut pas épargné? Au ſortir de

ce Village, nous traverſâmes encore quelques Montagnes, qui ne ſont pas bien rudes, & au bout de trois heures nous arrivâmes à Artaqueux, autre Village de Chrétiens, où nous fûmes reçûs comme nous l'avions été le matin. Le lendemain 18. nous trouvâmes des Bois, où nous marchâmes pendant ſix heures dans de fort mauvais chemins, juſqu'à Gurmurgine, qui eſt un aſſez gros Bourg. Le lendemain 19. nous paſſâmes à gué la Riviere nommée Caraſou; comme elle eſt fort large, le Grand Seigneur y fait conſtruire un Pont. Ces deux derniéres Rivieres ſont celles que les Geographes, & entr'autres le Pere Briet, nomment la grande & la petite Lariſſe; elles prennent leur ſource au pied du Mont Rhodope ou Argentaro, du côté du Nord,

& se jettent dans l'Archipel; c'étoient l'Artus & le Melas des Anciens, comme on peut le voir dans Ptolemée & dans Mela.

Arrivée à la Cavalle, & description de cette Place

Le passage de cette Riviere nous aïant arrêté long-tems, nous fîmes nôtre Conac à Yeniqueux, qui n'en est éloigné que d'une demie lieuë, d'où nous sortîmes le 20. à une heure après minuit pour aller à la Cavalle, qui en est à six lieuës, & qui a été autrefois une grande Ville de Macédoine sur le bord de la Mer, dans une assiette qui la rendoit imprenable. Son Château est encore dans son entier. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on voit encore aujourd'hui, dans les Montagnes qui en sont voisines, de grosses & longues murailles, & plusieurs Fortifications qui avoient sans doute été faites pour la deffen-

fenſe de la Ville. On eſt ſurpris de voir ces reſtes de murs s'étendre juſqu'au ſommet des plus hautes montagnes, ſans que la tradition du Païs puiſſe rien aprendre de particulier ſur ce ſujet. Mais il eſt aiſé de juger qu'on avoit ſongé à fermer ce paſſage par des differens retranchemens qu'il n'étoit pas aiſé de forcer. Ce qu'il y a aujourd'hui de plus ſingulier à la Cavalle, ſont les reſtes d'un Aqueduc à double rang d'arcades, les unes ſur les autres, qui ſervoit à conduire de l'eau dans la Ville & dans le Château. On voit encore dans la Campagne des reſtes de tours & de murailles qui fermoient ce défilé, dont les chemins ſont très-étroits. *M.* Grenier, qui eſt Conſul pour la Nation Françoiſe dans cette Ville, m'aiant donné à dîner, je fus me promener

mener dans la Campagne voisi-ne, où je copiai, sur d'anciens Tombeaux, deux Epitaphes qu'on trouvera à la fin de cette relation.

L'Auteur est ataqné par un Janissaire.

Pendant ce tems là la Caravane partit; je me mis en état de la rejoindre, accompagné de mon Valet & de mon Catregy; & je ne fus pas à deux cens pas de la Ville, qu'un Janissaire nous ataqua le pistolet à la main; je pris aussi-tôt un des miens pour tirer raison de cette insulte; & mon Valet, ennemi juré des armes à feu, lui donna trois parats, dont le coquin fut si content, qu'il partit au galop, tirant ses deux pistolets en l'air. Aprés trois heures de marche, nous arrivâmes à Praveste, qui est un gros Bourg où l'on fait la poudre, les bombes & les boulets pour le service du Grand Sei-

Seigneur : à huit lieuës delà nous trouvâmes le Bourg d'Orfant sur le bord de la Mer. L'on voit encore en ce lieu-là un vieux Château dont l'Architecture marque qu'il a été construit du tems que les Romains étoient maîtres du Païs. Le 22. après neuf heures de chemin à travers les Montagnes, nous trouvâmes Bazareut ; & à huit lieuës delà Courtiache : tous ces lieux sont habitez par des Chrétiens du Rite Grec. De ce dernier Village à Salonique il n'y a que trois lieuës, ainsi j'y arrivai de bonne heure.

Ayant demeuré dans cette Ville jusqu'au six Décembre, j'en partis pour aller à Larisse. On passe d'abord, sur un méchant Pont de bois, le Verdari, qui n'en est qu'à 4. lieuës. C'est Laxius des Anciens, qui prend-sa

Départ de Salonique pour Larisse.

ſa ſource dans le Mont Hemus & ſe jette dans le Golfe Thermaique , nommé aujourd'hui le Golfe de Salonichi. A quatre lieuës delà on trouve la Riviere de Caraingé ; c'eſt le Ludias des Anciens , groſſi des eaux de l'Erigon , qui prenoit ſa ſource au Nord Oüeſt de la Macédoine au bas du Mont Bora. A une lieuë delà on paſſe la Riviere de Caraſemen , qui eſt auſſi groſſe que la Seine. Au ſortir delà on trouve une grande Prairie , ou plûtôt un Marais rempli d'eau , auprès duquel on avoit commencé un Pont de pierres , qui ne paroît pas avoir jamais été achevé , & qui auroit reçû toutes les eaux de cette Plaine & la Riviere elle-même : quand on a traverſé avec bien de la peine ce lieu marécageux , on rencontre une autre Plaine où l'on fait du

ſel;

ſel; & enſuite le Bourg de Liſtrocores habité par des Chrétiens; car il faut remarquer en paſſant, que dans la Romanie & la Macédoine preſque tous les Villages ſont remplis de Chrétiens, & il s'y trouve peu de Turcs: ce Païs, qui ſeroit charmant s'il étoit bien cultivé, eſt preſque deſert; & les habitans en ſont ſi faineans, qu'ils ne cherchent qu'à vivre dans une honnête médiocrité, ſçachant bien d'ailleurs que s'ils étoient riches, leur Taille & leur Capitation augmenteroit à proportion, & qu'ils ſeroient ſans ceſſe expoſez aux avanies des Turcs. Nous trouvâmes dans ce Bourg d'excellent vin, dont nous fîmes nôtre proviſion, ce qui nous ſervit pour aller à Caterino, méchant Village & aſſez deſert, auprès duquel nous traverſâmes le

8.

8. au matin la Riviére de Chevetilusu, dont la bouë qui est au fond rend le passage fort difficile. A deux lieuës delà nous rencontrâmes les Seimans, qui sont des Soldats Turcs, qui font payer huit parats à chaque Chrétien pour la garde & la sûreté des chemins; quatre heures après nous arrivâmes à Platamene, qui est un ancien Château qui subsiste encor en son entier sur le sommet d'une Montagne qui est sur le bord de la Mer & en est presque toute environnée. La tradition est que ce Château a été bâti par les Amazones; mais il faut peu se fier aux opinions populaires, dans un Païs où l'on conserve encore aujourd'hui, avec beaucoup d'ignorance, le goût des anciennes Fables. Nous traversâmes ensuite, en côtoyant toûjours la Mer, ce Païs si

ſi connu par les deſcriptions Poëtiques, & nous vîmes les fameux Monts Pierus & Olimpe; & étant arrivez près du Fleuve Penée, qu'on nomme aujourd'hui Ababa, nous le paſſâmes en Bâteau & entrâmes dans la délicieuſe Plaine de Tempé, où nous vîmes l'Oſſa & le Pelion que les Geants, ſelon les Fables Poëtiques, entaſſérent l'un ſur l'autre pour eſcalader le Ciel. Lė Grand Seigneur fait faire un beau Pont de bois ſur cette Riviere, qui en reçoit deux ou trois autres; c'eſt-à-dire, Lapidane & Lenipée des Anciens. Nous prîmes delà nôtre route à l'Oüeſt pour aller à Lariſſe par un chemin étroit entre deux Montagnes. Il ſeroit impoſſible qu'une armée pût paſſer par ce défilé pour peu qu'on eut ſoin d'en garder les paſſages, & on y

avoit

avoit aparemment pourvû dans les occaſions; car on voit, d'eſpace en eſpace, des reſtes de Forts qu'on avoit conſtruits pour y mettre des Corps-de-Garde. Les gens du Païs diſent qu'une armée de 200000. hommes qui vouloit entrer dans la Grece y périt. Au ſortir de ce détroit on trouve le Village de Baba, d'où l'on arrive en 4. heures à Lariſſe, Capitale de Theſſalie; Ville autrefois celebre par la naiſſance d'Achille.

Deſcription de la Macédoine. Cette Province de la Grece s'étend depuis le bord Septentrional du Golfe de Conteſſa juſqu'au fond de celui de Negrepont; ſes Montagnes, qui ſont l'Olimpe, le Pelion, l'Oſſa, & le Pinde, la ſéparent de la Romanie & de la Bulgarie au Nord; de l'Albanie au Couchant; de la Livadie au Midi: elle

elle a au Levant l'Archipel, qui forme de ce côté-là plusieurs Golfes. Ces Fleuves principaux sont le Laxius ; l'Erigone, l'Aliacmon & le Penée. On la divise aujourd'hui en quatre Provinces; la Macédoine propre ; le Jamboli ; le Comenilitari; & le Janna, qui étoit anciennement la Thessalie. Ce Païs autrefois si florissant, sur-tout sous le regne de Philippe & d'Alexandre le Grand, est aujourd'hui fort dégradé; & les Chrétiens Grecs qui l'habitent y vivent dans une grande pauvreté : ce qu'il y a de plus remarquable est le Mont Athos, qu'on nomme à present Monte Santo, qui s'avance comme une presqu'Isle dans la Mer. On y compte jusqu'à 23. ou 24. Monasteres, remplis de Caloyers ou Moines Grecs, qui cultivent la terre & vivent du travail

vail de leurs mains. La Ville la plus considérable est Salonique, autrefois Thessalonique, située au fond du Golfe qui porte le même nom & qui est le siége du Pacha que le Grand Seigneur y envoïe. La Macédoine a eu plusieurs Souverains : les Romains en devînrent les Maîtres sous Persée leur dernier Roi, & elle tomba sous la domination des Turcs du tems de Bajazet premier ; ses autres Villes sont Cassandria, la Cavalle, Emboli, Philippi, Janna, Larisse, Tricala, &c.

J'ai tâché de décrire avec exactitude mon Voyage de Constantinople à Larisse ; j'ai marqué la distance des lieux, soit pour en donner une connoissance précise à ceux qui entreprendroient la même route dans ce Païs, que peu de Voyageurs & de

de Geographes ont fait connoître, ſoit pour faire un parallele des découvertes Modernes avec les obſervations des Anciens, dont j'ai tâché de joindre par tout la Topographie. Reſpirons un moment à Lariſſe, dont je vais faire connoître en peu de mots l'état preſent.

Deſcription de Lariſſe.

Cette Ville, qui eſt ſituée ſur le Fleuve Penée, eſt aujourd'hui aſſez conſidérable par ſa grandeur, quoiqu'elle ne ſoit point entourée de murailles. La Campagne voiſine eſt charmante, & les Fleuves que j'ai nommez la rendent très-fertile. Elle eſt habitée par des Chrétiens, des Turcs & des Juifs; ces derniers qui y vivent aſſez en repos, ainſi que dans tous les lieux que je viens de décrire y ſont preſque tous Serats; c'eſt-à-dire, Agens de Change, & tout l'argent y paſſe

paſſe par leurs mains : on ſçait aſſez le profit qu'ils en ſçavent faire, & ce ſont ſans doute les plus ruſez & les plus interreſſez Négocians qui ſoient dans le monde. Comme les Troupeaux de la Campagne fourniſſent une grande quantité de laine, on y travaille des étoffes aſſez groſſiéres à la vérité, mais dont le commerce entretient tout le Païs. L'Evêque de Lariſſe eſt du Rite Grec; c'eſt un bon homme, dont l'Evêché a aſſez d'étenduë. On pêche dans la Riviere, qui en eſt proche, les meilleures carpes & les meilleurs brochets qui ſoient au monde, & le poiſſon n'y eſt pas cher; mais ce qui m'y atachoit le plus, c'eſt qu'on trouve dans cette Ville d'excellentes Médailles d'or & d'argent, preſque toutes des Rois de Macédoine & de la Grece. La

Botanique y trouve auſſi de quoi ſe ſatisfaire, & je me chargeai de la graine & des racines de pluſieurs plantes rares.

Mon deſſein étoit d'entrer plus avant dans la Grece & de continuër mes recherches; mais le grand nombre de Troupes, qui paſſoient dans le Païs pour aller dans la Morée, rendoit les Voyages ſi dangereux, que je fus obligé de retourner par le même chemin à Salonique, où j'arrivai le 21. Décembre, & n'en partis que le 9. de Janvier de l'année ſuivante 1715. m'y étant apliqué pendant ce tems-là à rechercher les Médailles les plus curieuſes. J'en achetai une bonne partie du Sieur Antoine Girardin, Drogman de la Nation Françoiſe.

La Ville de Salonique eſt une des plus grandes & des plus fa- Etat preſent de Salonique.

meufes de la Turquie Européenne; elle à une Eptapyrgion; c'eſt-à-dire, un Château des ſept Tours comme Conſtantinople. Les Grecs y ſont en aſſez grand nombre, & leur Archevêque eſt le plus riche de la Macédoine; il y a auſſi des Négocians Arméniens; les Chrétiens y ſont environ au nombre de 10000. on y compte 30000. Juifs, qui y ont 22. Synagogues, & ce ſont eux qui y font tout les commerce. Comme ils ſont fort induſtrieux, deux Grands Viſirs ſe ſont mis ſucceſſivement en tête de les faire travailler aux Manufactures des draps de France, pour mettre la Turquie en état de ſe paſſer des Etrangers; mais quelque dépenſe qu'ils aient faite, & quelques meſures qu'ils aient priſes, ils n'ont jamais pû y réüſſir; cependant ils vendent aſſez

assez bien leurs gros draps au Grand Seigneur, qui en fait habiller ses Troupes. Le nombre des François n'est pas si grand à Salonique qu'à Constantinople & à Smyrne. *M.* de Boesmont Consul de la Nation, est un homme d'un mérite distingué, & le Grand Seigneur vient de lui accorder, à la sollicitation de M. le Comte Desalleurs, l'usage d'une Chapelle publique, qui est desservie par les Peres Jésuites. Le *Pere Banconnier*, Missionnaire celebre de cette Compagnie, fait de grands biens, soit dans la Ville, soit dans la Campagne; il va souvent jusqu'au Fort de la Cavalle, qui porte ce nom, à cause qu'il a la figure d'un cheval; son zéle lui fait même visiter le Mont Athos & les Isles du Golfe de Thessalonique. Les

François font dans le Païs un assez grand commerce de cire, de laine & de soie, ainsi que de bled & de tabac, qu'on y cultive en abondance. Salonique est gouvernée par trois Puissances, le Pacha, le Mola & le Janissaire Aga, & chacun a son Tribunal particulier, ce qui n'est pas fort propre à terminer promptement les Procès. Il seroit à souhaiter au reste qu'on envoiât un plus grand nombre de Missionnaires dans la Macédoine & dans le reste de la Grece, pour y répandre cette noble ferveur que S. Paul y entretenoit autrefois, par les belles Epîtres qu'il écrivit aux Thessaloniciens & aux Philippiens. J'allai un jour me promener hors de la porte de la Camarie avec M. de Boesmont, le Drogman & le Janissaire; on trou-

trouve d'abord de grands Cimetieres, & on voit un lieu où l'on dit qu'étoit autrefois une belle Eglise dédiée à S. Georges. Les seuls monumens qui en restent sont dix ou douze Colomnes de marbre blanc, d'environ 14. ou 15. pieds de haut, & elles ne mériteroient pas beaucoup l'attention des Voyageurs, sans les contes que font à leur sujet les habitans du Païs. Le Consul & le Drogman m'assurérent que plusieurs Pachas, Molacs, & Cadis les avoient souvent fait enlever pour les faire servir à quelques ouvrages qu'ils faisoient bâtir; mais que la nuit elles ne manquoient pas de revenir dans le lieu d'où on les avoit tirées. Aparemment, leur dis-je, qu'elles ont la même vertu que les fameux Trepieds, dont parle Ho-

Fable sur des Colomnes qui ont servi à la construction d'une Eglise.

mere dans son Iliade, qui alloient se rendre eux-mêmes à l'Assemblée des Dieux ; n'auroient-elles pas mieux fait, sans se donner tant de peine, d'imiter le Dieu Terme qui ne voulut jamais sortir de sa place, lorsque Tarquin le vieux fit bâtir le Capitole, & qu'il obligea les autres Dieux, qui étoient sur cette Montagne, à déloger. M. le Consul, sans s'arrêter à mes réfléxions, me dit qu'un Cady les avoit encore fait transporter l'année d'auparavant, & que la nuit suivante il avoit vû un homme à cheval avec une grande lance, qui menaça de le tuër, s'il ne promettoit avec serment de les remettre à leur place ; le Cady effraié promit tout ce que vouloit le Cavalier, & le lendemain il les fit transporter au lieu où il

il les avoit prises. Ces Colomnes étoient aparemment fatiguées cette fois-là, & la traite étoit peut-être trop grande pour des masses si peu propres à voiager ; & S. Georges se trouva obligé d'épouventer le Cady : ou plûtôt, sans vouloir badiner davantage, l'imagination de cet Officier frapée des contes qu'on publie sur ce sujet, lui representa pendant le sommeil l'image du protecteur de ces Colomnes ; & pour se délivrer de ces songes, il les fit remettre en place.

N'aiant plus rien à faire à Salonique, & voiant tous les jours filer des Troupes du côté de la Morée, ce qui rendoit les chemins très-dangereux ; les Turcs étant fort insolens quand ils vont à la guerre, je pris le parti de retourner à Constantinople. Le 9. Retour à Constantinople.

de Janvier j'allai coucher à Courtiache, qui eſt le Village des Catregis ; on apelle ainſi ceux qui prennent le ſoin de conduire les Caravanes. Ce lieu eſt ſitué dans une Montagne, près de laquelle il y a un Aqueduc qui conduit les eaux à Salonique par des canaux à fleur de terre, & qui ne ſont couverts que de pierres, ſans aucun ciment. Courtiache n'eſt habité que par des Chrétiens, qui y ont deux Egliſes ; on loge chez les Catregis, qui régalent de leur mieux la Caravane. Au ſortir delà on trouve une haute Montagne, ſur laquelle il faut grimper ; la deſcente ſur-tout en eſt très-difficile, & nous fûmes trois heures à arriver dans la Plaine, où nous trouvâmes deux grands Lacs qui ont chacun plus de trente

mille de tour ; nous vîmes près delà les restes d'une ancienne Eglise qui étoit dédiée à la Vierge, & l'on peut encore juger que c'étoit un superbe édifice.

Comme on voit sur la Montagne voisine de grands Rochers, qui s'élevent & presentent de loin de figures assez bizarres, les habitans du Païs me debitérent là-dessus une Fable, dont la tradition est répanduë dans tout le voisinage. Ce sont, disent-ils, les corps infortunez de quelques insolens, qui aiant enlevé une jeune mariée le jour de ses nôces, & voulu tuër son époux qui les poursuivoit avec ses amis, se retirérent sur le sommet de cette Montagne, où ils furent changez en pierre dans les mêmes attitudes où ils se trouvérent. Ce conte, mal composé, est aparemment un reste de

Métamorphose singuliere.

de la Fable du Combat des Centaures qui enlevérent Hippodamie, femme de Pirithous & des Métamorphoses de Persée; qui changeoit en Rochers ceux qui osoient regarder la tête de Méduse, & je raporte ces sortes de Fables moins pour égaier ma narration, que pour faire connoître le génie des Grecs qui n'ont pas encore perdu le goût des fictions. Heureux! quand ils ne font pas un mélange impie de ce que le Paganisme avoit de plus extravagant, avec ce que le Chistianisme a de plus saint. On voit encore, auprès d'un des Lacs dont je viens de parler, un bain d'eau chaude, dont le bassin est sous une belle voûte en dôme bâtie de brique; un peu plus loin on voit les restes de plusieurs Châteaux, & d'autres Bâtimens. Ces Lacs n'ont

n'ont point d'autre nom que celui des Villages dont ils ſont voiſins.

Le 11. nous côtoyâmes un de ces Lacs, par un vent ſi froid, qu'on eût crû que Borée faiſoit encore ſon ſéjour dans la Thrace. Un bois que nous rencontrâmes, après deux heures de chemin, nous mit un peu à l'abri ; mais il nous preſenta des chemins ſi dificiles & ſi coupez par differens ruiſſeaux qui y paſſent, que nous eûmes bien de la peine à en ſortir.

On voit près de ce lieu le Château de la Rondine, qui eſt ſur le haut d'une Montagne faite en pain de ſucre ; c'étoit autrefois le ſéjour d'un Seigneur, maître de tout le canton, qui faiſoit paier de groſſes contributions à tous ceux qui paſſoient ſur ſes Terres. Les Seimans qui ſe

Château de la Rondine.

Ce que c'eſt.

que les Seimans parmi les Turcs.

ſe tiennent dans le Bois dont je viens de parler, & qui ſont là pour la ſûreté du paſſage, nous en quittérent à meilleur marché. Ils n'éxigent que quatre parats de chaque Chrétien ; mais il faut prendre garde de ne paſſer que bien accompagné dans les lieux où ils ſont, car ils font bien ſouvent le métier des voleurs, dont ils prennent ſoin de purger les grandes routes. On m'aſſura qu'il y avoit une Montagne près delà, car tout le Païs en eſt couvert, d'où l'on tire de l'or : la Mine en eſt affermée par le G. S. & j'ai parlé à des gens qui y travailloient dans ce tems-là. Après avoir marché trois heures on rencontre encore un Lac aſſez long, mais qui n'a pas beaucoup de largeur. Il eſt formé par les eaux de la Mer, qui ſe répan-

Mines d'or &c.

répandent quelquefois dans cette Plaine ; on le traverſe dans un Bâteau, & on nomme ce lieu le paſſage d'Orfan ; ainſi que le Bourg qui eſt à deux lieuës delà. Cet endroit, au reſte, n'a rien de conſidérable qu'un vieux Château, bâti autrefois par les Romains, & dont les Tours & les Murailles ſont encore en aſſez bon état. D'Orfan, j'arrivai en ſix heures à Praveſte, & trois heures après à la Cavalle, où je rejoignis la Caravane avec laquelle j'allai à Yeniqueux qui eſt à ſix lieuës delà; ce lieu eſt près de la Riviere Noire ou Caraſou, ſur laquelle on fait un Pont de bois qui aura plus de 300. pas de longueur. Nous la paſſâmes cependant à gué ; & après avoir marché ſix heures dans une Plaine qu'arroſe la Riviere que je

je viens de nommer, nous couchâmes dans le Village d'Inigé, qui n'eſt habité que par des Turcs. Le 15. après trois heures de chemin, nous trouvâmes encore ſur le bord de la Mer un Lac où l'on pêche des truïtes & des anguilles, & un Château d'où l'on à tiré une muraille de 22. pieds d'épaiſſeur, qui s'étend juſques ſur la Montagne voiſine à plus de 1500. pas delà, & ſur laquelle on remarque encore les reſtes d'un autre Château qu'on nomme Bourrou Caltet; ouvrages ſans doute des derniers Empereurs Romains, qui avoient fortifié ces défilez pour ſe mettre à couvert de l'nivaſion des Turcs.

A une lieuë de l'endroit que je viens de décrire on trouve la Riviere de Caraouſſais, dont le fond eſt rempli de pierres qui en

en rendent le paſſage aſſez difficile; les Turcs aiant laiſſé détruire le Pont qui étoit deſſus, on eſt obligé de paſſer à gué. A deux lieuës de cette Riviere on trouve les ruïnes d'une grande Ville, qu'on nomme aujourd'hui Singuenet Tallet ou le Château des Bohemiens ; & on debite ſur ce ſujet un ſi grand nombre de Fables, qu'il eſt aiſé de juger que l'on en a toûjours le goût dans ce Païs.

Le 16. la Caravane partit à huit heures du matin, & après quatre heures de marche nous paſſâmes ſur un Pont des pierre, qui a ſix Arches, un torrent qui eſt formé par les eaux de pluie & par la fonte des néges qui tombent ſur les Montagnes voiſines ; & ce qui eſt aſſez biſarre, ce Pont, qui ne ſert qu'une partie de l'année, eſt enco-

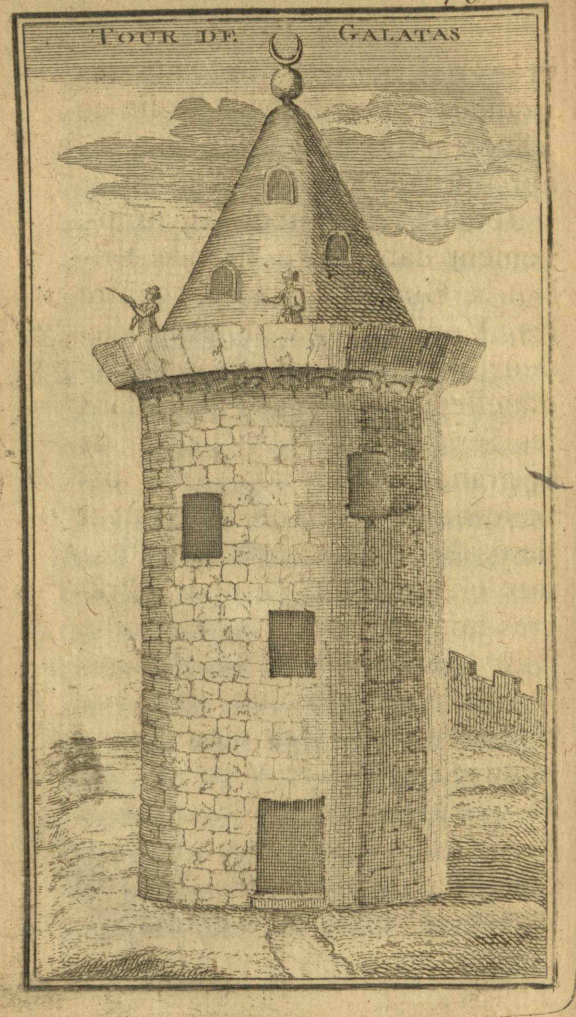
encore en ſon entier, pendant que ceux qui ſont ſur les Rivieres dont je viens de parler y ſont preſque entierement détruits. Au ſortir du lieu que je viens de décrire, on trouve des Montagnes où les chemins étoient alors ſi couverts de nége, que nous eûmes bien de la peine à nous en tirer. Le Village d'Artaqueux, qui eſt à cinq lieuës delà, nous offrit une retraite dont nous avions grand beſoin. Comme j'ai déja parlé de ce lieu, je n'en dirai rien ici, non plus que du Bourg de Gurginé qui eſt à quatre lieuës delà. Et je ne parlerois pas de Feret, où nous arrivâmes le 18. après cinq heures de marche, ſans un Aqueduc qu'on y voit, & qui ſervoit à conduire dans ce lieu, autrefois plus conſidérable, le long de la Montagne voiſine.

A une

A une lieuë de Feret on trouve la Riviere de Tonge, que nous passâmes dans une Barque après avoir rompu la glace. On suit le courant de cette Riviere pendant deux heures, & après l'avoir quittée, on arrive en deux autres heures au Bourg d'Ipsala où nous fîmes le Conac. Le lendemain 20. du même Mois, nous allâmes à Rousqueux ou Chachan, petite Ville assez jolie & qui est située sur une Colline où il y a près de cent Moulins à vent; parce que c'est en cet endroit que l'on fait moudre les farines pour les Armées du Grand Seigneur. A trois lieuës de cette Ville on trouve le Bourg de Malgara où il y a grand nombre d'Arméniens, & le chemin qui y conduit est une Plaine, où l'on m'assura qu'il s'élevoit quelque-

fois

fois des ouragans ſi furieux, que les Voyageurs y périſſent ſans pouvoir s'en garantir. Quoique le petit Village de Develis ne ſoit qu'à trois ou quatre lieuës de Malgara, les chemins étoient alors ſi couverts de négê, que nous employâmes tout un jour à ce trajet. La journée du 23. ne fut gueres plus longue, puiſque nous fûmes obligez de coucher à Innegit. Rodeſtouc ou Tirquidac, comme le nomment les Turcs, Ville aſſez conſidérable ſur le bord de la Mer, avec un bon Port, fut le lieu où nous allâmes coucher le 24. Le lendemain nous allâmes à Mouria, qui eſt à ſept ou huit lieuës delà, & où il n'y a rien de curieux à voir. Le 26. après avoir côtoyé la Mer, nous paſſâmes ſur le Pont d'Héraclée, & le jour ſuivant ſur celui de Selivrée,


TOUR DE GALATAS

vrée, qui ne ſert que dans les grandes inondations. Enfin le 28. on arriva à Conſtantinople, après de très-grandes fatigues.

Je trouvai beaucoup de mouvement dans cette grande Ville : la Guerre déclarée contre les Vénitiens ; leur Ambaſſadeur envoié en priſon aux Dardanelles, & tous ſes gens dans les Sept Tours, ſans parler de la grande perſécution que ſouffroient alors les Arméniens, aiant deux de leurs Evêques envoiez aux Galeres, & pluſieurs Prêtres mis dans les fers, le Grand Viſir, ennemi juré des Chrétiens, leur faiſant tous les jours de nouvelles avanies ; mais ce qui occupoit le plus ce Miniſtre étoit les préparatifs qu'on faiſoit pour la Guerre, auſquels on travailloit jour & nuit dans l'Arſenal & ſur les Ports, où le Grand Seigneur

Préparatifs de la Guerre contre les Vénitiens.

gneur se rendoit tous les jours, pour visiter les travaux & animer les ouvriers par sa presence.

Camp près de Constantinople.

Le sept Mars, on se disposa à faire un Camp à Ta-ou-bacha, près de Constantinople, pour y assembler les Troupes qui composeront, à ce qu'on dit, une Armée de 200000. hommes. On fit sortit les Tentes le même jour, avec 32. queuës ou étendarts, accompagnées de 400. hommes, moitié à pied & moitié à cheval. Le 11. le Janissaire Aga sortit avec environ 300. hommes pour marquer le Camp. Le 12. les Topegy ou Cannoniers allérent se rendre à leur Quartier; le 13. les Gebygis, qui sont des Troupes d'Infanterie, se rendîrent au même lieu; tout étant disposé de la sorte, & les Tentes du Grand Sei-

Seigneur, celle du Grand Visir & des principaux Officiers de l'Armée étant tenduës, le Grand Seigneur voulut aller visiter le Camp. Rien n'égale la beauté de la marche de ce Prince. D'abord parûrent les Troupes, qu'on apelle les enfans perdus, montez sur de beaux chevaux, aiant pour armes un sabre, deux pistolets & une lance; cette Cavalerie, dont les Drapeaux étoient déployez, étoit suivie des Tartares de la garde du Grand Seigneur, armez de sabres, de dards & de carquois remplis de fléches; les Bossenois de la même garde venoient après, montez sur de beaux chevaux & armez de sabre, de pistolets & de fusils; plusieurs chameaux, proprement enharnachez, portoient le bagage; ils étoient suivis d'un grand nombre

bre de chevaux de main, tous extrêmement beaux, avec un bouclier d'argent qui couvroit la selle & la housse. Les Spahis & les Janissaires paroissoient ensuite & marchoient couverts de leurs armes dans un grand ordre, des chameaux qui suivoient portoient leur bagage. La Compagnie des Sacas, qui sont les porteurs d'eau de l'Armée, habillez de peaux de vaches bien passées, offroient un spectacle singulier; ils étoient quatre pour chaque chameau, que l'on voioit chargé de deux grandes outres de peau de bœuf, sans parler des Sacas, qui ont sur les épaules de petites outres avec des tasses de cuivre étamées, pour donner à boire aux Soldats, chacun dans son rang. Les Chaous, avec une partie des Officiers du Divan, précédoient

la

la marche du Grand Visir qui étoit monté sur un beau cheval, dont le harnois étoit magnifique : le Mousti, précédé de tous les Himans, accompagnoit le Livre de la Loi & le Pavillon de Mahomet, qui sont dans deux coffres portez par deux chameaux couverts de caparassons en broderie. Tous les Officiers du Serrail magnifiquement habillez, avec des Turbans de differentes figures & des aigrettes, marchoient après. Ensuite parut le Grand Seigneur, sur un cheval dont le harnois étoit couvert de perles & de rubis ; rien n'égale la Majesté de ce Prince à cheval ; ses habits sont superbes, & l'aigrette de son Turban est formée d'une rose de diamants & de pierres précieuses d'un prix inestimable. Quatre Pages, avec des habits ma-

magnifiques, marchent autour de ſon cheval, deux d'un côté & deux de l'autre, tenant à la main chacun un Javelot; douze autres jeunes hommes le pot en tête, une hache d'armes à la main, & leur Gangiar au côté, accompagnent auſſi le Grand Seigneur. Celui qui porte ſon ſabre marche devant. Le fils de ce Prince, âgé de ſept ans, étoit auprès de ſon pere Monté ſur un petit cheval de metelin; il eſt d'une fort jolie figure. Tous les Ichoglans du Grand Seigneur venoient après, montez ſur de beaux chevaux, avec des bonnets de mailles, armez de lances & de javelots. On voioit enſuite les chevaux de main du Grand Seigneur, qui ſont les plus beaux qui ſoient au monde, avec des harnois en broderie ſemez de perles; ils étoient

couverts de boucliers d'or & de vermeil doré, garnis de prierreries : la marche étoit fermée par un grand nombre d'Officiers & tout le bagage, qui accompagnoit ce magnifique cortége. Quand la variété & la magnificence des habits, la beauté des chevaux, & la richeſſe des harnois, le nombre prodigieux d'Officiers, le caractere different des Troupes ne rendroient pas ces ſortes de marches les plus ſuperbes qu'on puiſſe voir ; la gravité de ceux qui la compoſent, le bon ordre, le ſilence qui y régnent, rendroient ce ſpectacle le plus curieux & le plus amuſant du monde.

Le 15. la Sultane Validé ſortit, avec tout ſon cortége & ſes Eunuques, pour aller voir le Camp : elle étoit dans un Caroſſe aſſez mal ſuſpendu, environ-

née de jalousies. Le même jour les Bostangis, & plusieurs autres Troupes, se rendirent au même lieu.

Départ de la Flote du G. S.

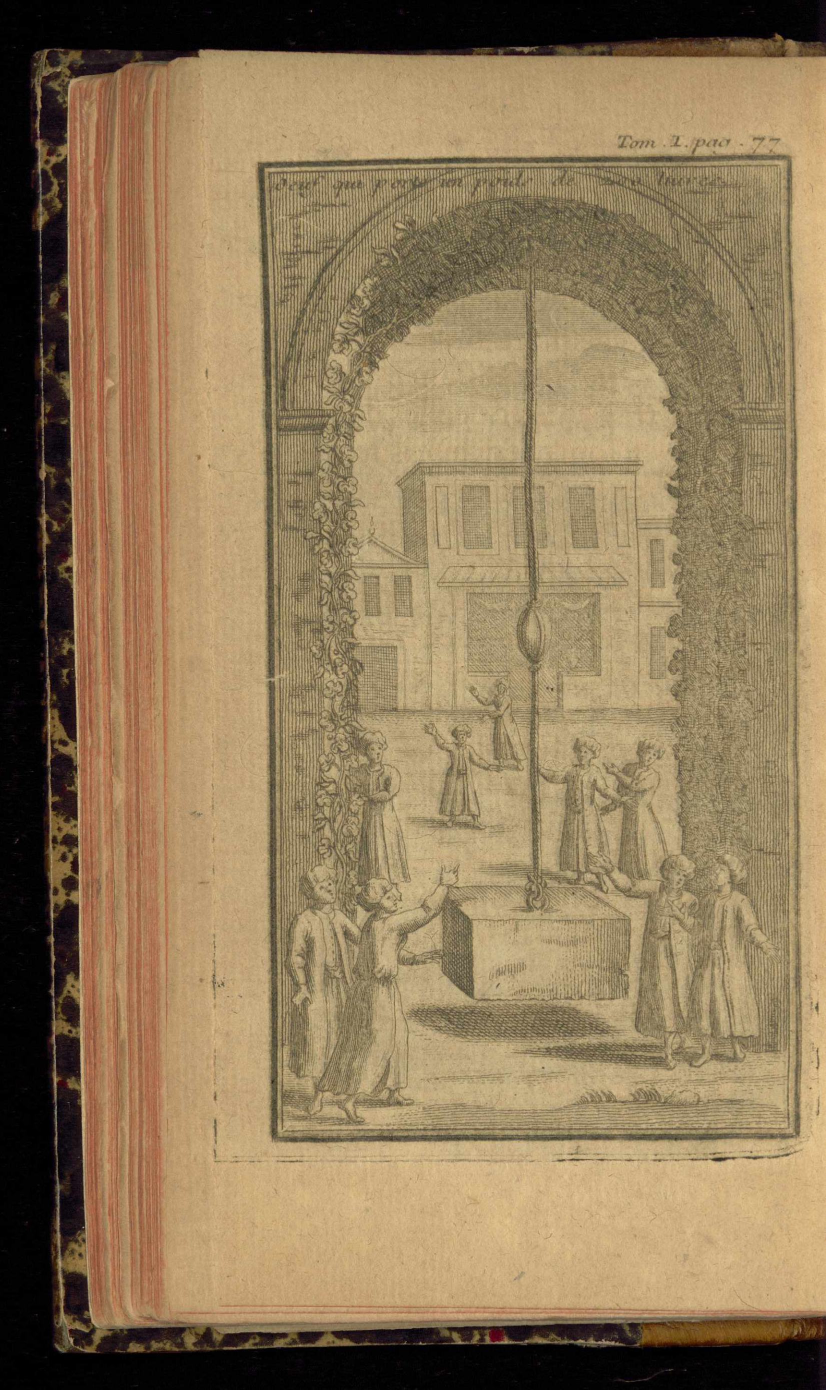
Le 20. du même mois l'Armée Navalle sorti du Port; elle étoit composée de 15. gros Vaisseaux, de 20. Galeres, d'un pareil nombre de demi-Galeres, sans parler de douze Vaisseaux qui restoient encore pour quelque-tems dans le Port, & d'un grand nombre d'autres qui avoient pris les devant; ensorte que l'on compte que l'Armée de Mer sera composée de 35. Vaisseaux de Ligne, de dix petits, de douze Barbares, ce qui sera 57. gros Vaisseaux, sans compter les 30. Galeres & soixante petits Bâtimens à rame, ni les Londres & les Saïques, qui portent les munitions de guerre & de bouche. Le Grand Seigueur

gneur s'étant tranſporté à un petit Quioſtre, qui eſt ſur le bord de la Mer, pour voir ſortir cette belle Elote, fut ſalué de tout le Canon; le gros Vaiſſeau que doit monter le Capitan Pacha, & qui eſt percé pour 120. piéces de canon, dont il y en a ſix qui ſont deſtinez pour jetter des boulets de pierre du poids de 200. tira pluſieurs coups, & l'effet de ces terribles machines fut ſi violent, qu'il s'entr'ouvrit un peu, ce qui pourroit bien le mettre hors d'état de faire la Campagne.

La Ville de Conſtantinople ſe trouvant débarraſſée de tous ces gens de guerre, qui y cauſoient des deſordres infinis, pillant inſolemment les maiſons des particuliers & les boutiques, on ne ſongea plus qu'à s'y rejoüir pour la naiſſance d'une fille du Grand

Réjoüiſſances pour la naiſſanc

ce d'une fille du G. S. Seigneur qui naquit le 20. de Mars, & celle d'un garçon qui vint au monde trois jours après. On fit à ce ſujet des illuminations dans toutes les ruës, qui durérent pendant trois nuits. Les portes des maiſons étoient ornées de feüillages & de verdure, & les boutiques des plus belles étoffes. Celles des Fourreurs offroient ſur-tout un ſpectacle aſſez ſingulier : ces gens-là, parmi les ornemens qu'ils ſçavent arranger avec art ſur le devant de leurs boutiques, ont l'induſtrie d'y placer la figure de diverſes ſortes d'animaux. Chaque métier tâche à ſe diſtinguer, en repreſentant quelque objet qui ait raport à l'art dont il fait profeſſion ; il y en a qui ont l'adreſſe de ſuſpendre en l'air un œuf, qui peut ſoûtenir un poids de plus de 200. livres, ainſi



ainſi qu'on peut le voir ici dans la figure.

Comme les événemens de la vie ne ſe reſſemblent preſque jamais, je vais faire ſucceder au recit de cette rejoüiſſance une avanture tragique, de celles dont le monde a fourni en divers tems pluſieurs exemples, qui n'ont pas rendu plus ſages ceux qui en ont été les acteurs: c'eſt celle du prétendu Prince Abaſſon, qu'on a vû en France abuſer de la bonne foi de pluſieurs perſonnes, qui lui donnérent des ſommes aſſez conſidérables & dont il fit un aſſez mauvais uſage. Cet impoſteur paſſa enſuite à Hiſpaham où il ne fit d'autre métier que d'être du matin au ſoir dans le Meidan, pour étudier la Langue & les Mœurs du Païs. C'eſt-là où je l'ai vû moi-même aprendre ſon rôle. Après

Hiſtoire du prétendu Prince Abaſſon.

quelques années, se croiant assez habile pour paroître sur la scene, il sçut insinuer à une femme de sa connoissance qu'il étoit le frere du Roi de Perse, fils comme lui de Sultan Soliman & petit-fils du Grand Cha-Abas, que sa mere Arménienne de nation, l'avoit fait disparoître peu de tems après sa naissance, pour le dérober à la cruauté de son frere, qui n'auroit pas manqué de l'immoler à sa sûreté, comme il avoit fait ces autres freres : il ajoûta qu'il avoit erré depuis ce tems-là en differens païs, & qu'il étoit enfin revenu à Hispaham, pour chercher les moiens de délivrer la Perse de la tiranie d'un Prince qui lui avoit enlevé la Couronne. Pour rendre le recit de cette histoire plus vraisemblable, il avoit eu l'adresse de faire graver sur une émeraude

de, le nom du Sultan Soliman & celui d'un fils qui étoit mort dans ſon bas âge, dont la mere étoit Arménienne, & il ajoûtoit que ce cachet lui avoit été donné pour ſervir de preuve à la nobleſſe de ſon extraction. Ce diſcours, répété pluſieurs fois, obtint quelque créance dans l'eſprit des Arméniens, qui lui perſuadérent d'aller en Turquie demander du ſecours au Sultan pour être rétabli ſur le Trône que ſon frere avoit uſurpé. Ils firent un fond conſidérable pour ce voiage & lui donnérent des Lettres de Change pour les Arméniens leurs correſpondans. Abaſſon, avec ce ſecours, arriva à Conſtantinople, fut reçû à bras ouverts des Arméniens; & le Grand Seigneur, qui aprit cette nouvelle, lui fit offrit 500. écus par jour, avec une garde

de Janiſſaires proportionnée à ſa naiſſance. Abaſſon refuſa inſolemment ces offres , comme indignes d'un Prince de ſon rang , & il fut fort aprouvé des Arméniens , qui ſoûtenoient ſa dépence par leurs avances ; mais le Grand Seigneur , qui commençoit à ſoupçonner que ce prétendu Prince pouvoit bien être un impoſteur ,l'envoia , ſous une bonne garde , à Lemnos Iſle de l'Archipel dans le Golfe de Theſſalonique , & fit partir un Aga pourHiſpaham,afin d'aprendre des nouvelles ſûres de cet avanturier. Abaſſon informé de cette démarche du Sultan en fut fort effraié & tâcha d'obtenir de M. Grenier , Conſul à la Cavalle , la permiſſion de paſſer en France. Le Conſul ſe laiſſa perſuader , à l'inſpection de la bague , qu'il étoit du Sang des

Rois de Perſe & en écrivit à M. le Comte de Pontchartrain : cependant l'Aga que le Sultan avoit envoié en Perſe aiant informé Sa Hauteſſe qu'Abaſſon n'étoit qu'un fourbe ; on lui fit ſur le champ couper la tête & à trois de ſes gens, & on l'expoſa devant la Tente du Grand Viſir, au Camp de Taoupacha, pour aprendre aux avanturiers comme lui à ne point abuſer de la crédulité des hommes, par des recits dont on découvre tôt ou tard l'impoſture.

Comme tous les chemins ſe trouvoient alors remplis de Soldats, il me fut impoſſible de ſortir de Conſtantinople, & je fus obligé de retarder mon voyage d'Aſie. Je n'ai pas deſſein de donner ici une relation de cette capitale de l'Empire Ottoman, ni des Mœurs & de la

Religion des Turcs, dont tant de Voyageurs ont parlé ; mais je joindrai à leurs recits quelques particularitez qu'ils ont oubliées ou qu'ils n'ont pas eu occasion d'aprendre. Comme on faisoit alors à Constantinople des Processions solennelles pour la prosperité des Armes Ottomanes ; je demandai à un Iman de mes amis le Formulaire des Prieres qu'ils chantent dans ces sortes de cérémonies, & je priai M. de la Periere, un des premiers Drogmans du Roi auprès de M. l'Ambassadeur, d'en faire la traduction qui suit.

PRIE-

PRIERES OU LITANIES

Que les Turcs chantent dans leurs Processions.

I.

Pour la révérence que nous portons à vôtre Divine Essence, ô Dieu magnifique & miséricordieux, accordez-nous la Morée, sans Combat & sans Bataille. Le Peuple répond, Amen. Prieres publiques des Turcs pour la prosperité des Armes Ottomanes.

II.

En vûë des miracles du véritable Prophête Mahomet, ô Dieu

Eternel, accordez-nous la Morée. Amen. Amen.

III.

Touché par les vœux & soûpirs des enfans, montrez-vous le consolateur de ceux qui combattent pour la vraie foi. Amen.

IV.

Joignez, ô grand Dieu, à l'oppression des Infidelles, la desolation & la ruine entiere de toutes leurs Villes. Amen.

V.

Nous, jeunes & vieillards, vos véritables adorateurs, prosternez en vôtre presence, nous vous conjurons, avec larmes & soûpirs, de nous accorder la conquête de la Morée, sans Combat & sans Bataille. Amen.

VI.

Faites que les Eglises de ceux qui adorent plusieurs Dieux deviennent des lieux d'adoration pour

pour les Musulmans qui professent la vraie Foi. Amen.

VII.

Faites que le nom & la réputation des Musulmans répandent la terreur par tout l'Univers. Amen.

VIII.

O grand Dieu, ne rendez pas infructueux tant de soûpirs, tant de gémissemens & tant de douloureuses larmes. Amen.

IX.

O Dieu tout-puissant, rendez l'Armée des Musulmans victorieuse; faites que l'ennemi périsse, soit vaincu & subjugué, ô Divine Eternité. Amen.

X.

Ne rejettez pas les prieres de l'Empereur de la vraie Foi. Amen.

XI.

Par le profond respect dont nous honorons Dieu, selon le commandement de l'Alcoran, que le Pere

d'Achmet détruise tout-à-fait ses ennemis & les réduise à neant. Amen.

XII.

Considerez, avec le regard de vôtre secours & assistance, l'Armée des Musulmans. Amen.

XIII.

Rendez facile, ô Dieu, la presente entreprise de la conquête de la Morée. Amen. Amen.

XIV.

Afin qu'au plûtôt la vraie Foi des Musulmans puisse conquérir Vienne, & même Rome. Amen. Amen.

Les Turcs font ces Processions & recitent ces Prieres avec beaucoup de dévotion. Il y en a où l'on ne voit que de jeunes gens conduits par leurs Maîtres ; on en fait la nuit sur des Caïques, & on porte pour s'éclai-

clairer des Machalarcs, qui ſont des réchaux au bout d'un bâton, dans leſquels on fait brûler du bois avec de l'étoupe graſſe; ce qui jette une grande lumiere.

A ces céremonies publiques, je vais joindre celles qui ſe pratiquent dans les Moſquées.

Il eſt bon de ſçavoir d'abord que la forme de toutes les Moſquées eſt preſque ronde, ſi vous exceptez les Egliſes des Chrétiens, qu'on a laiſſées dans l'état où elles étoient, après en avoir détruit tous les Autels & briſé les Images. La plûpart des Moſquées, celles ſur-tout qui ont été bâties par des Sultans, ſont revêtuës de marbre & ſoûtenuës de belles Colomnes de granite, de porphire & même de verd antique; les autres ne ſont que blanchies, ſans aucun ornement au-dedans; car leur

Loi

Loi leur défend le culte des Images, comme une idolâtrie, & ils assurent que ces representations de figures humaines demanderont leurs ames au jour du Jugement à ceux qui les auront faites. On ne voit sur les murailles des Mosquées que quelques mots Arabes qui marquent quelque attribut de la Divinité, comme *il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est son Prophête; il n'y a personne qui puisse connoître les grandeurs de Dieu*, &c. Il y a plusieurs Lampes suspenduës au lambris, qu'on allume au tems de la Priere. On voit ordinairement sur les Lampes des œufs d'autruche comme une espece d'ornement; le pavé est couvert de nattes ou de tapis. A un des bouts de la Mosquée, du côté du Midi, il y a une Niche où se met l'Iman, qui est le Curé

ré de la Mosquée ; à gauche s'éleve un Pupitre, sur lequel on recite l'Office les Vendredis, & vis-à-vis est un lieu destiné pour placer les Dervis, qui répondent à l'Iman ou qui lisent l'Alcoran. Chaque Mosquée à ordinairement un ou plusieurs Minarats, qui sont des Tours faites en pointe & à plusieurs étages, où un Marabon monte pour indiquer l'heure de la Priere, en se tournant aux quatre coins du Monde, commençant toûjours du côté du Midi, qui est le lieu qui regarde la Méque. On sçait que les Turcs ne se servent point de cloches ni d'horloges publiques, & ils ne se reglent que sur le signal qui se fait avec une exactitude extraordinaire. Les Marabons se reglant eux-mêmes, ou sur le cours du Soleil ou sur une horloge

De la maniere dont les Turcs prient dans leurs Mosquées.

loge de ſable. Les Turcs ſont avertis cinq fois par jour de venir à la Priere, & ceux qui le peuvent ſe mettent alors en état d'aller à la Moſquée de leur Paroiſſe, après s'être lavez, dans les fontaines qui en ſont proche, les pieds & les bras, juſqu'au coude; & enſuite le viſage, la tête, les oreilles, le col, & les parties que la pudeur défend de nommer. Ils laiſſent leurs babouches à la porte & entrent nuds pieds, lévent les yeux en haut, portant les mains vers leur Turban & font une inclination du côté de la Niche, puis baiſſant la vûë, ils vont ſe mettre à genoux & baiſent trois fois la terre. Lorſque l'Iman commence la Priere, ils ont tous les yeux tournez vers lui, font pluſieurs inclinations, & recitent tout bas leurs Oraiſons, avec un ſilence

&

& une modeſtie qui devroient faire honte aux Chrétiens; lorſque les Hymnes de l'Office ſont finis, ils mettent les deux mains à la ceinture; s'inclinent juſques à terre, & répetent à haute voix & à pluſieurs repriſes ces mots, *Saban alla*; c'eſt-à-dire, mon Dieu aiez pitié de nous, nous ſommes des pécheurs, & redoublant enſuite leurs proſternations, ils prononcent fort vîte ces trois mots, *Illah*, *Illa*, *Allach*, qui ſont les noms qu'ils donnent au Souverain Eſtre. Ils font ces inclinations & répetent ces mots avec tant de vivacité & tant de mouvement, qu'ils en écument quelquefois & tombent à terre, en diſant *Hou*. Ils recitent enſuite pluſieurs autres Oraiſons, & finiſſent la Priere en diſant tous enſemble, *Amin*. *Amin*. Il faut

a-

avoüer que ces gens ſont à plaindre ; car ils ſont dans leurs Moſquées d'une maniere très-dévote. Ils n'ont les yeux atachez que ſur l'Iman ou ſur l'Alcoran ; ils obſervent un grand ſilence, & on ne les entend jamais parler les uns aux autres ; ils n'oſent ni touſſer ni cracher, & ſi le beſoin les y contraints quelquefois, ils le font avec leur mouchoir ſur la bouche d'une maniere ſi modeſte, que leurs voiſins ne s'en aperçoivent pas. Ils ſortent enſuite de la Moſquée, avec le même recuëillement, & ſe retirent chez eux. Je n'ai point vû de femmes aller aux Moſquées, quoique je ſçache bien qu'elles y vont quelquefois ; la Loi & la politique les tiennent enfermées dans le fond des Serrails.

Pour varier ma narration, je paſſe

paſſe des cérémonies de la Region aux myſtéres de la nature ; elle a ſoin , comme une bonne mere, de fournir aux hommes , dans tous les lieux du monde , de quoi ſe nourrir , des remedes pour ſe guérir des maladies que l'intempérance & la débauche cauſent ſi ſouvent ; quelquefois même elle preſente à ſes enfans des Plantes qui ſont très-propres à prolonger la vie , quoi qu'à mon avis le meilleur ſpécifique pour cela ſoit la frugalité & le travail. Dans mon dernier Voyage du Levant je fis la découverte d'un lieu qui produit le Serquis , ſemblable à celui de la Méque. Je ne ſçavois pas alors qu'on le connoiſſoit dans le Serrail , & que les Sultannes en faiſoient un grand uſage. On le prend comme le Thé ; après une legere infuſion , il rend

Ce que c'eſt que le Serquis & quels ſont ſes effets.

rend l'eau de couleur d'ambre & d'un très bon goût. La couleur de cette plante, son odeur & le goût qu'elle a après l'infusion, feroit croire qu'elle a quelque raport à la petite sauge de Provence, quoique plus délicate & moins forte ; mais on y trouve tant de goûts differens, comme celui du baûme, de l'ambre, & plusieurs autres, qu'on peut dire, non-seulement que la boisson en est très-délicieuse ; mais qu'elle ne ressemble à aucune des infusions qu'on connoît en Europe. On me raconta une infinité de merveilles des effets de cette Plante, & on m'assura que les Sultannes, qui en font le plus d'usage, paroissent à l'âge de 60. ou 70. ans aussi fraîches que si elles n'en avoient que 25. ou 30. Si cela étoit, ce seroit la véritable eau de

de Jouvence, que le bon Ogier eut le bonheur de rencontrer après des recherches infinies.

Filles connois, qui ne ſont pas jeunettes,
A qui cette eau de Jouvence viendroit
Bien à propos.

Quoiqu'il en ſoit, je fis tout ce que je pûs pour méclaircir d'un fait qui interreſſe ſi fort l'humanité, j'y réuſſis. Lorſqu'on marie les filles ou les ſœurs de Sa Hauteſſe, on a accoûtumé de leur donner, pour compagnes, deux femmes des plus anciennes qu'on tire pour cela du vieux Serrail; on en avoit fait ſortir deux pour être auprès de la ſœur du Grand Seigneur, veuve d'Aſſan Pacha, qui étoit malade pendant mon ſéjour à Conſtantinople. Le Médecin qui la voioit étoit de mes

mes amis, je fus le trouver pour lui dire qu'aiant apris qu'il avoit une malade de conséquence je venois lui offrir mes services, qu'il sçavoit bien que dans mes voiages je portois toûjours avec moi d'excellents remedes, & que je pourrois tirer la Sultanne d'affaire en peu de tems. Le Médecin fut charmé de l'avance que je lui faisois, & me demanda quelques remedes; mais ce n'étoit pas-là mon compte; je voulois voir moi-même la malade; il me fit sentir d'abord la difficulté qu'il y avoit à y réüssir, ce que je sçavois aussi bien que lui. Je lui proposai de dire à la Sultanne qu'il y avoit à Constantinople un Médecin du Roi de France, qui faisoit une étude particuliére de la recherche des simples & qu'il en avoit de très-propres pour la gué-

guérison de sa maladie ; mais qu'il ne pouvoit lui donner son remede à propos qu'après l'avoir vûë. Le Médecin ne manqua pas de le dire à la Sultane, qui lui permit de me mener avec lui le lendemain ; je la trouvai sur un Sopha à demi mi couchée ; je lui tâtai le poulx, & voiant qu'elle se plaignoit de grands maux de tête & de cœur, je me retirai un un moment pour consulter avec mon ami. Pendant qu'il alla lui faire le raport de nôtre conférence, je demandai à un Eunuque s'il étoit vrai qu'on eût fait sortir du vieux Serrail des Sultanes pour lui faire compagnie, parce que je n'avois vû auprès d'elle que deux jeunes personnes ; il me dit que les deux Sultanes que je voiois auprès d'elle en avoient été tirées ; je

lui repliquai qu'elles étoient encore trop jeunes pour quitter le ſervice, & que le Grand Seigneur n'en laiſſoit pas ſortir de ſi jolies : l'Eunuque ſe mit à rire, me jurant qu'elles avoient chacune près de 70. ans, mais qu'elles avoient fait un grand uſage du Serquis, & je puis aſſurer qu'elles ne me parûrent pas avoir plus de trente ans. La jeune Sultane, après nous avoir fait aporter le café & des confitures, me fit preſent d'un mouchoir brodé, d'une bourſe, d'une chemiſe, & d'un caleçon de ſoie. Le lendemain je fis prendre à la malade une médecine, où je fis entrer une Plante, qui croît ſur le Mont Argeis, qui lui fit un grand effet ; elle s'en trouva ſi bien qu'elle en demanda une ſeconde, qui l'a mit entierement hors

hors d'affaire. Je priai mon ami de lui demander du Serquis, & une bouteille de ce Baûme blanc qui vient de la Méque, ce qu'elle lui accorda fort volontiers. Je comparai ce Serquis avec celui que j'avois découvert, & il me parut être de la même espece. Le Baûme qu'elle me donna étant de la premiere goutte, je fis grand cas de ce present. Je ne prétends point au reste publier ici les miracles du Serquis; je sçais que des femmes, qui sont enfermées dans un Serrail, qui vivent très-délicatement, & qui ont un grand soin de leur beauté, peuvent encore, dans un âge avancé, paroître jeunes & fraîches, comme nous en voions tous les jours se conserver plus long-tems que les autres : mais je suis persuadé que la boisson dont elles font

uſage, le Baûme dont elles ſe ſervent, & qui eſt un excellent remede pour la poitrine, peuvent contribuër à entretenir cet embonpoint & cette fraîcheur, qui les fait très-longtems paroître jeunes & vermeilles. Si je n'avois été le témoin oculaire de ce que je viens de raconter, j'aurois bien de la peine à le croire moi-même; mais on ne ſçauroit douter ni de la coutume qu'ont les Sultans de ne laiſſer ſortir du Serrail que des perſonnes fort avancées en âge, & propres par-là à ſervir de compagnie à leurs ſœurs, lorſqu'elles ſe marient avec quelque Pacha, ni de l'air de jeuneſſe & de fraîcheur qu'avoient les deux Sultanes dont je parle.

Il eſt bon de dire ici qu'on ne connoît dans toute l'Empire Otto-

toman d'autre Serquis que celui qui vient d'une petite Montagne auprès de la Méque, ſur laquelle on voit auſſi quelques abriſſeaux de ceux dont on tire le Baûme; ce lieu n'a pas beaucoup d'étenduë, & le Grand Seigneur le fait garder avec tant de ſoin, qu'on ſeroit puni de mort ſi l'on en aprochoit à une certaine diſtance; ainſi il eſt impoſſible d'en avoir. J'ai eu le bonheur de découvrir un autre endroit qui le produit, & par la comparaiſon que j'en ai fait avec celui que me donna la veuve d'Aſſan Bacha, j'ai trouvé qu'il étoit abſolument le même.

La relation que je viens de faire pourra étonner quelques lecteurs, au ſujet de la facilité que j'eus de viſiter cette Sultane malade, & de la voir ſur un Sopha, à peu près comme on

pourroit voir nos femmes en ce païs-ci. Ils auront lû ſans doute dans pluſieurs Voiageurs, avec quelles précautions les Médecins entrent dans les Serrails; on leur a dit que les femmes malades ſont dans des lits bien fermez, qu'elles paſſent le bras par une petite ouverture, que le bras même eſt couvert d'une gaze, au travers de laquelle on leur tâte le poulx, ſans pouvoir les voir en aucune maniere; qu'il faut, ſur le ſimple recit de leurs Gardes, ordonner les remedes que l'on croit convenables, & que quand on veut les ſaigner, on ne découvre du bras que ce qu'il faut, pour voir la veine qu'on veut piquer. On eſt d'autant plus porté à croire ces recits, qu'on ſçait juſqu'à quel point va la jalouſie des Turcs au ſujet de leurs femmes, & on ne man-

manquera pas de regarder du moins comme ſuſpect ce que je viens de dire ; mais c'eſt que ces Voiageurs, qui n'ont fait ſouvent leurs relations que ſur quelques conférences qu'ils ont eûës avec des Grecs habituez à Conſtantinople, & qui n'ont pas toûjours eu ni le tems ni les occaſions de voir par eux-mêmes ce qu'ils racontent, ne ſçavent pas la difference qu'on fait dans cette Ville & dans toute la Turquie, d'un Médecin Franc d'avec ceux du païs, ſoit Grecs ou Turcs ; il eſt vrai que ces derniers ne viſitent les femmes malades qu'avec les précautions dont on vient de parler ; mais ils en euſent plus librement avec les premiers, qu'ils croient incapables de pluſieurs démarches & d'un manége dont ils ſoupçonnent les autres.

Quels Médecins peuvent viſiter les Sultanes malades.

Comme la ville de Constantinople est mal bâtie, que les maisons pour la plûpart n'y sont que de bois & les ruës fort étroites, elle est fort sujette aux incendies, & le feu y fait souvent de grands ravages. Le premier de Juillet, sur les neuf heures du soir, le feu prit dans un Magazin, près de la Mosquée du Sultan Bajazet, du côté qui regarde les Sept Tours, & le vent de Nord aiant commencé à soufler vers ce tems-là, fit faire au feu un si grand progrès en peu de tems, que dans lespace de trente heures que le vent dura, il y eut quinze mille maisons de brûlées; c est-à-dire, près d'un quart de Ville, sans qu'il fût possible d'arrêter la rapidité de cet élément, dont la flâme étoit poussée avec tant d'impétuosité, qu'elle consumoit

Incendie arrivé à Constantinople,

ſumoit en un moment les maiſons & les Palais auſquels elle s'attachoit. Je regardois de loin un ſpectacle ſi funeſte, & je voiois les torrens de flâme rouler comme les vagues de la Mer, lorſqu'elle eſt agitée par une furieuſe tempête. Les Turcs n'aprouvent pas que les Chrétiens s'aprochent dans ces occaſions de leurs maiſons, ni qu'ils viennent leur offrir du ſecours; ils n'aiment pas même qu'on examine avec trop de curioſité les accidens qui leur arrivent: un Marchand Anglois étant monté ſur un arbre pour mieux voir la flâme, on l'obligea d'en deſcendre, & il fut fort maltraité. Il eſt aiſé de s'imaginer la conſternation & le deſordre affreux qui regnoient dans la Ville pendant cet incendie. On tâchoit ſouvent, aux dépens de

ſa vie, de ſauver quelques malheureux reſtes échapez aux flâmes, & qui étoient quelquefois l'unique reſſource d'une Famille deſolée: on ne ſçauroit aprétier la perte que cauſa à cette Ville ce funeſte accident. On a l'idée encore trop preſente d'un pareil accident arrivé cette année à Paris le 27. d'Avril, pour ne pas juger de la deſolation de Conſtantinople, ſur-tout ſi l'on veut comparer une incendie, qui a conſumé 30. ou 40. maiſons, avec un autre qui en a brûlé 15000. avec plus de trente Palais ou Serrails. On n'a jamais pû découvrir de quelle maniere le feu avoit pris, & il eſt étonnant qu'on ait fait des contes à Conſtantinople auſſi frivoles que ceux qu'on a faits à Paris pour le même ſujet. Celui qui eut le plus de cours dans la Ville, étoit que

trois Aſtrologues, étant montez ſur des terraſſes pour obſerver les Aſtres, avoient vû, ſur les 9. à 10. heures du ſoir, tomber du Ciel, ſur une maiſon, une boule de feu qui l'embraſa ſi ſubitement, qu'il fut impoſſible d'y aporter aucun remede. Il faut avoüer ici, pour le dire en paſſant, que le faux, lorſqu'il eſt joint avec le merveilleux, ſimpatiſe bien avec l'eſprit de l'homme.

Lorſque les Armées des Turcs ſont aſſemblées aux environs de Conſtantinople; c'eſt la coutume d'y conduire tous les Corps de Métiers de la Ville, & leur marche a toûjours quelque choſe de ſingulier, chaque Artiſan porte un habit de ſoldat avec ſes armes, & tout ce cortége eſt ſuivi d'une eſpece de Char de Triomphe, ſur lequel

Marche des Artiſans de Conſtantinople au Camp de Ta-ou-bacha.

on voit quelques Ouvriers richement habillez, dans l'attitude que demande leur Métier, auquel ils ſemblent travailler avec aplication. Ce Chariot eſt accompagné de 40. ou 50. jeunes Artiſans qui ſont déguiſez de differentes ſortes; mais ſur-tout ſous les figures extravagantes de démons ou de foux: dans ces biſares habillemens, ils ont toûjours ſoin d'y faire paroître quelque choſe qui a raport au Métier qu'ils exercent. Ceux qui brillent le plus dans ces ſortes d'occaſions ſont les Foureurs, les Tireurs d'Or, & les Tailleurs. On n'entend, pendant cette Marche, que des cris de joie pour la proſperité des armes du Grand Seigneur, qu'ils accompagnent de pluſieurs décharges de Mouſqueterie.

Viſite renduë

Peu de jours après cette fête, Mr.

Mr. le Comte Desalleurs, Ambassadeur à la Porte, alla rendre visite au Capitan Pacha, qui est le grand Amiral, où j'eus l'honneur d'accompagner Son Excellence; nous nous embarquâmes pour cet effet sur des Saiques, pour aller à l'Arsenal, où est la maison de cet Officier. Lorsque le cortége fut arrivé, l'on fit entrer M. l'Ambassadeur dans un petit Kiostre qui donne sur la Mer, & un moment après arriva le Capitan Pacha, qui embrassa Son Excellence d'une maniere fort cordiale. Ils eûrent ensuite un entretien particulier qui dura une bonne heure, après lequel on fit entrer tous les Officiers de sa suite, ausquels on distribua le café & le sorbec, on donna le parfum à Son Excellence, & le Capitan Pacha lui fit present d'un beau chapelet de co-

par Mr. Desalleurs au Capitan Pacha.

corail. M. l'Ambaſſadeur prit enſuite congé de l'Amiral, & nous nous rembarquâmes dans le même ordre que nous étions arrivez.

Le Caimacan eſt dépoſſédé.

Peu de jours après le Caïmacan, qui eſt le Gouverneur de Conſtantinople, fut dépoſſédé, & l'on mit à ſa place le Kiahia ou l'Intendant de la Maiſon de la Validé, homme fort âgé & qui paſſe pour être le plus riche de tout l'Empire ; ce qui fait dire aux politiques qu'on ne lui a confié cette importante Charge, que dans le deſſein de lui faire couper la tête à la moindre occaſion, pour ſe rendre maître de ſes richeſſes; mais les Nouvelliſtes ne prêtent-ils pas ſouvent aux Souverains & à leurs Miniſtres, des vûës & des deſſeins qui n'ont d'autre fondement que celui qu'ils trouvent

dans

dans leur imagination ? Ce qui eſt vrai, c'eſt que les Charges les plus conſidérables de la Porte, ſur-tout celle de Grand Viſir, qui eſt ſans contredit la plus belle qui ſoit dans le monde, ſont très-fragiles, & on les voit rarement demeurer longtems ſur les mêmes têtes, ſoit que l'ambition ou l'avarice de ceux qui les poſſédent, les portent à des excès & à des concuſſions criminelles, ſoit que les richeſſes immenſes qu'ils ont bien-tôt accumulées excitent la cupidité & la jalouſie des Sultanes qui profitent à ces changemens, & qui ſont dans le fond du Serrail le mobile de preſque toutes les révolutions qui arrivent dans ce vaſte Empire ; & l'on peut remarquer en paſſant qu'il n'y a point de lieu où l'on voie mieux qu'ici l'inconſtance

ſtance de la fortune, qui éleve en peu de tems les perſonnes de la plus baſſe extraction, juſqu'aux ſuprêmes honneurs, d'où elle les précipite preſque toûjours d'une maniere tragique; ou, pour parler plus chrétiennement, les reſſorts ſecrets de la Providence, qui donne par tout l'Univers des leçons éclatantes qui aprennent à mépriſer les honneurs & les biens, autant par leur ſeule fragilité, que par l'opoſition qu'ils ont preſque toûjours avec la probité & la droiture.

Hiſtoire des principaux événemens arrivez à la Porte pendant le ſéjour du Roi de Suéde à Bender.

Le recit que je vais faire des principaux événemens qui ſont arrivez dans l'Empire Ottoman, depuis la derniere révolution, qui mit ſur le Trône le Sultan Achmet en 1703. fournira pluſieurs autres exemples à la réfléxion que je viens de faire.

Com-

Comme je n'ai pas été à Constantinople pendant tout le tems dont on verra ici l'hiſtoire, il eſt bon d'avertir le public que cette relation vient de M. Mainard, un des principaux Marchands François, homme d'ailleurs ſincere & très-bien inſtruit de ce qu'il raconte.

Dès que le Sultan Achmet fut monté ſur le Trône, il s'apliqua à faire périr tous les Chefs des ſéditieux, dont il fit mourir alors quelques-uns; le fameux Chalik Achmet fut exilé à Rhodes, où peu de tems après il lui fit couper la tête, malgré toute ſa réſiſtance; le Grand Viſir Achmet Pacha relegué dans la Natolie, & delà dans un petit Gouvernement, finit ſes jours par le poiſon; le Caimacan. Sari-Aſſan Pacha fait Tefterdar, & enſuite Beglier-

glierbey d'Europe, ne fut rapellé à la Cour, où il revint avec un équipage magnifique, croiant monter à la premiere Charge, que pour être conduit par le Bostangi-Bassi au Fanal de Chalcédoine où il fut étranglé, & sa tête aportée au Grand Seigneur. Mehemet Effendi Moufti, Selim Aga, & plusieurs autres du même parti, eûrent le même sort, & le Grand Seigneur n'eut point de repos qu'il n'eût fait périr tous ces séditieux. La Charge de Grand Visir fut remplie par Assan Pacha; mais le Grand Seigneur, quoique son beau-frere, l'aiant trouvé un peu contraire à ses volontez, le rélégua au bout d'un an à Nicomédie, où il permit que sa femme Quadige l'accompagnât; & les Seaux de l'Empire furent donnez à Calai-

bailiers. Ce nouveau Miniſtre déplut bien-tôt à ſon Maître, puiſqu'au bout de trois mois il fut exilé à Lemnos. Il avoit été Capitan Pacha, enſuite Caimacan; mais aiant déplu à l'oncle du Sultan, il fut condamné à la mort, qu'il n'évita qu'en ſe tenant caché pendant quelques années: il fut fait enſuite Grand Viſir, lorſqu'il fut rentré en grace. Abaſtagi Mehemet monta à cette ſuprême dignité; ce Miniſtre, qui avoit été Valet des Baltagis dans le Serrail, étoit parvenu, par diférends degrez, à cette premiere place. Quoiqu'il n'y ait rien de ſi ordinaire aux perſonnes d'une obſcure naiſſance que de s'aveugler dans la proſpérité, Mehemet ne s'oublia point; on ne vit jamais de Grand Viſir ni plus doux ni plus affable;

il cherchoit à obliger tout le monde, même à ses dépens. Ce fut lui qui accorda le passage à M le Marquis Desalleurs, Lieutenant Général des Armées du Roi, malgré les oppositions que firent les ennemis de la Fance ; ce fut lui-même qui découvrit une conjuration contre la personne du Grand Seigneur. Cependant, quoique ce Ministre fut entierement ataché au service de son Maître, sa bonté le fit bien-tôt passer pour un homme incapable de tenir les rênes de l'Empire, & sa douceur étant traitée de pusillanimité, la brigue du Serrail le fit tomber, pour mettre à sa place Chorlouly Alli Pacha, fils d'un Laboureur de Chorlou, petit Village sur le chemin d'Andrinople. Un Aga l'aiant trouvé en passant dans la

la boutique d'un Barbier, le prit à ſon ſervice, & l'aiant fait entrer peu de tems après dans le Serrail, il s'apliqua ſi fort à plaire à ceux qui prîrent ſoin de ſes études, qu'il parvint enfin, de dégré en degré, à la premiere Charge de l'Empire à l'âge de 38. ans. Comme Mehemet étoit un homme ſans reproches, ſa diſgrace ne fut pas ſi grande que celle de ſes prédéceſſeurs; on lui conſerva le tître de Viſir à trois queuës, & il fut pourvû d'un bon gouvernement.

On jugea d'abord que le peu d'expérience du nouveau Viſir ne le laiſſeroit gueres dans une Place, qui malgré l'inſtabilité qui l'accompagne, eſt la plus enviée de toutes: mais on fut bientôt détrompé, lorſqu'on vit de quelle ſorte il commençoit ſon mini-

ministere : en effet, il est un de ceux qui l'ait gardée le plus longtems de puis trente ans. Son premier soin fut d'éloigner tous les Officiers de réputation, ceux sur-tout qui aiant vieilli dans le service & dans les intrigues de la Cour, auroient pû lui donner quelque ombrage. Osman Pacha, beau-frere du Grand Seigneur, homme consommé dans les affaires, fut la premiere victime de la politique du jeune Ministre, & le Gouvernement de la Canée, un des moins considérables de la Porte, fut la seule récompense de ce vieux favori. Assan Pacha, qui vivoit tranquillement à Nicomédie, avec sa femme sœur du Grand Seigneur, étoit trop près de Constantinople pour la sûreté du nouveau Visir; il fut déplacé; & le Gouvernement de l'E-
gypte,

gypte le plus considérable de tous, fut le prétexte honnête dont on se servit pour l'éloigner. La Sultane son épouse revint à Constantinople, outrée contre son frere, qui avoit la foiblesse de suivre si aveuglément les vûës d'un Ministre défiant; mais le plus grand coup de politique de Chorlouly fut de nommer, pour son Chiaia, Ibrahim Aga, homme fin & rusé, & dont les conseils lui ont été d'un grand secours. Peu content de toutes ces précautions, le Ministre songea à s'affermir davantage par une alliance; il demanda l'aînée des trois filles de feu Sultan Moustapha, qui lui fut accordée. Le mariage fut célébré avec de grandes réjoüissances, & le Grand Seigneur se trouva en personne à toutes les fêtes qui furent données.

nées à cette occasion. Chorlouly content des services d'Ibrahim, le fit Visir à trois queuës, & ensuite Capitan Pacha, & mit en la place Apdramant Aga, homme entierement dévoüé à son service; mais peu expérimenté dans les affaires. Il lui fit épouser sa belle-sœur, fille de Sultan Moustapha, & lui accorda les honneurs de Visir à trois queuës, donnant la Charge de Chiaia à Soliman Gouverneur de Chypre. Avec ces trois créatures, qui lui étoient toûjours dévoüées, & qui assistoient avec lui au Divan, Chorlouly étoit entierement le maître des affaires; le Moufti, & l'Aga des Janissaires, lui devoient pareillement leur élevation, ainsi il n'avoit personne à redouter qu'Aly Pacha Selictar; & ce jeune favori, à qui le Sul-

Sultan venoit de fiancer une de ses filles âgée de 5. ans, donnoit de l'inquiétude au Grand Visir, dont la conduite étoit cependant fort aprouvée du Grand Seigneur, parce qu'il étoit, ainsi que son Maître, politique & grand œconôme. Le Tresor augmenté par ses soins, & où il y avoit plus de 50. millions d'écus, & la Trêve concluë avec les Moscovites, contre l'opinion de presque tout le monde, & malgré les brigues du Roi de Suéde, qui étoit alors dans la Moldavie, en étoient des preuves convaincantes. Cependant sa fortune ne se trouva pas inébranlable ; le 15. de Juin dernier, comme il sortoit du Divan, le Grand Seigneur lui envoia demander le *Bul* de l'Empire, lui commandant de se retirer au Fauxbourg de Youp,

d'où il fut envoié deux jours après à Caffa Ville de la Crimée. On raisonna beaucoup sur le sujet de cette disgrace, dont on crût le Roi de Suéde la principale cause ; mais on ne peut rien dire de positif sur les événemens d'une Cour, dont la politique à des ressorts si secrets ; on doit dire ici qu'il n'y eut jamais de Ministre ni plus zelé pour le service de son Maître ni plus apliqué aux affaires. La seule chose qu'on peut lui reprocher, est d'avoir fait une terrible persécution aux Arméniens Catholiques, sous le prétexte de l'enlévement du Patriarche Avadich qu'il leur demandoit, sans qu'ils sçûssent où il étoit, servant en cela, avec trop de zele, la haine de leurs ennemis, qui avoient trouvé le moien de le gagner. Plusieurs

de

de ces Catholiques furent mis dans les fers, d'autres furent exilez, & quelques-uns étant menacez de la mort, & n'aiant pas assez de force pour soûtenir les tourmens, abandonnérent lâchement la Religion Catholique, pour suivre celle de Mahomet, ou du moins songérent à sauver leur vie par une sacrilége dissimulation. Il n'y eut qu'un Prêtre nommé, Dergomidas, qui endura le martyre, avec une fermeté digne des premiers siécles de l'Eglise. Le mariage de la fille du Grand Seigneur avec Ali Pacha, avoit suspendu pour un tems la persécution, & le Grand Visir étoit prêt à la recommencer, lorsque le Sultan lui envoia demander le *Bul* de l'Empire pour le donner à Numan Pacha de l'illustre famille des Cuprolis.

Ce nouveau Miniſtre, fils de Mouſtapha Cuprioli, qui fut tué à la Bataille de Salankemen en Hongrie, & petit-fils de Samuel Mehemet Cuproli, ſi connu dans l'hiſtoire du dernier ſiécle, paſſoit pour un des plus habiles politiques & un des plus grands Capitaines de l'Empire Ottoman; il étoit beau-frere de Chorlouly, aiant épouſé une fille du feu Sultan Mouſtapha; & il ſe diſpoſoit à aller prendre poſſeſſion du gouvernement de Bellegrade, lorſque la diſgrace du Grand Viſir le fit monter à cette ſuprême dignité, le jour même qu'il devoit partir.

La diſgrace de Chorlouly entraîna celle du Moufti Ebozadé, qui fut remplacé par Paſmachi Zadé de la faction du nouveau Miniſtre. Comme la place de Grand Viſir étoit alors la plus incon-

inconſtante de tout l'Empire, par les intrigues ſecrettes qui agitoient la Porte, tant du côté du Roi de Suéde, qui y avoit beaucoup de crédit, que de celui des Moſcovites qui y avoient auſſi leurs créatures, ou enfin de celui du Sélictar qui étoit toûjours le favori, on voulut tirer l'horoſcope du nouveau Miniſtre, & un prétendu Aſtrologue aſſura que ſon regne ne dureroit que 60. jours. Soit connoiſſance des mouvemens du Serrail, ſoit haſard, la prédiction fut fort juſte, & au bout de deux mois il fut rélegué à Négrepont, d'où il paſſa peu de tems après à la Canée. Le même jour le Sultan envoia un de ſes principaux Officiers en Aſie, avec ordre de faire venir inceſſamment à la Porte Abaſtagi Mehemet Pacha, ce-

lui-là même qui avoit été Grand Visir avant Chorlouly, & qui étoit pour lors Gouverneur dans la Syrie. Comme les ordres du Sultan étoient secrets & qu'on voioit que Soleiman Pacha, Gouverneur de Chypre, ne faisoit la Charge de Grand Visir que par *interim*, les politiques faisoient de grands raisonnemens & ne sçavoient pas trop sur qui devoit tomber le choix de Sa Hautesse; mais, après quarante jours, la nouvelle devint publique, & chacun s'empressa d'aller faire sa cour au nouveau Ministre, qui étoit alors à Nicomédie. Dès qu'il fut arrivé à Constantinople, il donna les Audiances aux Ambassadeurs des Princes étrangers, qui eurent tout lieu d'être contens de lui, excepté celui de Moscovie qui refusa de prendre la sienne;

ſienne ; le Grand Viſir n'aiant pas voulu lui accorder les mêmes honneurs qu'il avoit reçûs de ſes deux prédéceſſeurs. Les Moſcovites furent mécontens de cet incident ; mais ce n'étoit pas-là ce qui les chagrinoit le plus. Les intrigues du Roi de Suéde, qui étoit en grande conſidération dans l'eſprit du Grand Seigneur, du Seliċtar ſon favori, & de la Validé, leur donnoient beaucoup d'inquiétude ; ils voioient, avec chagrin, que les Viſirs, qui paroiſſoient portez à la continuation de la Paix entre les deux Couronnes, étoient d'abord diſgraciez & que toutes leurs démarches devenoient inutiles ; ils jugeoient bien que le crédit de ce Prince l'emporteroit tôt ou tard : ils ne ſe trompérent pas, puiſque le Grand Sei-

gneur leur déclara la guerre le 9. de Novembre 1711. aiant fait arrêter en même tems leur Ambaſſadeur, qui fut conduit aux Sept Tours, avec toute ſa ſuite.

On publia alors un Catachérit ou Manifeſte, où le Sultan expoſoit les raiſons qui l'avoient porté à cette rupture, & il fut envoié à tous les Pachas, avec ordre de lever inceſſamment des Troupes pour les conduire au rendez-vous général qui devoit être d'abord près de Belgrade ; mais qui fut enſuite marqué à Bender dans la Moldavie, comme ſi on avoit voulu rendre hommage au Roi de Suéde, qui, quoique fugitif & retiré dans un lieu ſi peu connu avant ſon ſéjour, donnoit le branle aux principaux événemens de l'Empire Ottoman.

Le Kam des Tartares, qui étoit

étoit à Conſtantinople, lorſque la guerre contre les Moſcovites fut déclarée, ſe mit en état de retourner dans la Krimée, accompagné du Palatin de Kiovie, à qui le Grand Viſir envoia vingt bourſes d'argent pour les frais de ſon Voiage, & dès que ce Princes y fut arrivé, il leva promptement des Troupes, ramaſſa celles qui étoient en différens Quartiers, ſe mit en Campagne, à la tête de quarante mille Tartares, & ſe jetta ſur les Frontieres de Moſcovie, avant que le Czar eut eu le tems de ſe reconnoître, pendant que le fils du Kam des Tartares & le Palatin de Kiovie entrérent dans la Podolie avec 20000. hommes, où ils défirent quelques partis Moſcovites qui voulurent s'opoſer à leur marche. On compte que

Chaque bourſe vaut 500. écus.

le Grand Seigneur eut cette Campagne plus de 300000. hommes, ſans parler de la Flote de la Mer noire, qui étoit compoſée de 300. Voiles. Le Grand Viſir, le Janiſſaire Aga, & les principaux Officiers, ſortirent peu de tems après de Conſtantinople pour aller joindre les Troupes, dont le rendez-vous étoit marqué auprès de Belgrade, par les intrigues du Grand Viſir qui n'aimoit pas le Roi de Suéde. Pendant que le Général de l'Artillerie donnoit ſes ordres pour faire conduire à l'Armée 400. piéces de canon.

L'abſcence du Grand Viſir obligea le Sultan à nommer pour ſecond Viſir ſon gendre Alli Pacha; mais comme les affaires occupoient trop ce favori, dont Sa Hauteſſe avoit peine à ſe paſſer, il donna quinze jours

après cette Charge à Chelebi Mehemet Pacha, ci-devant Aga des Janissaires, & laissa au Selictar le tître de Visir de Coube.

Un armement si considérable & si prompt effraia ceux des Potentats de l'Europe, dont les Etats sont voisins de l'Empire des Turcs; mais le Sultan témoigna assez qu'il n'en vouloit qu'aux Moscovites, & il rassura l'Empereur par un Envoié qu'il fit partir pour Vienne. Cependant les Troupes s'assembloient auprès de Belgrade; le Grand Visir, après en avoir fait la revûë, passa le Danube & entra dans la Moldavie, sur la fin du mois de Juin 1711. à la tête de 200000. hommes. Cantemir Grec de nation, qu'on nomme ici le Prince de Moldavic, effraié de l'aproche d'une Armée si formidable, se retira,

avec précipitation, en Moscovie, où, par ses conseils, il engagea le Czar à passer le Niester, avec le gros de son Armée, dans l'esperance de trouver la Moldavie & la Valachie en état de fournir des vivres à ses Troupes; mais la précipitation avec laquelle ses desseins furent concertez, ne permit pas au Czar de faire attention aux mouvemens des deux Armées Ottomanes. Celle que commandoit le Grand Visir étoit prête à s'oposer à la sienne, pendant que celle du Kam des Tartares ravageoit déja les Frontieres de ces deux Provinces, après avoir défait un parti Moscovite assez considérable. Le Czar fut trompé par les conseils de Cantemir; car si au lieu de se retrancher, comme il fit, il avoit hardiment presenté la bataille au Grand Visir

ſir, dont l'Armée étoit fatiguée par une longue marche, il auroit peut-être gagné quelqu'avantage, qui auroit été d'un bon augure pour le reſte de la Campagne; au lieu que lui aiant laiſſé occuper un grand terrain, il réduiſit les Moſcovites à une grande extrêmité, ſans vivres ni fourages, & ſans eſperance d'aucun ſecours, ni aucun paſſage libre pour faire une retraite aſſurée : deſorte qu'après deux jours de canonades, le Czar apréhendant la perte entiere de ſon Armée, & ſe trouvant même en grand danger pour ſa perſonne, fit arborer la Banniere Blanche & demanda la Paix, qui fut bien-tôt concluë; ce Prince n'étant pas en état de rien refuſer aux propoſitions exhorbitantes du Grand Viſir.

Juillet 1711.

Les

Les principaux articles de cette Capitulation furent, que le Czar restituëroit l'importante Place & la Forteresse d'Azof, avec toutes ses dépendances, contenans environ 300. lieuës de Païs, sur les bords de la Mer Noire, du côté des Palus Méotides, & cela dans l'état & aux mêmes conditions que les Turcs les possédoient ci-devant, que les Forteresses que les Moscovites y avoient bâties seroient démolies; que le Czar se retireroit, avec son Armée dans la Moscovie, sans laisser aucunes Troupes dans la Pologne, afin que le Roi Stanislas venant à s'y rétablir, il n'y eut plus aucun obstacle au retour du Roi de Suéde dans ses Etats; que ce Traité de Paix établiroit une parfaite union entre les Turcs & les Moscovites, & que le Grand

Grand Visir se chargeroit de suplier le Sultan d'oublier toutes les infractions dont le Czar étoit accusé, au préjudice des derniers Traitez; que les Esclaves Turcs seroient tous mis en liberté, & que ceux des Moscovites seroient rachetez. Les articles étant signez, le Czar donna deux des ses principaux Officiers en ôtage, avec lesquels le Grand Visir convint que tous les bâtimens Moscovites, qui se trouveroient dans les Palus Méotides ou Mer d'*Azof*, seroient brûlez, à l'exception de quelques-uns, qu'on laisseroit passer dans la Mer Méditerranée, si le Grand Seigneur n'aimoit mieux les acheter. Outre tous ces articles, il y en avoit un particulier pour le Kan des Tartares, auquel le Czar s'obligea, pour le dédommager des frais de

la Guerre, de lui paier par an un tribut de 40000. sequins.

Ce Traité, quelque avantageux qu'il fut à la Porte, ne contenta ni le Grand Seigneur ni le Roi de Suéde; celui-ci en aiant apris la nouvelle se rendit au Camp du Grand Visir, qui le reçut dans son Pavillon avec les honneurs dûs aux têtes couronnées. Ce jeune Prince se plaignit, avec beaucoup d'hardiesse & de fierté, d'un accord qui étoit si avantageux au Czar, dont la perte auroit été certaine, si on avoit voulu le pousser à bout; le Grand Visir répondit aussi avec hauteur au Roi de Suéde, qui sortit de cette conférence très-mal satisfait de ce Ministre, & on tira dès-lors des conjectures très-desavantageuses contre lui.

Le Grand Seigneur, de son côté,

côté, voiant venir dans le Canal de la Mer Blanche le Capitan Pacha, avec une Escadre de dix Vaisseaux, dont il y en avoit quatre Moscovites qu'il avoit achetez 36. mille Sequins, suivant l'accord dont on vient de parler, le reçût très-mal, & lui envoia un Asseki pour lui dire de descendre du Vaisseau Moscovite, sur lequel il étoit monté, pour entrer dans l'un des six qui apartenoient à Sa Hautesse, & de renvoier les autres. Le Capitan Pacha eut beau alléguer qu'il n'avoit rien fait que par le commandement du Grand Visir, dont il montra l'ordre par écrit, ajoûtant que ces Vaisseaux, avec leur canon & les munitions de guerre dont ils étoient chargez, étoient donnez pour rien; qu'il étoit de l'intérêt du Grand Seigneur de

de les acheter plûtôt que de les laiſſer entrer dans la Méditerranée pour aller delà dans la Mer Baltique ; tout fut inutile, l'Amiral eut ordre de ſe tenir pendant ſix jours ſur les Vaiſſeaux Turcs, après-quoi laiſſant les quatre Moſcovites à l'embouchure de la Mer Noire, il lui fut permis de venir à l'Arſenal, en tirant ſeulement quelques coups de canon pour ſaluër le Serrail, ſans avoir obtenu le Caftan ; ce qui le mit au deſeſpoir, aiant apris en même-tems que Mola Ibraim, contr'Amiral, étant entré dans le Canal, avec deux Barques Maltoiſes ſeulement, avoit reçû tous les honneurs qu'on a accoûtumé de rendre aux grandes Flottes.

Il ſembloit que le Grand Seigneur prévoyoit que le Czar, écha-

échapé au danger évident où il s'étoit trouvé, n'obſerveroit les Articles de ce Traité qu'à la derniere extrêmité; en effet, ce Prince ſe voiant heureuſement délivré des mains du Grand Viſir, ſortit de ſon Camp avec 80. mille hommes qui lui reſtoient encore, n'en aiant perdu que vingt mille; plûtôt par les maladies & la diſette, que dans les petits Combats qui s'étoient donnez. Il repaſſa le Nieſter, eſcorté par quelques Pachas, pour le garantir des inſultes des Tartares. Le Grand Viſir eut encore la bonté de lui fournir des vivres, dont il avoit un extrême beſoin; mais après avoir paſſé ce Fleuve, au lieu de prendre le chemin de la Moſcovie, comme il étoit convenu, il entra dans la Podolie

pour

pour renforcer la garnison de Kaminiek; & aiant laissé son armée dans la Pologne, il s'en alla en Allemagne attendre le nouvel Empereur, pour négocier le mariage de la Princesse de Wolfenbuttel sœur de l'Impératrice, qu'il fit quelque tems après épouser au Prince Alexis son fils aîné.

Le 13. Août 1711. On ne laissa pas de se réjoüir à Constantinople à la nouvelle d'une Paix qui devoit faire rentrer le Grand Seigneur dans la ville d'Azof & ses apartenances; mais lorsqu'on aprit la marche du Czar dans la Pologne, & qu'on ne vit point aporter les clefs d'Azof comme on avoit promis, la joie commença à diminuer. La premiere marque que le Sultan donna du chagrin que lui causoit ce retardement, fut de ne point renvoier le Chiaia

du

du Grand Visir, & de lui ôter cette Charge pour lui donner celle de Begui Imbroor ou grand Ecuyer ; car quoique cet emploi soit beaucoup plus honorable que l'autre, il sçavoit bien que le Grand Visir seroit mortifié de ne point voir revenir son Chiaia, & on connut bien dans la suite la politique du Grand Seigneur.

Après la retraite du Czar, le Grand Visir licentia les Troupes, à la réserve des Janissaires, des Spahis, & quelques autres qui reprirent la route de Constantinople. Cependant le Sultan paroissoit toûjours inquiet sur le sujet du retardement de la restitution d'Azof ; les differens prétextes que prenoit le Czar, pour éluder sa promesse, ne lui plaisoient pas. D'abord le Gouverneur demanda deux mois pour vuider la Place ; ensuite il vou-

voulut un terme encore plus long. Celui qui commandoit dans la Forteresse de Toiganroc tint le même langage, & on vit bien que le Czar ne vouloit que gagner du tems pour voir quelle face prendroit l'affaire du Roi de Suéde; & les politiques jugérent bien qu'il accompliroit enfin le Traité, pourvû qu'on ne s'oposât pas à son séjour en Pologne, où il se tenoit pour fermer les passages à son ennemi.

On crût d'abord, à la Porte, que pour faire hâter le Czar, il falloit faire agir les Troupes maritimes & les Pachas qui commandoient sur les Côtes de la Mer Noire; mais tout cela n'étoit pas suffisant pour obtenir de force la reddition de deux Places, telle qu'Azap & Toiganroc; en effet, le mouvement qu'on

fit

fit pour cela n'aboutit qu'à faire brûler quelques Galeres Moſcovites qui étoient ſous le canon d'Azof, & le Grand Viſir, qui vit l'inutilité de cette entrepriſe, ordonna au Capitan Pacha de revenir à Conſtantinople, avec les quatre Vaiſſeaux Moſcovites qu'il fit acheter, comme on l'a dit ci-deſſus.

Cependant le Grand Viſir revenoit triomphant d'une guerre qu'il avoit terminée en une Campagne, & ne ſongeoit qu'à recevoir les loüanges qu'il croioit lui être dûës pour avoir fait un Traité ſi avantageux à la Porte, dont les ôtages qu'il conduiſoit avec lui étoient garants : mais il fut bien ſurpris lorſqu'il vit arriver à Andrinople le Capegiſler Chavaſſi pour lui demander le *Bul* de l'Empire, qui fut remis ſur le champ

entre les mains de Joussouf Pacha, Aga des Janissaires, avec ordre au Bostangi de retenir prisonnier le malheureux Baltagis, qui se vit ainsi déposé, pour la seconde fois, dans le tems qu'il s'y atendoit le moins. Cette affaire se passa fort tranquillement, la soûmission qu'ont les Turcs pour les ordres du Grand Seigneur étant si grande, que les plus fiers & les plus puissans s'y soûmettent avec une docilité étonnante.
Le 20. Novembre 1711. On arrêta dans le même-tems les principaux Officiers de ce Visir déposé, & Osman, devenu grand Ecuyer, comme je l'ai dit, eut le même sort que son maître, & fut envoié prisonnier dans un Château qui est sur le bord du Pont Euxin. La Charge d'Aga des Janissaires fut donnée au Chiaiabei, nommé Assan Aga. Le nouveau Grand Visir se mit

en marche, pour venir à Constantinople où il entra d'une maniere triomphante. Peu de tems après Baltagis fut relegué à Mételin dans l'Archipel, & l'infortuné Osman eut la tête coupée; ainsi finit le second regne de ce Visir, qui ne fut pas de plus longue durée que le précédent. La fierté avec laquelle il traita le Roi de Suéde dans la conférence qu'il eut avec lui, eut peutêtre autant de part à cette disgrace, que les délais qu'aporta le Czar à l'execution du Traité de Paix qu'il venoit de signer avec ce Ministre, qui auroit pû pousser son ennemi à bout, ou du moins prendre des mesures plus sûres pour lui faire tenir sa parole.

Quoiqu'il en soit, le Grand Seigneur qui avoit cette affaire fort à cœur, se disposa tout de

bon à obliger, par la force, le Czar à lui rendre Azof & ses apartenances, commença à faire de nouveaux préparatifs pour la Campagne prochaine, & résolut de se mettre lui-même à la tête de 300000. hommes. Les Ordres furent expédiez aux Pachas de ramener leurs Troupes, & on déclara la Guerre dans les formes. Cependant on ne négligeoit pas la voie de la Négociation; on tenoit souvent à Constantinople des Conférences sur ce sujet, & les Ministres des Princes Etrangers y étoient apellez; on envoioit tous les jours des Couriers en Pologne, que le Czar renvoioit avec des Ordres secrets, & on s'atendoit tous les jours à la Guerre, lorsque les affaires changérent tout-à-coup de face, par la nouvelle de la restitution d'Azof & de tous

tous les païs qui en dépendent, ce qui causa à la Porte une joie qu'on ne sçauroit exprimer. Peu de jours après on fit sortir l'Ambassadeur de Moscovie des Sept Tours, où il étoit prisonnier depuis un an, & on donna la liberté aux ôtages qui étoient gardez à vûë dans son Palais. Ainsi fut rétablie la Paix entre les deux Couronnes. Le public sçait assez la suite d'un Traité, dont l'execution coûta tant au Czar : on sçait aussi de quelle maniere le Roi de Suéde retourna dans ses Etats, après avoir été si longtems dans la Moldavie ; & je n'ai voulu décrire ici que des particularitez, dont le détail ne se trouve pas dans les nouvelles de ce tems-là.

Réflexions sur le. évémens de cette Histoire.

Qu'il me soit permis seulement de joindre ici deux réfléxions. La premiere est qu'on a de

de la peine à comprendre comment dans une Cour, où les femmes ſont enfermées avec tant de ſoin, & où elles ſemblent ne s'amuſer que de bagatelles, elles ſont pourtant le principal mobile des plus grands événemens qui arrivent dans ce vaſte Empire; l'or, qui a trouvé dans tous les tems le ſecret de paſſer par les endroits les plus inacceſſibles, perce tous les jours les murs impénétrables du Serrail, & les Sultanes favorites, dont la principale occupation eſt d'acheter chaque jour toutes les bagatelles ou les ornemens qui amuſent leur oiſiveté, ou qui flâtent leur vanité, trouvant leur compte à tous les changemens qui arrivent dans les premieres Charges, par les preſens qu'elles en retirent, ne manquent pas de tourner l'eſprit du Grand Seigneur

gneur du côté de celui qui leur donne le plus.

La ſeconde eſt que le Roi de Suéde, obligé, après la malheureuſe journée de Pultawa, de ſe retirer avec peu de ſuite, dans un coin de la Moldavie, d'où il paroiſſoit impoſſible qu'il pût retourner dans ſes Etats, qui étoient environnés de puiſſans ennemis, & qui avoient un ſi grand intérêt à lui en fermer les paſſages, ſçût ſe ménager avec tant de dignité & de bonheur, avec une Cour, dont les maximes devoient lui être aſſez inconnuës; que ſans argent & ſans ſecours, il trouva la clef du Serrail, gagna la Sultane Validé, & le favori du Grand Seigneur, fit déclarer la Guerre au Czar, dans un tems où les Viſirs, pour plaire au peuple, paroiſſoient le plus portez à la Paix, fit dépo-

ſer pluſieurs de ces premiers Miniſtres, qui ſembloient opoſez à ſes ſentimens, valut à l'Empire Ottoman l'importante reſtitution d'Azof, & retourna enfin dans ſon Roiaume, malgré des cabales dont le détail ſera un jour un des morceaux d'hiſtoire des plus interreſſans; heureux! ſi ſon trop de courage & de valeur ne lui avoient fait perdre la vie à la fleur de ſon âge, dans une de ces occaſions où les Rois, mêmes les plus braves & les plus intrépides, ne ſont pas obligez de ſe trouver.

Comme je n'avois plus rien à faire à Conſtantinople, & les Troupes étant alors aſſemblées dans leurs Quartiers, les chemins ſe trouvoient libres, je réſolus de continuër mon Voiage & de paſſer en Aſie. Il faut avoir, pour voiager ſur les ter-

res du Grand Seigneur, un Commandement, que j'obtins, à la recommandation de M. l'Ambassadeur, dont voici la traduction.

Com-mande-ment du G. S. en faveur de l'Auteur.

Vous, l'ornement des Juges, source de science & d'éloquence, Kadis, qui êtes sur le chemin de Scudari, jusqu'en Egypte au grand Caire, dont la science soit augmentée! Et vous, glorieux entre vos égaux, Commandans Généraux des Janissaires, Grands du Païs, & autres Officiers, dont la puissance soit augmentée à l'arrivée de nôtre Commandement Impérial, vous sçaurez que l'exemplaire des Grands de la Nation du Messie,

ſie, celui qui eſt Ambaſſadeur de l'Empereur de France à nôtre ſublime Porte, le Marquis Deſaleurs, dont la fin ſoit heureuſe, aiant preſenté Requête à nôtredite Porte, pour nous faire ſçavoir que le Sieur Paul Lucas, Médecin de l'Empereur des François, avoit intention d'aller par terre au Caire; que pour ce ſujet il nous prioit de lui accorder nôtre Commandement Impérial, afin que ſur ſa route, & dans les lieux de logement, on n'inquiétât point le ſuſdit ni ſes domeſtiques, & qu'on ne lui fit aucun tort dans ſes hardes, ar-

mes

mes & bagages, & qu'au contraire on lui délivre, pour son argent, de son propre consentement, & au prix courant, les vivres qui lui seront necessaire; on ne le molestera en aucune maniere, à cause des Capitulations Impériales qui sont avec nôtre Porte. C'est pourquoi, aiant été suplié à ce sujet, nous avons délivré nôtre Commandement Impérial, afin que vous executiez ce que ci dessus est. Nous vous ordonnons qu'à son arrivée, vous, susdits Officiers, vous agissiez conformément à nôtre sublime Commandement, qui est, que n'inquié-

tant le ſuſdit Médecin ni ſes domeſtiques, ſur ſa route, ou dans les lieux de logement, & ne lui faiſant aucun tort dans ſes armes, hardes ni bagages, vous lui faſſiez délivrer, pour ſon argent, de ſa propre volonté, & au prix courant, les vivres qui lui ſeront néceſſaires; vous ne le moleſterez en aucune maniere, à cauſe des Capitulations Impériales: au contraire, vous agirez toûjours ſuivant le contenu de ce noble Commandement; ſçachez-le ainſi, & ajoûtez foi à ce noble ſigne. Ecrit ce premier de Safer, en l'année 1127. à Conſtantinople.



VOYAGE DU SIEUR PAUL LUCAS, FAIT PAR ORDRE DE LOUIS XIV.

****

LIVRE SECOND.

Qui traite de la Deſcription de la Natolie, depuis Apamée juſqu'à Alep; avec pluſieurs remarques Géographiques ſur la ſituation des anciennes Villes, dont on voit encore aujourd'hui les ruïnes.



VANT que d'entrer dans l'Aſie Mineure, je crois qu'il eſt à propos d'en faire connoître la ſituation; les Peuples qui

l'habitent, leurs mœurs, leurs coûtumes & leur Religion, & de dire en peu de mots de quelle maniere ce vaste Continent est gouverné par le Grand Seigneur à qui il est soûmis, afin que cette vûë générale puisse mettre le lecteur en état de m'accompagner, avec plus de plaisir, dans les différentes routes que j'ai tenuës dans le dernier Voiage que j'y ai fait.

Description générale de l'Asie Mineure.

L'Asie Mineure, qu'on nomme aujourd'hui la Natolie, & que Ptolemée apelloit Asie propre, est une grande presqu'Isle, qui a pour bornes l'Euphrate au Levant, le Pont Euxin au Nord, l'Archipel au Couchant, & la Mer Méditerranée au Midi. Elle s'étend depuis le 51. degré de longitude, jusqu'au 72. & depuis le 36. de latitude, jusqu'au 45. ainsi sa longueur peut être d'en-

d'environ trois cens ſoixante lieuës, & ſa largeur de près de deux cens lieuës.

Ce païs, autrefois ſi floriſſant, eſt aujourd'hui preſque abandonné, depuis que les Turcs en ont fait la conquête. On croit qu'il fut d'abord peuplé par les deſcendans de Japhet & de Gomer, qui y établirent leur domination : mais, ſans entrer dans une antiquité ſi obſcure, on ſçait que les Grecs y envoiérent en divers tems pluſieurs Colonies, qui en peuplérent toutes les Côtes : les villages de Milet, de Colophon & pluſieurs autres, raportoient leur fondation à cet ancien peuple. Les Troïens y avoient établi un Empire, qui du tems de Priam étoit le plus floriſſant de l'Aſie. Les Rois de Lydie s'y firent connoître, par leur puiſſance &

leurs conquêtes. Cyrus s'en rendit le maître du tems de Crésus ; & les Rois de Perse étendirent leur domination jusqu'au bord de la Mer. Alexandre, qui détruisit la puissance des Perses, soûmit ce beau païs à l'Empire des Grecs, & ses successeurs y fondérent plusieurs Roiaumes, qui durérent jusqu'au tems que les Romains en firent la conquête. Les Turcs, plusieurs siécles après, voulant étendre leur domination du côté d'Occident, passérent l'Euphrate, entrérent dans l'Asie Mineure & établirent d'abord le siége de leur Empire à Iconium, ensuite à Brousse, d'où aiant passé le Bosphore, ils se rendirent maîtres de Constantinople, & détruisirent entierement l'Empire d'Orient.

Cette conquête de l'Asie, par les

les Turcs, n'arriva qu'en des tems fort éloignez les uns des autres, & ce vaſte païs ne fut pas d'abord ſoûmis à un ſeul Souverain comme il l'eſt aujourd'hui. Du tems de l'Empereur Andronic fils de Michel Palecologue, les nouveaux conquérants, en partagérent entr'eux toutes les contrées; Caraman eut pour ſa part une partie de la Phrygie, & la Cilicie. Le païs, qui s'étend delà juſqu'à Smyrne & juſqu'au rivage inférieur de l'Ionie, échut à Sarchan. Saſan ſe ſaiſit de Magneſie & d'Epheſe; Calam, & ſon fils Caras, poſſedérent une partie de la Lydie, & la Myſie. Otman, ou Arman, eut les païs qui environnent le Mont Olympe, & toute la Bythinie; & les fils d'Amure diviſérent entr'eux les Provinces, qui ſont depuis le

Fleu-

Fleuve Sangar jusqu'à la Paphlagonie. Ainsi fut partagée cette vaste contrée, qui fut enfin réünie sous la puissance des Princes Ottomans.

On peut dire en général de la Natolie, que c'est un païs fort tempéré, sur-tout du côté du Nord, où il est rafraîchi & arrosé de plusieurs Rivieres, qui le rendroient extrêmement fertile s'il étoit cultivé. Le Melas, le Lycus, l'Halis, le Sangar, le Rhindaque, le Granique, le Scamandre, le Simoïs, le Caïque, l'Hermus, le Caïstre, le Pactole, & le Méandre, ces Fleuves si connus par l'histoire & les Fables des Poëtes, ont aujourd'hui changé de nom, & on a bien de la peine à les reconnoître, comme on verra dans la suite, à moins qu'un voiageur ne possede

sede entierement la Géographie ancienne : les Turcs se contentans ordinairement de nommer les Rivieres Sou, ou Sousou, qui veut dire l'eau.

La Natolie n'est plus peuplée aujourd'hui que de Turcs & de Chrétiens Grecs ou Arméniens, restes infortunez de ces anciennes Eglises que les Apôtres avoient établies dans ce païs, & qui sont si connuës dans leurs Epîtres & dans l'Apocalypse de Saint Jean, sous le nom des Sept Eglises. Ces Chrétiens, qui sont Schismatiques depuis tant de siécles, gémissent à present sous la domination des Mahométans, qui leur font de continuelles avanies, les réduisent, par leurs extorsions, à une extrême pauvreté, & les obligent souvent, par les souffrances, à changer de Religion. On

pour-

pourroit s'étonner sans doute, & avec raison, qu'étant en aussi grand nombre qu'ils le sont dans toute l'Asie, ils n'entreprennent point de se délivrer de leur joug; mais ils aiment leurs chaînes, & n'ont rien retenu de la grandeur de leurs Ancêtres. Ils ont d'ailleurs un orguëil insuportable, & ils vivent dans une si grande soûmission, qu'un Turc, avec un bâton à la main, en fait trembler un grand nombre.

Les Turcs, ennemis des sciences & des antiquitez, laissent tout détruire dans ce beau climat, & de toutes les Provinces qu'ils ont réduites sous leur Empire, il n'y en a point dont la décadence soit plus sensible que dans la Natolie. Ses Campagnes à moitié incultes, ont perdu la meilleure partie de

leurs habitans ; & on ne trouve plus, dans cette vaſte contrée, que quelques Villes ſans deffenſe, & un grand nombre de Villages à demi détruits. Ces merveilles du Monde, le Temple de Diane, & le Tombeau de Mauſole, ne laiſſent même plus entrevoir leurs ruïnes. On ne trouve que les champs dans le lieu où étoit la célébre ville de Troïe; celles de Sardes, où Créſus avoit prodigué tant de richeſſes; les deux Magneſies; Milet, Laodicée, Pergame & tant d'autres, n'offrent plus que des ruïnes, ſous leſquelles toute leur ancienne ſplendeur eſt enſevelie. La magnifique Epheſe n'eſt plus qu'une petite Ville, très-peu conſidérable ; & Smyrne ſeule, à cauſe de ſon commerce & de ſon heureuſe ſituation ſur les bords de la

Mer,

Mer, conserve encore quelque éclat. A l'exception de cette Place, depuis les Dardanelles jusqu'à l'Euphrate & les côtes de Phenicie, on ne trouve plus que de vieux Châteaux qu'on laisse détruire tous les jours, ou des Villes, avec de simples Murailles, sans aucunes fortifications, & des campagnes aussi peu peuplées, que les habitans y sont peu en état de se défendre. Un Voiageur curieux cherche avec soin ces Monarchies si vantées de Crésus, d'Antiochus, d'Attalus, de Mithridate; & il se croit bien dédommagé de ses peines, lorsqu'il peut fixer la véritable situation des Villes capitales de leurs Empires.

L'Asie Mineure étoit autrefois peuplée de gens pôlis & sçavans; & je n'aurois jamais fait

fait si je voulois parler des grands hommes qu'elle a produits : je ne nommerai ici qu'Homere & Herodote ; l'un le plus grand Poëte qui ait jamais été, & l'autre le pere & le premier des Historiens de la Grece. Aujourd'hui la domination des Turcs fait que les habitans de ce païs, quoique naturellement pleins d'esprit, négligent entierement les Sciences & les Arts ; & on ne trouve par tout, à l'exception des Côtes de l'Archipel, où le commerce fait conserver encore quelque politesse, qu'une grossiere ignorance, & parmi les Renégats, qui y sont en grand nombre, des gens sans foi & sans probité. Les Villageois sont d'une faineantise extrême, & cultivent si peu la terre, pour peu qu'ils soient accommodez d'ailleurs, que sans

leurs

leurs esclaves, la plus grande partie du Païs demeureroit inutile. Les Turcs sont naturellement portez à la paresse, & quand les cérémonies de leur Religion, leurs Prieres fréquentes, & leurs ablutions continuelles ne leur enléveroient pas une partie de leur tems, la crainte d'être inquiétez, s'ils étoient riches, & les extorsions continuelles de ceux qui levent les droits du Grand Seigneur, & qui ne mettent aucunes bornes à leurs cupiditez, les empêcheroit de travailler; persuadez, comme ils le sont, qu'ils n'amasseroient des biens que pour les Commis du Pacha qui les gouverne. Ainsi ce beau païs ne produit plus ces immenses richesses, qui ont fait l'objet de l'ambition de tant de Princes, & qui obligeoient les plus sages des

des Romains à ſe plaindre de ce que les treſors de l'Aſie avoient introduit le luxe dans la ville de Rome & dans tout l'Empire.

Cependant le commerce fleurit encore aſſez ſur les Côtes de la Mer, qu'on apelle ordinairement les échelles du Levant, & la Natolie envoie encore pluſieurs marchandiſes dans d'autres païs. Les principales ſont la laine, le cotton, les camelots, les tapis ou couvertures, les cuirs de bufles, les maroquins, la cire, toutes ſortes de toilles & de ſoies, & des drogues pour la Médecine, ſans parler des autres Marchandiſes qui viennent de Perſe & des Indes. De toutes les Echelles du Levant, celle de Smyrne eſt la plus conſidérable, & elle eſt le lieu de la réſidence des Conſuls de France, d'Hollande, d'Angleterre

&

& des autres Roiaumes qui commercent dans l'Empire des Turcs.

Les Turcs divisent aujourd'hui l'Asie Mineure en quatre principaux gouvernemens, en Natolie propre, en Amasie, en Anadulie, & en Caramanie. La premiere comprend toutes les Provinces qui sont sur les Côtes de l'Archipel, depuis le Bosphore jusqu'à Ephese, & tout ce beau païs, où étoient autrefois la Bythinie, les deux Phrigies, l'Eolie & l'Ionie : la seconde, celles qui sont sur la Mer Noire, où étoient autrefois les Roiaumes de Pont & de Cappadoce ; la troisiéme renferme le païs qui s'étendoit delà jusqu'à l'Euphrate; c'est-à-dire, ce qui composoit le Roiaume d'Aminthas, l'Isaurie, une partie de la Cilicie, & les païs voisins,

jusqu'à Alep; enfin la derniere comprend tout ce qui est sur les bords de la Mer Méditerranée, où étoient autrefois la Pamphilie, la Cilicie, la Pisidie, la Carie & la Lycie. Le Grand Seigneur entretient plusieurs Sangias & Pachas dans tout ce païs, qui ont chacun une de ces Provinces dans leur Gouvernement; celui de la Natolie est le plus considérable; il fait sa résidence a Chutaye, & a sous lui douze Pachas ou Sous-Gouverneurs, qui lui obéïssent & lui rendent compte des tributs qu'ils levent sur les sujets de Sa Hautesse. Celui d'Amasie demeure ordinairement dans la Capitale de cette Province qui porte le même nom: celui d'Anadulie se tient à Erzeron; enfin celui de Caramanie habite dans la ville de Cogne. Com-

me leurs Gouvernemens ſont moins conſidérables, ils n'ont pas un ſi grand nombre de Sous-Gouverneurs que celui de Natolie.

Les autres Villes de ce païs ſont Angoura, Hunas, Arabosan, Cogni, *Burſe*, Marmora, Montagniat, Halicarnaſſe, Amaſie, Sinipoli, Smyrne, Nicomedie, Akiſſar, Manachia, Sparthe; & quelques autres, dont on verra la deſcription dans la ſuite de ce Voiage.

Comme ceux qui habitent aujourd'hui la Natolie ſont lâches & pareſſeux, les Soldats qu'en retire le Grand Seigneur ſont regardez comme les plus mauvais de tout l'Empire Ottoman, & on fait une grande différence des Troupes d'Europe d'avec celles d'Aſie. On ne laiſſe pas, pour groſſir les Armées, d'en

d'en lever un grand nombre; mais ils ſont ordinairement les premiers à lâcher le pied & à fuïr dans le combat, & ſont bien plus propres à cauſer de l'épouvante & du deſordre dans une action, qu'à la ſoûtenir par leur conduite & leur valeur.

L'air de l'Aſie Mineure eſt aſſez mal ſain, ſur-tout ſur les côtes de la Mer, & la peſte y fait ſouvent de grands ravages. Il mourut, il y a cinq ou ſix ans, de cette maladie, plus de trente mille perſonnes dans la ſeule ville de Manachie. Les tremblemens de terre y ſont auſſi fort fréquens, ſur-tout à Smyrne, comme je le dirai en ſon lieu.

Je ne parlerai pas ici des mœurs, des coûtumes ni de la Religion des Turcs qui habitent cette contrée, parce qu'on ſçait

assez de quelle maniere ils vivent dans tous les lieux où ils sont répandus. La liberté de conscience y étant permise, chacun y professe paisiblement sa Religion, moiennant un tribut qu'on est obligé de paier au Pacha; & il n'y a que les François qui en soient exempts, par la considération particuliere que le Grand Seigneur a pour le Roi de France. Aussi voit-on par tout, dans les Isles de l'Archipel, & sur les côtes de l'Asie, des Marchands qui s'y sont venus établir de differens païs; des François, des Anglois, des Hollandois, des Vénitiens, des Chrétiens Grecs & Arméniens, & un très-grand nombre de Juifs; & presque tous les étrangers, de quelque nation qu'ils soient, s'y habillent comme les Turcs, à la coëfure près.

Les

Les habits des femmes y ſont fort galants & fort propres, les Grecques ont ordinairement un corps de brocard rouge ou de drap d'or, qui eſt rabatu par derriere ſur les épaules; les manches de la chemiſe ſont extrêmement grandes & garnies de dentelle. Elles portent autour de la tête un mouchoir de mouſſeline, ou jaune ou couleur de roſe, ou blanc, qu'elles entortillent avec beaucoup d'art, & qui donne à leur viſage un air fort agréable; leur tablier, qui eſt de toile blanche, eſt bordé de dentelle; & leur juppe eſt de la couleur qui leur plaît le plus, aſſez ſouvent blanche & pleine de plis, ce qui fait qu'il leur faut beaucoup détoffe. Elles portent des bas rouges brodez d'or, & des pantoufles qui ſont auſſi couvertes de broderie Les femmes

de Smyrne portent sur la tête un tarpouche, qui est une espece de bonnet de brocard d'or ou de velours cramoisi, brodé d'or ou d'argent; elles attachent ordinairement cette tocque avec un mouchoir de couleur, dont elles laissent pendre un bout à côté du visage. Leurs habits, surtout de celles qui sont riches, sont pour l'ordinaire des plus riches étoffes & de toutes sortes de couleurs, & leurs chemises de toiles, très-fine & rayée; ces rayes sont quelquefois d'or, & le caleçon qu'elles portent sous la chemise est de même; elles joignent à cela de longues cadenettes de leurs cheveux qui pendent sur leurs épaules, avec de petites pieces d'or ou d'argent au bout; un fil de perles autour du col & autour des bras, & des pendans d'oreille,
ou

ou d'or, ou de perles, avec des fleurs de toute espece autour de leur tête. On conviendra aisément que cet habillement est fort galant, & qu'il surpasse en cela celui des Dames de France, dont le goût déclaré pour toutes les modes nouvelles, prouve qu'elles n'en ont pas encore trouvé une qui les satisfasse entierement. Les femmes Juives sont vétuës de la même maniere, excepté la coëfure, sur laquelle elles attachent une espece de platine, qui est d'étain ou de cuivre, & qu'elles couvrent d'un satin blanc, brodé d'or ou d'argent, ainsi que la mousseline avec laquelle cette platine est attachée. Leurs cheveux sont enfermez dans une bourse de soie qui pend sur les épaules, à peu près comme en usent ici nos Cavaliers. Les perles qu'el-

les ont autour du col sont si serrées les unes auprès des autres & en si grande quantité, que leurs colliers font un très-grand nombre de tours.

Toutes les femmes, quand elles sortent, ou pour aller dans les ruës ou en d'autres lieux, sont vétuës, à la maniere du païs, d'un habit de toile blanche, qui leur couvrant la tête, leur envelope tout le corps; leur visage est couvert d'une gaze, qu'elles baissent quelquefois pour être vûës, & qui est si mince & si fine, qu'elles peuvent fort bien voir tous les objets. Lorsqu'il fait vilain, & qu'il y a de la bouë dans les ruës, elles vont, comme les hommes, avec des botines de maroquin jaune.

Tel est le païs que je vais parcourir dans ce livre, où je me

ſuis apliqué ſur-tout à détermi-
ner la véritable ſituation des Villes & des Fleuves, dont les noms ſont aujourd'hui ou changez ou extrêmement corrompus.

Départ de Conſtantinople pour l'Aſie.

Le 27. de Juillet, mon équipage étant prêt, je pris une Barque pour paſſer la Propontide, qui ſépare l'Europe de l'Aſie, & j'arrivai heureuſement le 28. à Montagniat, petite ville ſituée ſur le bord Oriental de la Propontide, à 60. mille de Conſtantinople; elle s'apelloit autrefois Myrlée; du nom de Myrlus, chef des Colofoniens, ſon fondateur. Philippe, Roi de Macédoine pere de Perſée, étant entré en Bithynie, la ſaccagea & y laiſſa Pruſias, qui l'a rebâtit & l'a fit apeller Apamée, du nom de ſa femme ou de ſa mere. M. Spon, dans ſon voiage du

Levant, confond cette Ville avec la Nicopolis de Bithynie; mais je crois qu'il se trompe. La Ville dont il parle n'étoit pas le premier Port qu'on rencontroit en venant de Bysance; & ce qui ne laisse aucun lieu de douter de mon sentiment, c'est que je trouvai dans cette Ville plusieurs médailles d'Apamée. Quoiqu'il en soit, il est aisé de juger, par les ruïnes qu'on y rencontre, que cette Ville étoit autrefois plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Montagniat est assez peuplée; les Chrétiens, & les Juifs sur-tout, y font tout le commerce de Brousse & de toute la Bithynie. Mon séjour n'y fut pas long; j'en partis à deux heures après-midi du même jour que j'étois arrivé, & après six heures de marche, dans une

assez belle Campagne, j'arrivai à Brousse Capitale de la Bithynie. La relation que j'ai donnée dans mon premier Voiage de cette Ville, m'empêche d'en parler ici, de peur d'être obligé de répéter ce que j'en ai déja dit ; j'ajoûte seulement que je fus surpris d'y trouver deux Médecins Francs qui s'y étoient établis. Comme on aporte à Brousse, de plusieurs endroits éloignez, des Médailles & plusieurs autres restes de l'antiquité, j'y demeurai vingt jour pour en acheter, & j'y fis une assez bonne emplette.

La Caravane, qui alloit de cette Ville à Smyrne, étant prête à partir, le 16. Août nous nous mîmes en chemin & nous marchâmes pendant six heures, aiant sur nôtre gauche le Mont Olym-

Route de Montaguiat à Smyrne.

Olympe, qui eſt la plus haute Montagne de l'Aſie Mineure, au pied de laquelle eſt le petit Village de Jaourqueux, où nous nous arrêtâmes pour faire nôtre Conac. On trouve en cet endroit d'anciennes ruïnes, qui font voir que c'étoit autrefois un lieu plus conſidérable. Il n'eſt habité aujourd'hui que par un petit nombre de Chrétiens & de Juifs aſſez malheureux. Comme la nuit étoit claire, nous en partîmes à une heure après minuit, & après ſept heures de marche, nous paſſâmes près d'un grand Lac qui peut avoir environ trente mille de tour & qui eſt fort poiſſonneux; c'eſt ſans doute le même Lac que Strabon apelle Apolloniate, parce qu'il étoit près de la Ville d'Apollonie; le Fleuve Rhindacus qui eſt au-

Ville d'Apolloniate,

près

près, & que nous passâmes sur un méchant Pont de bois, en est une preuve certaine. On sçait que ce Fleuve, qui sépare la Bithynie de la Mysie, va se jetter dans la Propontide auprès de Cysique.

avec un Lac de ce nom M. Spon s'est trompé à ce sujet.

Après avoir traversé le Village de Loupat ou Loupadie, qui est habité par des Turcs & des Chrétiens, nous arrivâmes à Minalaiche, qui est un gros Casabas, à une lieuë de Loupadi, où l'on voit encore beaucoup de ruïnes, qui font croire que ces deux lieux voisins formoient autrefois une Ville considérable ; & je ne doute point que ce ne fut celle d'Apollonie. Ferrari confirme mon sentiment, en disant que Loupadi, que Nicétas, qui écrivoit dans le 13. siécle apelle Lopadion, s'apelloit anciennement Apo-

lonie ;

lonie ; ainsi M. Spon pourroit bien s'être trompé, en confondant ce Lac avec celui d'Ascanius, & le Rhińdaque avec la Riviere d'Ascanius, puisqu'on trouve le Lac, dont je parle, avant que de passer le Rhindacus.

Il reste encore dans Loupadi des débris d'un vieux Château, dont les Murailles flanquées de grosses Tours rondes & pentagones, paroissent avoir été très-bien bâties, aussi-bien que celles d'un Temple dont on voit les ruïnes; mais il ne me fut pas possible d'y découvrir aucune inscription Au sortir de ce Bourg on voit encore de grands pilliers, faits en Pyramides, qui ont 60. ou 70. pieds de haut, & j'en comptai plus de cent; on m'assura que ces pilliers étoient les regards d'un

Aqueduc, qui conduisoit à la Ville les eaux d'une Montagne voisine.

Nous continuâmes nôtre marche dans une très-belle Plaine, bien cultivée & remplie de beaucoup de Villages. La petite Riviere, qui la traverse & qui se nomme Sousou, rend cette Campagne aussi fertile qu'elle est agréable; c'est le Granique, ce Fleuve si connu par la premiere Victoire qu'Alexandre remporta sur l'Armée de Darius. Comme il faisoit extrêmement chaud, nous nous reposâmes, aprés huit heures de chemin, sur le bord de cette Riviere, & deux heures après nous arrivâmes au Village de Sousougreulen, ou, comme l'apelle M. Spon, Sousigyrli, qui veut dire en Turc le Village des Bufles d'eau, méchant gîte, habité

té par quelques Turcs, qui dans le plus beau païs du monde, ne cultivent qu'autant de terre qu'il leur en faut pour ne pas mourir de faim.

Le 19. nous partîmes à une heure après minuit, & en moins de deux heures de tems nous fûmes obligez de passer six fois le petite Riviere dont je viens de parler, qui, semblable au Meandre, serpente tellement dans cette Plaine, qu'on la retrouve à chaque pas. Peu de tems après nous trouvâmes des Montagnes, où l'on ne peut passer que par un défilé fort serré : on avoit eu soin de le fortifier, non-seulement d'un bon Château dont on voit encore les ruïnes; mais d'en fermer le passage avec une bonne porte, bâtie de fort grosses pierres & soûtenuë d'une voûte, sous laquelle il falloit passer. Il pa-

Château bâti par Alexandre, selon quelques Auteurs, *&c.*

paroît que cette voûte, dont il reſte encore plus de 40. pieds de long, étoit un rampart aſſuré pour fermer l'entrée de la Miſie ; je paſſai deſſous, avec quelques-uns des plus curieux de la Caravane, pendant que les autres paſſérent ſur les ruïnes qui ſont à côté. Ce paſſage ſe nomme aujourd'hui Demir Capy, qui veut dire Porte de fer. M. Spon dit qu'on lui aſſura que ce Château avoit été bâti par Alexandre, après qu'il eut paſſé le Granique ; mais je ne crois pas que cet ouvrage ſoit d'une ſi grande antiquité, puiſqu'il ne nous en reſte aucun veſtige dans les écrits des anciens. Il peut être de quelqu'un des derniers Empereurs Grecs, qui pour arrêter les progrès des Turcs, voulurent leur fermer l'entrée de la Bithynie.

Porte de fer.

Au

Au ſortir de ce Détroît, on monte pendant cinq heures dans cette Montagne, qui ſe nomme aujourd'hui Daumacli : la deſcente en eſt fort longue ; mais le chemin eſt plus aiſé. Une belle Plaine, dans laquelle on entre enſuite & où l'on trouve le Village de Mendeoris, où nous fîmes nôtre Conac, nous dédommagea des fatigues du jour précédent. Après douze heures de chemin, nous aperçûmes à deux lieuës delà, ſur la droite au Couchant, la ville de Beli Caiſſer. Nous paſſâmes enſuite une petite Riviere qu'on nomme Souarageas ; on ne trouve enſuite que des Montagnes que nous fûmes dix heures à traverſer, après-quoi nous arrivâmes, bien fatiguez, dans le Village de Courougoulgy ; c'eſt-à-dire, Marais deſſeché ; ce n'eſt pas

Des ruïnes qui ſont aux environs de Beli Caiſſer.

pas le ſeul Village qui ſoit dans ces Montagnes délicieuſes, on y en voit pluſieurs autres, & beaucoup de terres labourables : elles ſont couvertes d'arbres, & on y en trouve de pluſieurs eſpeces qu'on ne connoît point en Europe ; il y en a qui reſſemblent aſſez à celui qui porte le Quinquina. Toutes les groſſes pierres qu'on trouve en chemin ſont de plus beau marbre blanc qu'on puiſſe voir. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les chemins y ſont preſque par tout pavez de marbre blanc ; il paroît qu'ils conduiſoient à de grandes Villes, dont on découvre encore les ruïnes ; mais par malheur les Voiageurs étant obligez, de peur d'être volez, de ne point abandonner la Caravane, qui eſt ordinairement compoſée de gens peu curieux,

Chemin pavé de marbre.

&

& qui ne songent qu'à faire leur chemin ; je n'osai pas me détourner pour aller reconnoître ces restes précieux de l'antiquité ; ce qui me mortifia d'autant plus, qu'on trouve par tout des Aqueducs, qui servoient à conduire les eaux de la Montagne dans ces Villes, que des restes de murailles bâties, autant que je pus le juger, de fort belles pierres, témoignent avoir été très-considérables. J'ai oublié de dire que toutes ces Montagnes sont couvertes de pâturages, où l'on entretient des haras, dont les chevaux sont très-beaux ; nôtre Catregy en acheta un qui lui coûta seize écus.

Aqueducs, &c.

Enfin il fallut quitter un séjour si délicieux, sans pouvoir satisfaire ma curiosité ; car les Turcs qui l'habitent sont ignorans, par conséquent peu curieux,

rieux, & ne sont pas en état de donner aucune lumiere sur les antiquitez d'un païs autrefois si celebre. Le Village de Quelembo, qui est à sept heures de chemin de ces Montagnes, & auprès duquel nous fîmes nôtre Conac, dans un Bosquet très-agréable & planté en allées, offre encore le païsage le plus charmant qu'on puisse voir; on trouve à chaque distance de belles fontaines d'un eau très-fraîche; & les restes d'Architecture qu'on y découvre, montrent bien le soin qu'avoient les anciens de les entretenir. Les Turcs, malgré leur négligence, en ont fait réparer quelques-unes; on voit dans le Village, que je viens de nommer, quatre Eglises & trois Mosquées: quand la situation du lieu, que je viens de décrire, ne prouveroit pas qu'il étoit autre-

Des Monumens qui sont aux environs de Quelembo.

fois

fois beaucoup plus considérable, des restes de Temples ruïnez, des Colomnes renversées, & plusieurs autres débris, en marqueroient autant l'antiquité que la magnificence. Il ne me fut pas possible, avec tout cela, d'y découvrir aucune inscription. J'ai bien du regret même d'être obligé d'avoüer que les habitans de ce Village m'aiant dit qu'il y a à une lieuë delà une Ville entiérement ruïnée, où il se trouve plusieurs Monumens anciens, quelques inscriptions & les restes de quelques Ponts de pierre, sur la riviere qui passe aux pieds de cette ville; il ne me fut pas possible d'y aller, de peur de m'égarer, dans une route qui m'étoit inconnuë; car je n'avois point été par-là dans mes autres Voiages, & j'aime mieux qu'on m'accuse de négligence, que de ne

ne pas avertir de ce détail, ceux qui pourront un jour passer par le même chemin & qui auront peut-être plus de commoditez que je n'en avois alors. Pour s'éclaircir de faits si interressans, j'aurois même franchi ces difficultez, si l'on ne nous eut averti qu'il y avoit une troupe de voleurs qui se disposoient à attaquer la Caravane, ce qui nous obligea de changer de route.

Le 22. nous partîmes à deux heures après-minuit, prenant nôtre chemin sur la droite, & à deux lieuës delà nous entrâmes encore sur des Montagnes, sur l'une desquelles est le Château de Gurduquellet, du nom de la petite Riviere qui coule au pied de la Montagne, qui subsiste encore, & que la tradition du païs dit avoir été autrefois aux Génois; c'est le dernier

Château de Gurduquellet.

nier qu'ils ont possedé en Asie ; il avoit été bâti sans doute pour garder ce défilé, qui est entre les autres Montagnes & le Château, & qui est fort étroit en cet endroit.

A une lieuë & demie delà on rencontre en chemin une belle fontaine, dont le bassin est formé de trois Tombeaux de marbre blanc, ornez de bas reliefs, très-beaux & assez bien conservez; on y remarque quelque têtes, qui ressemblent assez à celles qui nous restent d'Apollon; elles sont dans des bordures de feüillages environnées de guirlandes de fleurs; on me dit que ces premiers Monumens avoient été aportez d'Akissar, qui est à deux lieuës delà, & où nous arrivâmes le même jour.

La Ville d'Akis- Akissar ou Azar, a été sans dou-

doute autrefois une très-belle Ville, comme il paroît par la grande quantité de ruïnes qu'on y voit, & par de belles Colomnes qui ſont encore ſur leurs pieds d'eſtaux avec leurs chapiteaux, ſans parler d'un grand nombre d'autres qui ſont renverſées ou rompuës. Je n'ai point trouvé dans tout mon Voiage de lieu ſi rempli d'inſcriptions que celui-là; j'étois bien fâché de ne pouvoir pas demeurer plus long-tems dans un endroit où il y a tant de reſtes de l'antiquité; on y voit des Temples & des Palais magnifiques, & qui ne ſont qu'à demi ruïnez; mais le peut de tems que j'y reſtai fut emploié à acheter des Médailles & des pierres gravées, & j'eus lieu d'être content de l'acquiſition que j'y fis. Cette Ville étoit ſans doute l'an-

ſar eſt la même que Thiatire.

cienne Thiatire, si connuë par l'Apocalypse de S. Jean; & comme M. Spon a prouvé cet article, sans replique, dans son Voiage du Levant, il est inutile de répéter ici ce qu'il a dit sur ce sujet, les lecteurs pourront le consulter. Comme la Caravane étoit campée à une lieuë de cette Ville, il fallut tout abandonner pour l'aller rejoindre. A mesure que j'avançois dans la Campagne, je voiois des restes d'Aqueducs, qui avoient servi autrefois a conduire les eaux dans la Ville & dans les maisons de Campagne qui étoient aux environs, sans parler de plusieurs Monumens qui paroissent encore sur les collines voisines. Nous fîmes le Conac dans une belle Prairie qui étoit arrosée par la Riviere de Zairzou, qui coule au Couchant; c'est

Le Zairzou est l'Her-

c'eſt l'Hermus des anciens, qui ſe va jetter, avec le Pactole, à l'entrée du Golphe de Smyrne. Ce fut-là que nous trouvâmes une autre Caravane, que la crainte des voleurs fit joindre à la nôtre, & à meſure que la ſûreté augmentoit, la difficulté de viſiter les lieux éloignez du chemin devenoit plus grande, par les nouvelles que nous aprenions tous les jours du danger qu'il y avoit à tenir cette route, & par conſéquent à ſe ſéparer de la compagnie.

mus des anciens.

Le 23. on décampa à une heure après minuit & on marcha pendant dix heures dans une très-belle Plaine, où nous eûmes quelques allarmes; mais les voleurs, qui virent bien que nous étions en trop grand nombre pour être attaquez, & que chacun ſe tenoit ſur ſes gardes, & avoit ſes

armes en état, n'oférent pas s'aprocher. Nous en vîmes quelques troupes qui ne laiſſérent pas que de nous donner de l'inquiétude; mais nous en fûmes quittes pour la peur. Quelques précautions que puiſſent prendre les Pachas qui commandent dans tout le Levant, il eſt impoſſible de purger les chemins de cette maudite engeance, qui fatigue ſi fort les Voiageurs & oblige les curieux à ſuivre les Caravanes, ſans oſer ſouvent aller viſiter des lieux dont la connoiſſance ſeroit ſi utile à l'Hiſtoire & à la Geographie.

Au bout de la Plaine que nous venions de traverſer, on trouve la Ville de Manachie où nous paſſâmes la nuit; comme le danger delà à Smyrne n'étoit plus ſi grand, j'abandonnai la Caravane, quoique j'euſſe paié les

les chevaux, dans le dessein de séjourner plus long-tems dans les lieux qui méritent quelqu'atention.

La ville de Manachie, qui est située au pied d'une très-haute Montagne, peut bien avoir une bonne lieuë de longueur; elle est fort grande & bien peuplée; il y a sur une petite Colline un Château que les Turcs n'ont pas beaucoup de soin d'entretenir, & qui commande tellement à la Ville, qu'il en peut être regardé comme la Citadelle; trois méchantes pieces de canon, qui ne tirent que pour saluër les Pachas à leur arrivée, en composent toute l'Artillerie. Ce Fort étoit aparemment plus considérable autrefois, puisque la Colline sur laquelle il est situé étoit environnée de trois murailles flanquées de tours, dont

La ville de Manachie est la même que celle de Magnesie du Mont Sipile.

il reste encore quelques débris. Les Turcs, qui habitent cette Ville, m'assurérent que les Montagnes voisines produisent plusieurs plantes singulieres, & qu'il y en a une entr'autres qui éclaire pendant la nuit comme un flambeau, nouvelle espece de Phosphore que les Naturalistes n'avoient pas encore découvert, mais que je voudrois avoir vû moi-même, pour juger si les Herboristes de ce païs-là ne confondent pas la plante dont il est question, avec un amas de vers luisans qui s'assemblent dessus.

Quoiqu'il en soit, on voit de très-beaux Bazars dans la ville de Manachie, les Mosquées y sont assez bien bâties, & l'on y trouve trois Hôpitaux : l'un pour les malades ; l'autre pour les lépreux, & le troisiéme

pour

pour les fous, à peu près comme nos Petites Maisons de Paris. On trouve hors des murs de la Ville un très-beau Serrail, avec un Jardin assez spacieux; c'étoit autrefois le Palais des Princes Ottomans, avant qu'ils fussent maîtres de la Ville de Brousse, où ils transférérent le Siége de l'Empire. Le païs est très-abondant, & l'on y trouve tout ce qui est necessaire à la vie; mais la récolte que j'y fis de Médailles & de pierres gravées, me parut plus précieuse que celle des fruits & des grains qu'on y cüeille en abondance. La ville de Manachie est sans doute la même que Magnesie, dont les noms sont encore si ressemblans, & les Montagnes voisines sont le Mont Sipyle.

Je sortis de Manachie le 27.

à quatre heures du matin, & après avoir traversé quelques Montagnes, je rencontrai un Cimetiére auprès d'une fontaine, où je m'arrêtai pour me reposer. Un grand nombre de petites Colomnes, avec des Turbans qui leur servent de chapiteaux, forment les Mausolées de ceux qui sont enterrez dans ce lieu, & mes compagnons m'assurérent que c'étoit des Voiageurs, qui étant attirez par la beauté du lieu, s'y étoient endormis & y avoient été assassinez par les voleurs qui sont repandus dans ces Montagnes. On peut juger aisément, à ce recit, que je n'eus pas d'envie de m'endormir; & après cette découverte je n'y demeurai qu'autant de tems qu'il en fallut pour considérer une belle Plaine, où l'on dit qu'Alexandre défit l'armée des

Plaine où l'on dit qu'A-

des Perſes. Après que nous fûmes deſcendus de ces Montagnes, nous traverſâmes une Plaine délicieuſe, où l'on voit beaucoup de Villages & de Jardins, & en deux heures nous arrivâmes à Smyrne, qui n'eſt pas ſi éloignée du Mont Sypile & de Magneſie, comme les anciennes Cartes de Cellarius, & les autres, la placent, (remarque faite déja par Mr. Spon) & que ma propre expérience a confirmée. Dès que je fus arrivé à Smyrne, j'allai chez M. de Fontenu, Conſul de la Nation, qui étoit pour lors à ſa maiſon de campagne, ce qui n'empêcha pas que je ne fus très-bien reçû chez lui; peu de jours après il revint à Smyrne & m'invita d'aller le voir à Bouja, qui n'eſt qu'à deux lieuës delà; j'y fus quelques jours après avec le pe-

lexandre défit les Troupes de Darius.

re Jérothée, mon ancien ami, ſur les cheveaux qu'il m'envoia pour ce petit voiage.

Bouja eſt un Village aſſez bien peuplé, dans une très-belle Plaine, où l'on trouve d'excellens vignobles; le gibier y eſt en abondance & à bon marché. M. de Fontenu y poſſede une jolie maiſon; celle du Conſul de Hollande ſon beau-pere eſt auſſi très-belle & très-commode, & le Jardin bien planté. Il y a à trois quarts de lieuë de Bouja une petite Colline, où l'on trouve une fontaine dont l'eau eſt excellente, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût la conduire au Village où il en manque. Après avoir demeuré quelque-tems à la campagne, je revins à Smyrne, où je ne ſongeai qu'à chercher des Médailles, des Manuſcrits, & d'autres curioſitez de

Arrivée de l'Auteur à Smyrne.

cette

cette espece qu'on y aporte de plusieurs endroits éloignez. Le commerce du pere Jérothée m'est toûjours d'un grand secours dans ces occasions. M. Chiras, Consul de la nation Angloise, m'aida aussi beaucup à m'en faire trouver ; c'est un homme d'un goût excellent pour l'antiquité, & qui à formé en ce païs-là un très-beau Cabinet de Médailles Grecques de toutes grandeurs, de pierres gravées, & de plusieurs autres Monumens singuliers. Son goût ne se borne pas à la seule connoissance de l'antiquité ; il a un talent particulier pour la Botanique, & il à découvert un si grand nombre de plantes rares, dont il doit donner le recuëil au Public, qu'il pourroit fort bien l'intituler *Hortus Asiaticus.* Il peut être encore plus fécond que

celui de Malabar qu'un sçavant nous a donné.

Je ne dois pas oublier de parler ici des marques d'amitié que j'ai reçu dans mes voiages de M. de Fontenu, qui exerce la fonction de Consul à Smyrne d'une maniere noble & généreuse, reçevant les étrangers avec beaucoup de politesse, & s'apliquant, avec autant de soin que de connoissance, à faire fleurir le commerce dans cette échelle du Levant. Aussi y est-il très-estimé, & les apointemens qu'il reçoit de la Cour font voir qu'il occupe cet emploi avec distinction. On lui rend les mêmes honneurs qu'aux Envoiez du Roi, soit chez lui, soit à l'Eglise, & sur-tout aux Audiences que le Pacha lui donne souvent pour les affaires de la Nation. Comme son Consulat est la pre-

miere Echelle du Levant, il eſt ſur un autre pied que la plûpart des autres, dont les départemens ſont moins conſidérables. L'alliance qu'il a faite avec la fille de M. le Baron de Hauſpied, Conſul d'Hollande, homme d'une des plus anciennes maiſons de la Friſe, & dont la femme eſt ſœur de M. Collier, Comte de l'Empire, & Ambaſſadeur d'Hollande à la Porte; prouve également la conſidération où il eſt, par ſon emploi & celle de ſa famille, qui a l'honneur d'être alliée avec pluſieurs perſonnes de diſtinction. Madame de Fontenu eſt belle, ſpirituelle & remplie de tant de bonnes qualitez, qu'elle eſt généralement eſtimée & aimée dans le Païs; elle s'eſt convertie en épouſant M. de Fontenu, & le Roi deffunt permit cette allian-

alliance à cette condition, qui a été executée de bonne foi.

Je n'avois plus rien à faire à Smyrne ; mais les Troupes qui revenoient alors de la Morée, & qui étoient bien plus insolentes qu'à leur départ, m'obligérent d'y séjourner plus longtems que je n'aurois voulu. Il est étonnant que les Turcs aient fait en deux mois la conquête de cette importante Province ; on en à sçû les nouvelles dans toute l'Europe & je n'en ferai pas un détail inutile ; mais on n'a pas sçû les cruautez inoüies que que les Turcs y avoient exercées contre les Chrétiens, dont ils en firent plus de 40000. esclaves, de tout sexe & de tout âge, sans parler de ceux qu'ils firent mourir par ordre du Grand Visir, qui après les avoir rachetez des Soldats, leur faisoit

Cruautez des Turcs sur les esclaves Chrétiens.

ſoit inhumainement couper la tête. Rien n'étoit ſi déplorable que de voir traîner dans tous les lieux ces miſérables victimes de la barbarie des Ottomans, chargez de fers, maigres, défaits, ſans d'autre ſecours que celui que la charité des fidelles pouvoit leur procurer. Le Pere Jérothée, Supérieur de la Maiſon des Capucins, trouva dans ſon zele des reſſources extraordinaires; aida ces malheureux; en racheta pluſieurs, & il ne vit qu'à regret conduire les autres dans differens lieux de l'Aſie, où ils vont être expoſez à tant de calamitez, que le moindre de leurs malheurs eſt d'y finir bien tôt leur miſérable vie.

Comme le loiſir que j'avois alors me donna le tems d'examiner à fonds la ville de Smyrne *Etat preſent de la ville de Smyrne.*

ne

ne & ses environs, le Public ne sera pas fâché d'en connoître l'état present. On sçait que cette Ville, qui est située dans le fond d'un Golphe de l'Archipel, au 38 $\frac{1}{2}$. degré de latitude, auprès du Fleuve Hermus, qui coule au Nord de cette Ville, étoit autrefois la Métropole de l'Asie : on raporte son origine aux Amazones; mais, sans vouloir pénétrer dans une antiquité si reculée, il est sûr qu'Alexandre eut dessein de la rétablir; ce Conquérant avoit trop de vénération pour la mémoire d'Homere, pour laisser sans splendeur le lieu de la naissance de ce grand Poëte. Il n'eut ni le tems ni le loisir d'executer ce dessein; mais, après sa mort, Antigonus & Lysimachus y firent travailler avec aplication, & Smyrne fut rebâtie à vingt

Sta-

Stades du lieu où elle étoit anciennement, si nous en croions Strabon. Le Meles, si connu par cet antre qui est à sa source, où Homere composoit ces Poëmes, coule auprès des murailles de cette ville, du côté du Nord. Elle étoit une des sept Eglises, si connuës par l'Apocalipse de S. Jean, & ce fut une des premieres qui reçût l'Evangile. Les tremblemens de terre, ausquels elle est fort sujette, y ont causé en differens tems plusieurs changemens. Il y a quelques années que la peste y enleva plus de 10000. personnes, & les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Pour ce qui est des tremblemens de terre, on ne peut ni les prévoir ni les éviter, ils surprennent en tout tems, pendant le jour & pendant

dans la nuit. On prétend que quand la Mer est calme pendant quelques jours, c'est un signe sûr d'un tremblement de terre; mais on a souvent éprouvé le contraire. Il en arriva un si terrible l'an 1688 que la Ville fut entiérement renversée; & comme on crut que les maisons étoient trop pesantes, & qu'elles ne prétoient pas assez aux secousses réitérées, qui trouvant de l'obstacle, les faisoient crouler : on a voulu remédier à cet inconvénient, en rebâtissant la Ville. Les maisons ne sont de pierres, que depuis les fondemens jusqu'à la hauteur de dix ou quinze pieds. Le reste est de piéces de bois entrelassées, dont les intervalles sont remplis de terre cuite enduits de chaux. La précaution a été bonne; car quoiqu'il soit survenu depuis des

des tremblemens, même plus violens que les précédens, il y a eu peu de maiſon renverſées. Les Grecs en comptent ſix principaux, & c'eſt une tradition parmi eux, qu'au ſeptiéme la Ville ſera entierement détruite, ſans être jamais rebâtie.

La ville de Smirne, telle qu'on vient de la décrire, eſt au pied d'une Montagne, qui a en face toute la longeur du Port; l'entrée de ce Port eſt gardée par une petite Fortereſſe, éloignée de trois ou quatre lieuës; on dit que quand la Ville fut détruite, on vit d'abord la Fortereſſe s'écrouler, & le tremblement venir delà pardeſſous la Mer, qu'il faiſoit boüillonner & mugir avec un bruit horrible, à meſure qu'il avançoit. Quoique l'air ſoit très-mal ſain à Smyrne, la Ville ne laiſſe

laisse pas d'être très-peuplée, par le concours des négotians qui viennent s'y établir de tous les lieux du monde, comme dans le centre du commerce de l'Asie & de l'Europe. On y compte plus de 20000. Grecs, 8000. Arméniens & plus de 100000. habitans. Les Consuls de France, d'Angleterre, de Venise, d'Hollande & de Génes logent avec presque tous leurs Marchands, dans une grande & belle ruë d'une demie lieuë de longueur, apellée pour cela la ruë des Francs; leurs maisons sont très-belles & très-commodes; elles ont des galleries construites de bois, pour s'y refugier dans les tremblemens de terre. Les Jésuites, les Capucins & les Cordeliers ont des maisons assez commodes & y font de grands fruits par leurs

Miss-

ΟΔΗΜΟΣ ΟΔΗΜΟΣ
ΔΗΜΟΚΛΗΝ ΔΗΜΟΚΛΗΝ
ΔΗΜΟΚΛΗΟΥΣ ΑΜΦΙΛΟΧΟΥ
ΠΟΚΓΙΝΥΤΟΝΚΑΤΑΓΑΝ ΤΑΚΑΙΕΞ ΟΧΟΝΕΝΓΟΛΙΗ ΤΛΙΣ
ΑΝΕΡΑΓΗΡΚΑΗΟΤ ΤΕΡΜΑΤΕΧΟΝ ΤΑΒΙΟΥ
ΑΙΔΕ ΩΝΤ ΧΙΟΙΟΜΕ ΛΑΣΥΓΕ ΔΕΞΑΤΟΚΟΛΑΓΟΣ
ΕΥΣΕΒΕΙΑΝΘΟΣ ΙΗΝΕΥΝΑΣ ΕΝΕ ΩΚΛΙΣΙΗΝ
ΜΝΗΜΑΔ ΑΓΟΙΘΙΜΕΝΟΙΟΓΑΡΑΤΡΗΧΗΑΝΑΤΑΡΓΟΝ
ΤΟΥ ΤΟΓΑΙΣΚΕΔΝΗΙΤΕΥΕΕΥΥΝΕ ΥΝΕ ΤΙΔΙ
ΞΕΙΜΕΣ ΥΔΑΕΙΣ ΑΣ ΔΗΜΟΚΔΕΟΣ ΥΙΕΑΧΑΙΡΕΙΝ
ΔΗΝΙΟΚΑΓΑΣ ΤΕΙΧΟΙΣΑΒΛΑΒΕΣΙΧΝΟΣΕΧΩΝ



ΟΔΗΜΟΣ
ΤΣΙΑΔΑΜΗΤΡΟΔΩΡΟΥΛΑΟΔΙΚΙΛΑ



ΟΔΗΙΜΟΣ ΟΔΗΜΟΣ
ΟΣΙΔΕΟΝ ΗΡΟΦΑΝΤΑΝ
ΔΗΜΟΚΛΕΙΟΥΣ ΤΙΜΩΝΟΣ



Missions. Les nombreuses Caravanes, qui y arrivent de differens endroits de l'Asie, y atirent un grand concours de monde des Isles & des Villes voisines.

On trouve dans Smyrne de très-beaux Bazars, où l'on vend toutes sortes de marchandises, sans parler du Bisestain, où l'on vend des pierreries & d'autres choses très-précieuses. Le Visirquan n'est pas loin delà; c'est un lieu où toutes les marchandises sont en sureté contre le feu; les portes & les fenêtres sont de fer. Cette Ville fournit beaucoup de monumens antiques, des Médailles, des pierres gravées, des Statuës, des bas reliefs, des Tombeaux, & des inscriptions, & il y a peu de maisons considérables où l'on n'en découvre quelqu'une dans ces differens gen-

res,

res. Comme Smyrne est la Ville de toute l'Asie où l'on vit avec le plus de liberté, chacun y exerce sa Religion, sans y être troublé.

La Campagne est très-bien cultivée aux environs de la Ville; il y a beaucoup d'oliviers, de figuiers, de beaux vignobles qui produisent un vin excellent; tout y est à très-bon marché, sur-tout le gibier qui s'y donne presque pour rien. J'y ai vû vendre des perdrix à un sol la piece, & des bécasses à dix-huit deniers; le grand nombre de Jardins, dont quelques-uns même sont cultivez par les habitans des Isles voisines, rendent cette Plaine très-délicieuse.

Comme j'ai d'éja remarqué que l'ancienne Ville s'étendoit plus loin sur la Montagnes

que

que la nouvelle, je fus m'y promener pour en obſerver les antiquitez; j'y trouvai en effet beaucoup de ruïnes; mais dont on ne peut gueres tirer d'autre ſecours, que la connoiſſance de l'ancienne ſituation de cette Ville. Les murailles du Château ſont encore en aſſez bon état; on y remarque une Moſquée, qu'on dit avoir été autrefois une Egliſe des premiers Chrétiens. Près de cette Moſquée on voit une grande voûte ſoûtenuë par un grand nombre de Colomnes de pierres; j'eus envie d'entrer dans ces ſoûterrains, qui auroient pû m'offrir quelque choſe de ſingulier, mais les Turcs qui habitent dans ce Château ne voulurent pas me le permettre; ils ſont perſuadez qu'il y a dans ces vaſtes Cavernes des treſors immenſes qui

ſont gardez par des eſprits, & ils me débitérent à ce ſujet, avec un grand ſang froid, les contes les plus frivoles. C'eſt une tradition générale, parmi cette nation, qu'il y a des treſors dans la plûpart des monumens de l'antiquité; & la crainte, ou la ſuperſtition, leur défendant de les chercher, la jalouſie les empêche d'en laiſſer aprocher les autres.

Ce que je vis de plus remarquable parmi ces ruïnes, eſt la figure de marbre blanc, mais fort mutilée, d'une femme qui eſt ſur la principale porte du Château, qu'on croit être celle de l'Amazone Smyrna, premiere fondatrice de cette Ville: mais qu'elle aparence qu'il reſte parmi ces Maſures un monument d'une ſi grande antiquité, à moins que de dire que ceux

ceux qui rétablirent l'ancienne Smyrne, remirent ſur la porte la figure de leur fondatrice, qu'ils repreſentoient auſſi dans leurs Médailles. On trouve, en deſcendant, les ruïnes d'une Egliſe qui avoit été dédiée à S. Polycarpe Evêque de Smyrne, & dans le douziéme ſiécle, ce fut-là où il fut enterré. On me montra même l'endroit où étoit ſon Tombeau. Ce qui autoriſe ces traditions, c'eſt qu'on voit auprès un reſte d'Amphiteâtre où l'on aſſûre que le ſaint Evêques fut expoſé aux bêtes. On voit en deſcendant cette Montagne beaucoup de moulins à vent, & les belles maiſons de campagne, où les Conſuls & les principaux habitans de la Ville vont prendre l'air pendant la belle ſaiſon.

Mes affaires étant finies à

Route de Smyrne à Cogni.

Smyrne, je fis marché à quarante sols par jour avec un Janissaire de la Porte nommé Moustapha, pour m'accompagner jusqu'à Cogni, & je partis le 20. Octobre à sept heures du matin. Le Pere Jérothée vint avec moi à une lieuë de la Ville, où nous nous quittâmes, après avoir déjeuné ensemble; delà nous marchâmes plus de dix heures dans une Plaine, sans trouver aucun Village, jusqu'à Cherpuque, où nous passâmes la nuit. Le 21. nous en partîmes de grand matin, & nous rencontrâmes une heure après une assez grosse riviere que les Turcs nomment Meinder; c'est sans doute le Caïstre des anciens, qui se jette dans la Mer auprès d'Ephese, & non pas le Meandre dont ce nom moderne semble dérivé; puisque

que ce Fleuve de Lydie eſt beaucoup plus éloigné de Smyrne, dont je n'étois alors qu'à 12. lieuës, & ſe jette dans la Mer auprès de Milet. Il eſt bon même de remarquer que les Turcs nomment cette Riviere Coutchouk Minder, petit Meandre, ou Mindercar, Meandre noir, pour ne pas le confondre, comme a fait M. Monconis, avec le véritable Meandre, qu'on nomme dans le païs Boujogminder, le grand Meandre. Quoiqu'il en ſoit, on pêche dans cette riviere, que nous paſſâmes à gué, des poiſſons ſi monſtrueux, qu'il y en a qui peſent 150. hoques. Ils reſſemblent aſſez à ceux qu'on trouve dans le Lac qui eſt auprès de Nicée, dont j'ai fait la deſcription dans mon dernier Voiage. Cette Riviére prend ſa ſource dans une fort haute

Montagne, qui se nomme Bordas.

Nous continuâmes nôtre route dans un païs plat, très-bien cultivé, & où l'on rencontre beaucoup de Villages. Au bout de cette belle Plaine on trouve la ville de Tirie, qui est une des plus grandes & des mieux peuplées de toutes la Natolie. Ce qu'il y a même de remarquable, c'est que presque tous les habitans y sont gens de guerre, aussi propres à porter les armes qu'à cultiver la terre, & on y en voit, qui après avoir commandé des Banieres, reprennent la charuës, avec la même tranquillité que cet ancien Dictateur Romain, dont l'histoire est si connuë. Il y a peu de Chrétiens & de Juifs dans cette Ville; ainsi la Religion de Mahomet y est la dominante,

De la Ville de Tirie.

VEUE DE LA VILLE DE TIRE

& les Turcs y ont plus de cent Mosquées ; les montagnes voisines y fournissent de l'eau en abondance, & la campagne tout ce qui est necessaire à la vie. Le Voiageur curieux n'y trouve pas si bien son compte que les habitans du païs ; car cette grande Ville n'offre aucun Monument ni ancien ni moderne qui soit digne d'attention.

Au sortir de Tirie on trouve une Plaine qui peut bien avoir cent cinquante milles de tour ; on croit que ce fut-là que Bajazet fut pris par Tamerlan : j'allai me promener sur une Montagne voisine, où l'on trouve plusieurs plantes assez curieuses. J'ai aporté de la graine de celle qui se nomme Banbour, que les Botanistes ont trouvée très-singuliere. De cette Montagne on voit le Fleuve

dont j'ai parlé, qui traverſe ces vaſtes campagnes en ſerpentant, & qui n'aproche pas plus près que de deux lieuës de la Ville de Tirie.

Le commerce de Tirie conſiſtent en tapis, en laines, en coton, & en toutes ſortes de fruits & de denrées. Les Manufactures ſont pour la plûpart dans le Fauxbourg, qui eſt très-grand & auſſi peuplé que la Ville. Au ſortir de ce Fauxbourg on trouve une Montagne très-rude, que nous traverſâmes le 25. par les chemins les plus difficiles du monde, & nous couchâmes à Arabqueux. Le 26. nous continuâmes nôtre route dans ces mêmes Montagnes; & après y avoir marché ſept heures, à travers les rochers & les précipices, nous arrivâmes, accablez

blez de laſſitude, dans la Plaine auprès des ruïnes d'un vieux Pont, ſous lequel paſſe une belle Riviere, où nous nous repoſâmes à la fraîcheur. Les Turcs nomment ces Montagnes, dont je viens de parler, Coiaiocouſu. On ſe remit en chemin pour aller coucher à Guſeliſar, où nous arrivâmes à trois heures après-midi.

Antiquitez de Guſeliſar; que c'eſt la même Ville que celle de Magneſie dans l'Ionie.

Guſeliſar n'eſt aujourd'hui que le cadavre d'une des plus belles & des plus anciennes Villes de l'Aſie. Sa grandeur paroît encore aſſez, puiſque je fus plus de deux heures à en parcourir les ruïnes. Je marchai pendant près d'une heure ſur des monceaux de pierres, où je remarquai pluſieurs ſoûterrains très-bien voûtez, & il eſt aiſé de juger que c'étoient des Aqueducs qui condui-

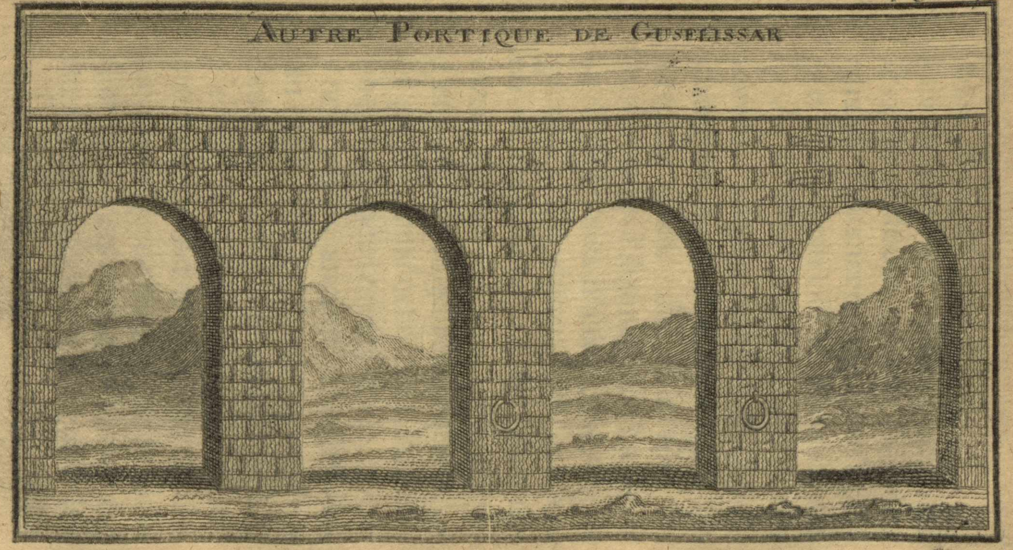
duisoient les eaux dans la Ville ; on m'assura qu'ils alloient encore très-loin delà : on sçait assez quelles prodigieuses dépenses les anciens faisoient pour ces sortes d'ouvrages, & nous n'avons rien dans ce genre qui en aproche. A une lieuë hors de la Ville on trouve les ruïnes d'un Temple superbe, dont il y a encore quelque morceaux qui sont sur pied, entr'autres trois belles Arcades qui ont chacune plus de 50. pieds de haut, les frises & les moulures conservent encore toute leur beauté. Il y a aparence que l'on avoit pratiqué dans l'épaisseur du mur un degré pour monter aux galeries qui sont sur ces arcades; mais il est détruit ou bouché par la quantité de pierres qui sont au pied. Ce qu'il y a là de plus remarquable est une voûte sous ter-

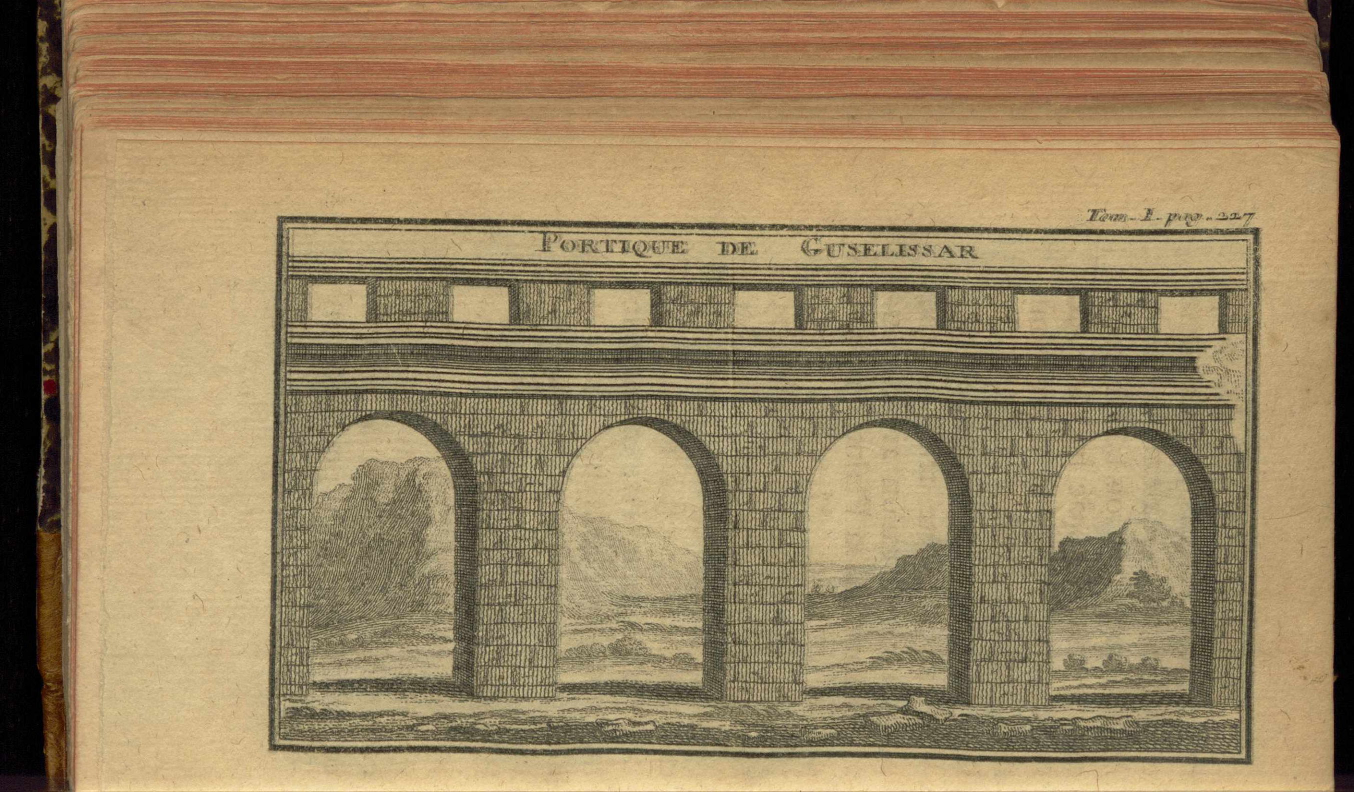
Histoire au sujet d'une

terre, qui conduit, à ce qu'on m'a aſſuré, à plus de deux journées delà. J'y entrai; mais pour n'avoir pas pris toutes les précautions qu'il auroit fallu pour cela, je n'oſai pas beaucoup avancer; on ne me ſçût jamais dire à quel uſage pouvoit avoir été conſtruit ce ſoûterrain, & l'on me fit là-deſſus mille contes frivoles. On dit qu'un amant, pour tromper la jalouſie d'un mari, dont il aimoit la femme, fit pratiquer ce ſoûterrain, pour l'aller voir dans une Ville voiſine où elle demeuroit. L'amour toûjours ingénieux n'a-t'il pas pû fournir ce nouvel expédient, dont la Calprenede ou Mlle. de Scudery auroient ſans doute parlé, s'ils l'avoient ſçû, pour faire des deſcriptions pompeuſes de cet ouvrage, & loüer l'eſprit & l'adreſſe de celui qui

Voûte qu'on trouve ſous terre.

l'avoit inventé. Ma conjecture sera sans doute mieux fondée, quand j'avancerai que ce Temple étoit peut-être fameux par quelque Oracle, & cette voûte servoit aparemment aux supercheries des Prêtres qui en avoient soin. Je suis sûr du moins que l'Auteur de l'histoire des Oracles n'auroit pas négligé cette découverte s'il en avoit eu connoissance. Une circonstance qui ne doit pas être négligée, c'est que je remarquai que ce prodigieux ouvrage avoit été construit des ruines d'un autre encore plus ancien; car j'ai vû, du côté du Couchant, au-dessus des Arcades, sur deux belles pierres de Marbre, deux Inscriptions qui sont renversées, comme on le peut voir dans le dessein que j'en donne. Il me fut impossible de tirer aucune lu-


AUTRE PORTIQUE DE GUSELISSAR


Tom. I. pag. 227
PORTIQUE DE GUSELISSAR

miere des habitans du païs ; leur tradition porte ſeulement que la Mer venoit autrefois battre contre les murailles de la Ville, & l'on me montra un endroit où l'on voit de gros anneaux, où ils diſent qu'on amarroit les Vaiſſeaux. Cette tradition me porte à croire qu'on avoit creuſé un Lac dans la Plaine voiſine, où les eaux du Meandre, qui paſſent à deux lieuës de la Ville, formoient un Canal qui ſervoit à faire remonter les Vaiſſeaux de la Mer, qui eſt à 18. ou 20. lieuës delà ; peut-être même que la Mer n'en étoit pas alors ſi éloignée, ſes rivages aiant ſouvent changé dans cette partie de l'Aſie. Ce qui confirme ma conjecture, c'eſt qu'on m'a aſſuré qu'en labourant la terre dans cette Plaine, qui eſt à preſent très-fertile & bien peuplée, on

y trouve une infinité de coquillages ; mais ce qui ne laiſſe aucun lieu d'en douter c'eſt que Guzul, dans la Langue Turque, veut dire un Lac, & Eliſar une Fortereſſe ; ainſi Guſeliſar ſera la même choſe, que la Fotereſſe ou la ville du Lac. Cette Ville ne peut être que celle de Magneſie dans l'Ionie, qu'il faut bien diſtinguer d'une autre Ville de même nom qui étoit dans la Lydie au pied du Mont Sypile.

Je donne aux curieux les deux inſcriptions que je trouvai dans un champ ; elles ſont ſur deux pierres de marbre blanc : ſi le tems ou la malice des Turcs ne les avoient effacées, on auroit peut-être pû en tirer quelques lumieres, pour ſçavoir quelle étoit la Ville dont je viens de parler. Tout le païs

aux environs eſt couvert de Colomnes de marbre ou de granite, renverſées ou rompuës pour la plûpart. Dans l'endroit de la Ville qui eſt le plus habité, & où il y a pluſieurs fontaines, on tient un Marché, où les Arméniens font un grand commerce de ſoie & de coton filé; pour moi j'y trouvai d'excellentes Médailles.

Je partis le 30. de cette Ville, & je traverſai la plus belle Plaine qu'on puiſſe voir; elle eſt plantée de figuiers & de pluſieurs autres arbres, qui ſervent de haies aux terres labourées. Un grand nombre de ruiſſeaux, après avoir porté par tout la fécondité & la fraîcheur, vont ſe jetter dans une belle riviere qui paſſe au milieu de la Plaine, & que les Turcs nomment Boſſe Mainder; c'eſt le Meandre, ſi connu

connu dans les Poëtes & les Hiſtoriens; il eſt aſſez gros pour porter Bâteaux, ſon cours eſt du côté du Couchant & extrêmement doux. Après trois heures de marche on trouve le village de Quioſque, & à deux lieuës delà celui de Nazelie, qui eſt un gros Caſabas, ſéparé en deux par une Plaine d'un quart de lieuë de longueur. La partie qu'on trouve à main droite eſt la plus habitée; il y a quatre Moſquées à minarêts. Celle qui eſt à gauche n'en a qu'une, auſſi n'eſt-elle conſidérable que par un grand Bazar ou Marché qui s'y tient tous les Jeudis, & où l'on trouve toutes ſortes de marchandiſes & de proviſions. Une troupe de Cavaliers, commandez par un Sardar, empêche qu'il n'y arrive aucun deſordre.

Cours du Méandre.

Villages de Quioſque & de Nazelie.

Son commerce.

Com-

Comme je marchois toûjours, en tirant du côté du Levant, ſuivant mes inſtructions, il ne me fut pas poſſible de vérifier ce qu'on me diſoit de quelques Villes ruïnées & de Châteaux, dont quelques-uns ſont encore entiers, dans des Montagnes qui ſont à cinq lieuës de Nazelie. On me fit auſſi pluſieurs contes touchant les treſors, qui, ſelon la tradition du païs, y ſont gardez par des eſprits.

Le 31. après avoir marché deux heures dans la même Plaine, j'allai coucher à Coujoujac, gros Village, où il n'y a que des Turcs. Le premier Novembre, après avoir marché cinq heures & côtoyé pendant l'eſpace de deux lieuës la riviere de Boſſe Mainder, je fus obligé de la paſſer ſur un Pont de pier-

pierres qui paroît avoir été autrefois très-beau ; mais qui est à present en fort mauvais état : on a mis seulement quelques morceaux de bois, sur lesquels on ne passe qu'en tremblant & avec beaucoup de danger, car la riviere est fort profonde en cet endroit-là. On pourroit tirer des commoditez infinies de cette riviere ; mais les Turcs sont si négligens, & avec cela si pauvres dans un si beau païs, qu'ils ne songent qu'à leurs troupeaux, dont le lait & la laine leur fournissent dequoi se nourir & se vétir.

Le soir du même jour j'allai coucher à Denyzely, qui est une assez jolie Ville, où le feu venoit de faire, depuis peu, de grands ravages. Le Bizestian & les Bazars avoient été entierement consumez, & on étoit

après à les rebâtir quand j'y arrivai ; ils feront plus beaux & plus commodes qu'ils n'étoient, & je logeai dans un Camp neuf, qui n'eſt pas mal entendu.

Comme on voit à quatre lieuës delà une Montagne, ſur laquelle on me dit qu'il y avoit quelques monumens & des Châteaux encore entiers, je pris avec moi quatre hommes, bien montez & bien armez, pour m'y accompagner. Nous trouvâmes d'abord au pied de la Montagne pluſieurs reſtes de murailles qui paroiſſoient s'étendre juſques ſur les hauteurs voiſines, où il y avoit des Forteresſes. Après avoir traverſé ces Maſures, nous entrâmes dans une grande Ville, entierement ruïnée ; mais dont il reſte encore quelques monumens ſur pied, qui ſont d'une beau-

Beaux Monumens aux environs de Denyzely.

Ces ruïnes ſe nomment Arondon.

beauté à ravir. Il paroît que ces Palais étoient tous bâtis de marbre blanc, & rien n'égale la délicatesse des ornemens que le tems n'a pas encore effacez. Les bas reliefs laissent voir encore des guirlandes de fleurs & des fruits de toute sorte, soûtenus par de petits amours, d'un travail si beau & si correct, qu'on ne sçauroit se lasser de l'admirer. On en voit d'autres, où sont des Thermes qui representent le Dieu des Jardins, avec des oiseaux, dont la plûpart tiennent des couronnes de fleurs dans leur bec, & sous les pieds quelque chose qui ressemble assez à la foudre de Jupiter. Mon conducteur me mena jusqu'en un endroit où l'on trouve une infinité de beaux restes de la magnificence de cette Ville. Je remarquai, entr'autres choses, deux

deux pieces de marbre blanc, & une belle ſource qui paroît y être conduite par quelque Aqueduc ; & elle étoit ſans doute deſtinée pour un Palais de marbre qui eſt auprès & dont les ruïnes laiſſent encore entrevoir la beauté. A quelque diſtance delà, s'éleve une édifice, où l'on m'aſſura qu'il y avoit quelques Inſcriptions. Comme on n'y peut aller qu'en montant, j'eus le plaiſir de conſiderer d'un coup d'œil tous ces reſtes ſuperbes de la magnificence des anciens, de monceaux de marbre, des Colomnes répanduës & à demi briſées, avec leurs baſes & leurs chapiteaux ; des murailles à moitié ruïnées, & qui ſemblent encore, après tant de ſiécles, braver le tems qui les conſument. Je vous avouë que j'étois dans une triſte admiration,

de voir qu'une Ville si belle, & qui paroissoit avoir plus de deux lieuës de longeur, n'étoit à present qu'un triste amas de pierres & de marbre; & je pensois au tems, où ce lieu si desert, & qui ne sert à present de retraite qu'aux serpens & aux bêtes féroces, devoit avoir été si peuplé & rempli d'habitans, dont la volupté & la molesse paroissent encore assez par la beauté de leurs bâtimens & les ornemens qui les accompagnent. Je me demandois à moi-même ce qu'étoient devenus des hommes, peut-être distinguez par leur mérite & leurs talens, peut-être de grands Rois & de grands Capitaines, dont les noms ne sont pas même venus jusqu'à nous; nous ne sçavons pas même celui de leur Ville. Le Public me pardonnera, s'il lui plaît,

ces réfléxions ; il lui paroîtra assez à propos de les avoir faites dans cette occasion, & peut-être assez naturel de lui en avoir fait part.

Comme j'étois dans cette sombre rêverie, un de mes compagnons de voiage vint me dire à peu près ce que la Sybille dit autrefois à Enée dans une semblable rencontre.

Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit. On venoit d'apercevoir une troupe de Touroudy, qui sont des voleurs, d'une espece differente des Arabes & des Turcomans ; mais qui ne sont pas plus traitables qu'eux ; ce sont des Soldats débandez, qui s'assemblent pour courir la campagne & qui y causent beaucoup de ravages. Je n'eus le tems que d'aller un moment dans le lieu que l'on m'avoit

voit indiqué, & où je trouvai deux Inscriptions Gréques fort mutilées: peut-être que j'en aurois découvert d'autres; mais mes guides ne m'en donnérent pas le tems; il fallut partir incontinent & s'éloigner d'un endroit, où il n'étoit pas permis d'être curieux sans peril. En nous en retournant à la Ville, la nuit nous surprit dans un lieu assez agréable; mais qui me parut un vrai coupe-gorge; cependant mes guides me rassurérent, & nous nous mîmes à manger ce qui nous restoit, pendant que nos chevaux paissoient tranquillement autour de nous. Rien ne ressemble mieux à la vie des Chevaliers errants, que celle des Voiageurs, & la situation où je me trouvois cette nuit, & où je me suis trouvé cent fois, me rapelloit les

idées agréables de Dom Quichotte de la Manche, & de son Ecuyer Sancho Pansa.

Quand je fûs de retour à la Ville, j'apris que quelques personnes aiant crû que j'allois dans les ruïnes d'Arondon, pour y chercher les tresors que les Turcs croient être cachez dans tous les lieux où il y a quelques monumens de l'antiquité, s'étoient atroupez pour me surprendre en chemin, & m'enlever tout ce que j'aurois pû trouver dans ce lieu desert; ainsi voulant éviter Sylla, je pensai tomber en Charibde; mais, par bonheur, la crainte des voleurs, qui rodoient dans ces Montagnes, m'aiant fait prendre une autre route, fut cause que je ne fus pas détroussé dans la Plaine par d'autres voleurs.

Ces nouvelles m'ôtérent l'envie

vie de demeurer plus long-tems à Denyzely ; j'en partis le lendemain à cinq heures du matin, & après avoir traversé un chemin, coupé par plusieurs ruisseaux, je passai une Riviere, dont on ne me pût pas dire le nom ; les Turcs ne lui donnant que celui de Sou, qui dans leur langue veut dire de l'eau. Quand cette Riviere est grossie par les pluies, on la passe sur un Pont de pierre, qui n'a qu'une arche. On trouve au sortir de cette Plaine des Montagnes qui sont fort rudes à monter; elles sont couvertes de Sapins : on descend ensuite dans une Vallée plantée d'amandiers qui apartiennent à un Couvent, où l'on garde précieusement le corps d'un Mahométan nommé Jatagundie, qu'on dit avoir opéré de grandes merveil-

les

ſes dans tout le païs. La Moſquée où il repoſe eſt très-belle & bien entretenuë ; il y a dedans 60. chandeliers d'argent maſſif de dix pieds de hauts, & un fort grand nombre de lampes d'or & d'argent. Deux cens Dervis ſont emploiez au ſervice de cette Moſquée ; ils ont une Bibliotéque très-bien fournie, & il ſeroit à ſouhaiter que quelque ſçavant pût la viſiter ; il pourroit y trouver des Manuſcrits prétieux, & d'autres livres qu'on croit peut-être n'exiſter plus. Comme cette Moſquée a des revenus immenſes, il y a une fondation pour nourrir & loger tous les paſſans, & on y exerce l'hoſpitalité avec beaucoup de charité ; ce qui n'eſt pas d'une petite dépenſe, le peuple y accourant en foule de tous les environs.

Riche Moſquée des Turcs, où l'on exerce l'hoſpitalité.

A une demi lieuë de ce Couvent, on trouve un défilé fort dangereux, où les voïageurs ſont ſouvent attaquez par les voleurs qui ſe tiennent dans les Montagnes. On voit en chemin pluſieurs ſources très-belles qui forment les ruiſſeaux, ſur leſquels ſont les moulins de ce Monaſtere. A trois lieuës de ce détroit on rencontre le Village de Guncié, où nous paſſâmes la nuit. Le lendemain, cinquiéme du mois, nous partîmes à ſept heures du matin, & après avoir fait une lieuë dans un beau chemin, nous traverſâmes une Montagne, couverte de ſapins & de halliers, au pied de laquelle on voit le Lac de Gueſigheul: le ſoir nous allâmes coucher à Jacely, où l'on trouve encore un Lac que les habitans de ce Village nomment Naulu-

gheul; les eaux en ſont fort graſſes, & quand on y lave du linge on n'a pas beſoin de ſavon pour le blanchir. Ce lieu eſt très-agréable ; les Voïageurs y ſont bien logez, & la campagne eſt couverte d'arbres, qui reſſemblent aſſez à nos Tilleuls, excepté qu'ils ne ſont pas ſi ronds & qu'ils s'élévent plus haut. Il faut que dans le voiſinage il y ait quelques ruïnes conſidérables, puiſqu'on voit ici pluſieurs pieces de marbre & des Colomnes qu'on y a aportées; mais on ne peut tirer des habitans aucune lumiére ſur ce ſujet : ils ne diſent que des fables, ſelon leur coûtume ; & ſi on les en croioit, le lieu d'où ils tirent ces monumens eſt la choſe du monde la plus merveilleuſe.

De Jaſely j'allai coucher à Jaſely, Bon-

dour. Larcs qui ont des proprietez singulieres.

Bondour, sans avoir rien trouvé de remarquable sur la route qu'un Lac qui porte le nom de cette petite Ville, & dont les eaux sont si améres, que les poissons n'y sçauroient vivre; on y trouve seulement beaucoup d'oiseaux aussi gros que des oyes, & si gras qu'ils ne sçauroient voler: ils se laissent tuër à coups de bâton. On fait de leur graisse une mantéque, dont les pauvre gens se servent au lieu de beurre fondu.

La ville de Bondour est située au pied des Montagnes, & il paroît qu'elle a été autrefois bien plus considérable. Les gens du païs assûrent qu'elle étoit dix fois plus grande, & qu'elle s'apelloit Caragacia; & on n'a pas de peine à le croire, lorsqu'on sort à la campagne, où l'on trouve plusieurs ruïnes dans les vignes qui

qui ſont aux environs; j'y vis un Temple preſque entier; mais qui eſt ſi enfoncé dans la terre, qu'on n'y peut entrer que par les fenêtres, un autre où il n'y a que la voûte qui paroît. Il y a grande aparence que cette Ville a été détruite par quelque tremblement de terre, ou, ſelon la tradition du païs, par un déluge d'eau, qui ſubmergea cette Ville & l'entraîna dans le Lac dont je viens de parler, où l'on voit encore des ruïnes. Comme je voulois ſçavoir la raiſon pourquoi le poiſſon ne pouvoit vivre dans ce Lac; on me dit que cela venoit de la qualité de l'herbe amere, qu'on y trouve en ſi grande quantité, qu'elle couvre toute la ſurface de l'eau. Les habitans du païs l'apellent l'herbe du Diable, & elle me parut à moi une eſpece de thintimalle. J'en arra-

 chai,

chai, & je m'aperçûs qu'en la rompant il en sortoit une espece de lait, ce qui m'obligea à en exprimer assez pour en remplir une petite fiole. On ne manqua pas de m'avertir que cette herbe étoit très-venimeuse : la curiosité l'emporta sur la crainte ; mais j'en fus bien-tôt puni ; car le lendemain je me trouvai, aussi-bien que mon Janissaire qui m'avoit aidé, fort incommodé de la vûë, & nous eûmes l'un & l'autre le visage enflé, ce qui dura dix ou douze jours.

En revenant de ce Lac je trouvai en chemin une Colonne ; mais si enfoncée dans la terre, qu'il n'en paroissoit qu'environ trois pieds. J'y copiai une Inscription, qui est la seule que je pus rencontrer dans ces ruïnes ; on la trouvera à la fin du second volume, avec quelques autres


L'herbe
du Diable
Cette beste se nomme Sirlan ou Zabi

autres que j'ai priſes en differens endroits. Les Soldats qui rempliſſoient alors les chemins, m'empêchérent d'aller viſiter les autres monumens qui ſont dans les montagnes voiſines.

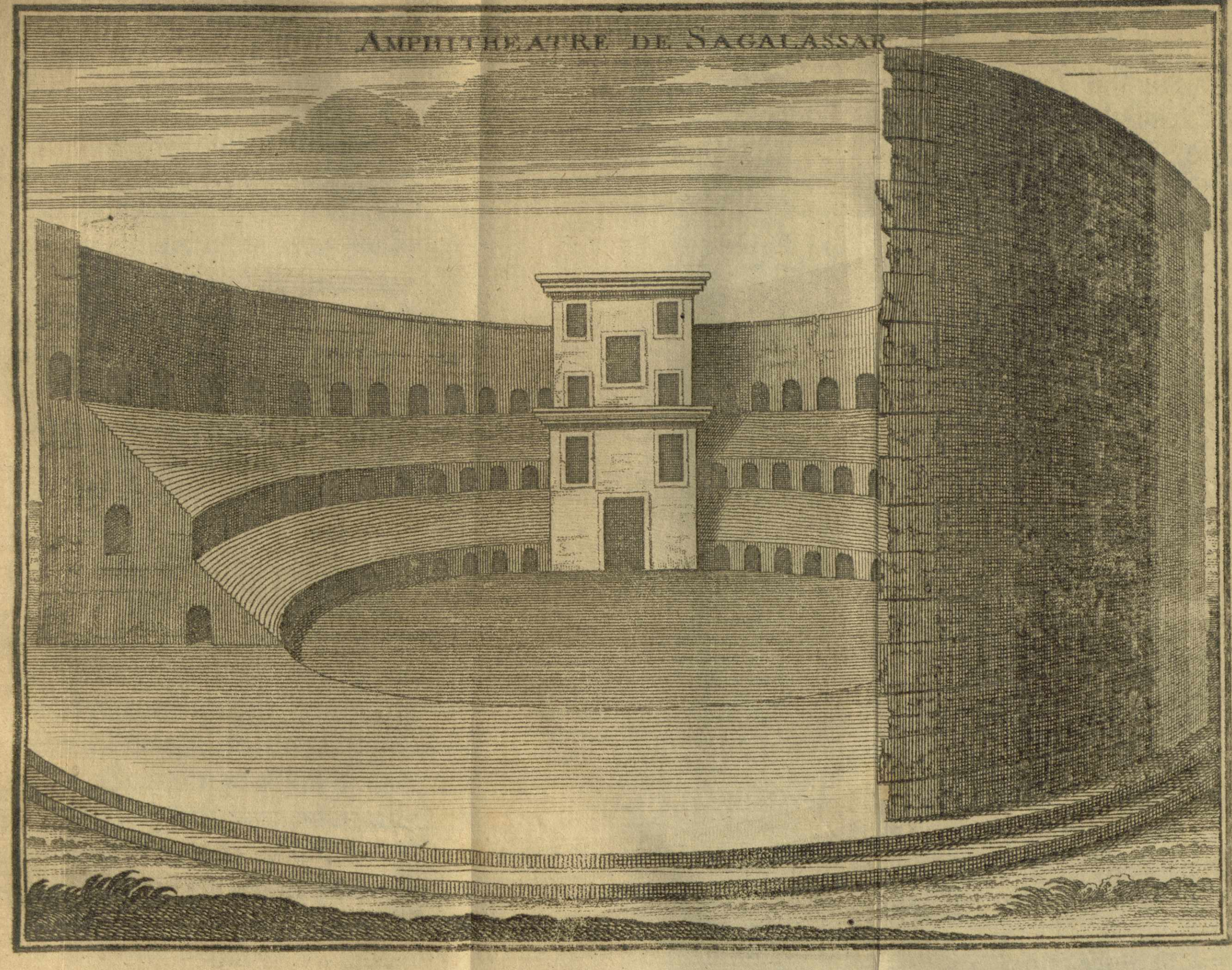
De Bondour, d'où je partis le onze, juſqu'à Sparte où j'allai coucher, il n'y a que cinq lieuës; mais la route étoit alors fort dangereuſe, par la raiſon que je viens de dire, ce qui m'obligea de ſéjourner vingt jours à Sparte, pour laiſſer couler les Troupes qui revenoient de la Morée.

Pour ne pas rendre inutile mon ſéjour dans cette Ville, je pris avec moi ſix hommes bien armez, pour aller viſiter tous les environs; on m'aprit qu'au-delà des Montagnes, qui ſont à trois ou quatre lieuës delà, on trouvoit les ruïnes d'une an- Ruïnes de la Ville de Sagalaſſar.

cienne Ville : je traversai ces Montagnes, qui sont extrêmement élevées, avec une peine infinie; mais rien ne coute à la curiosité. En descendant on me fit tourner à main gauche, par des chemins fort difficiles ; & après une demie heure de marche, je me trouvai auprès des ruïnes qu'on m'avoit indiquées. Le premier coup d'œil offre un spectacle si triste, qu'il tire les larmes des yeux. On voit d'abord, dans la Montagne, une infinité de Niches taillées dans le roc ; on aperçoit ensuite les vastes débris d'une Ville bâtie en amphitéâtre, dans le penchant de la Montagne, qui est une racine du Mont Taurus, & ces ruïnes s'étendent jusques dans la Plaine. Je jugeai que la Ville pouvoit bien avoir cinq ou six mille de tour. Après avoir mar-

ché quelque-tems ſur des monceaux de pierres & de marbre, j'aperçûs un grand Temple, dont les quatre murailles ſubſiſtent encore. On obſerve dans les friſes quantité d'ornemens, parmi leſquels on remarque des enfans avec des aîles, qui tiennent à la main des couronnes & des guirlandes de fleurs. Je comptai 52. édifices qui paroiſſent avoir été très-beaux, & il eſt aiſé de les diſtinguer des autres bâtimens, qui la plûpart ſont entiérement détruits; ceux-mêmes qui ſont encore ſur pied ſont ſi enſévelis dans la terre, qu'on n'en voit plus que le comble & les voûtes, & le dedans eſt ſi rempli de décombres qu'on ne ſçauroit y entrer. Je ne doute nullement que cette Ville n'ait péri autrefois par un tremblement de terre; & de la maniere dont elle paroît

ensevelie, il faut que presque tous les habitans aient eu le même sort que leur Ville. Ce qui y reste de plus entier, est un grand amphitéâtre d'une extrême beauté & qui a plus de 150. pieds de diamétre. On y compte 30. siéges, depuis le bas jusqu'aux galleries, & vingt des galleries jusqu'au plus haut étage. La loge, où se mettoit le Prince, étoit bâtie de grosses pierres de taille, & elle est encore bien conservée. Au-dessous des loges sont plusieurs petits apartemens, qui servoient aparemment à enfermer les animaux qu'on faisoit combattre dans les spectacles. Je ne pus trouver parmi toutes ces ruïnes que quatre inscriptions qui sont même fort mutilées : je souhaite que les sçavans puissent en tirer quelque connoissance, pour déterminer qu'el-


AMPHITHEATRE DE SAGALASSAR

qu'elle fut autrefois cette Ville infortunée. Je soupçonnai d'abord que ce pouvoit être la ville de Laodicée; non pas celle de Pisidie qui étoit près du Fleuve Lycus; mais celle qui étoit dans le Roiaume d'Aminthas, & qu'on surnommoit la Brûlée, parce qu'elle périt par des feux volcans qui sortirent de la Montagne, au pied de laquelle elle étoit bâtie, avec de si grands tremblemens de terre, qu'elle fut entiérement renversée, comme on peut le voir dans les Historiens qui parlent de cet événement. Mais comme cette Villa étoit à plus de dix lieuës de l'endroit où j'étois alors, je revins bien-tôt de cette premiere idée. Comme je trouvai dans ces quartiers plusieurs Médailles de la Ville CAΓAΛACCEΩN, je ne sçai si ce ce seroit point Sagalassus,

lassus, ville de Pisidie, avec laquelle les Lacédémoniens avoient fait alliance, comme il paroît par une Médaille raportée par M. Vaillant; peut-être que c'étoit Seleucie ou Antioche qui étoient voisines de Sagalassus; mais je laisse aux sçavans à décider ce point de Géographie; si j'avois eu la commodité de prendre la juste position de ce lieu, l'affaire seroit décidée; car Strabon a marqué la situation de Sagalassus. Quoiqu'il en soit, on donne le nom de Bourderou à ces ruïnes & à un petit Village qui est dans la Plaine voisine, dans lequel il n'y a rien de remarquable, qu'un grand nombre de sources d'eau vive, qui passoient aparemment dans la Ville dont je viens de parler.

Sparte. Le lendemain 23. je revins à Spar-

Sparte par des chemins très-rudes, aïant été obligé de traverser des Montagnes fort escarpées, où l'on trouve plusieurs sources, & entr'autres une fontaine très-renommée par les merveilles que les Turcs lui attribuënt, à l'occasion d'un Solitaire Mahometan nommé Chekbaba, qui veut dire le chef des peres, qui est enterré auprès, & qui communique, selon la tradition du païs, à cette eau le don de guérir les maladies, ce qui y fait aborder un grand concours de peuple.

Le 24. le Moussalem, qui est celui qui gouverne le païs à la place du Pacha, arriva à Sparte; tous les principaux habitans de la Ville sortirent avec le peuple pour aller au-devant, & il fit son entrée sur les trois heures après-midi, accompagné du Cadis

dis & de plus de 400. personnes à cheval. L'arrivée de ce Magistrat réforma un peu la police de Sparte qui avoit été négligée. Il songea d'abord à purger les chemins des voleurs qui s'y étoient répandus, & il mit du monde en campagne pour leur donner la chasse. Sparte n'a rien de singulier, cette Ville est située dans une belle Plaine, au pied d'une chaîne de Montagnes fort hautes; c'est-à-dire du Mont Taurus, qui traverse toute l'Asie, jusqu'au fond des Indes Il y en a une qui s'éleve en pain de sucre, sur le sommet de laquelle on voit encore les ruïnes d'un ancien Château. De l'autre côté de la plaine on en voit une autre, sur laquelle il y a aussi quelques restes d'une Forteresse. Les Turcs content plusieurs histoires à cette occasion. Ils disent

Sa situation.

que

que ces montagnes apartenoient à deux petits Princes qui étoient ennemis : l'un d'eux avoit de belles ſources dans ſes petits Etats ; le païs de l'autre étoit fort ſtérile faute d'eau : comme celui - ci avoit une très-belle fille, le Prince ſon voiſin en devint amoureux ; l'a fit demander en mariage, lui propoſa la paix. Son ennemi, pour éluder ſa propoſition, lui répondit que s'il pouvoit lui faire venir de l'eau dans ſon Château, il lui accorderoit la Princeſſe ſa fille en mariage ; mais qu'il ne falloit pas l'eſperer par d'autres moiens. L'amour ne trouve rien d'impoſſible ; le Prince amoureux conſulta tout ce qu'il y avoit de plus habile dans le pais pour ſçavoir ſi on ne pouvoit pas faire réüſſir ce projet. On tâcha de le rebuter par les dépenſes exceſſives qu'il fau-

Hiſtoire ſinguliere d'un Amant.

faudroit faire pour cette communication; tout cela ne fit qu'iriter ſa paſſion : enfin il fit travailler à un ſoûterrain voûté, qui devoit communiquer de ſes Etats à ceux de ſon voiſin. L'ouvrage fut conduit avec une diligence extrême; & l'on fut bien ſurpris, lorſqu'on ſçut que cet Aqueduc étoit fini. Le Prince lui-même admira ce grand ouvrage, & voiant le courage & l'amour de ſon ennemi lui accorda ſa fille en mariage, & ils vécurent depuis dans une grande union. On aſſure dans le païs, qu'il n'y a pas vingt ans que ce ſoûterrain étoit ouvert; mais un Pacha le fit fermer, parce qu'il ſervoit de retraite aux voleurs, & qu'on y trouvoit quelquefois des gens aſſaſſinez.

Je ne dois pas oublier de dire ici qu'on trouve dans ces Monta-

ta-

tagnes, dont je viens de parler, une eſpece d'animal qui n'eſt ni lion, ni tigre, ni loup; mais qui ſemble tenir de ces trois animaux : il eſt extrêmement carnaſſier, ne vivant que de cadavres, qu'il déterre dans les lieux où ils ſont, & les tranſporte dans ſa taniere, ce qui oblige les habitans du païs à mettre autour des ſépulchres pluſieurs perches avec des banderolles pour ſervir d'épouventail ; ce qui ſouvent eſt fort inutile. Je vis la peau d'un de ces animaux qu'on avoit pris de la maniere que je vais raconter. On venoit d'enterrer un mort, & on ſe mit en embuſcade à quelque diſtance delà. L'odeur du cadavre attira bientôt la bête affamée ; mais aiant ſenti qu'il y avoit quelqu'un de caché dans les brouſſailles, elle

Animal ſingulier.

le se retira dans sa caverne. On la suivit : on se mit à creuser, & après bien de la peine on l'a trouva. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cet animal, d'ailleurs si cruel & si féroce, devient si doux lorsqu'il se trouve pris, qu'il se laisse tuër sans aucune resistance. Les gens du païs attribuent cette docilité à la vertu du mot *menchiené*, qu'ils répétent plusieurs fois, & qui veut dire, *il n'y est pas.* Comme je n'avois rien à faire à Sparte; après que j'y eus acheté plusieurs Médailles & guéri quelques malades qui s'étoient mis entre mes mains, j'en partis le trente & j'arrivai le même jour à Igridy, qui en est à huit lieuës: le chemin en est très-beau & le païs extrémement fertile. Au pied des murailles d'Igridy est un grand Lac du même nom,

où

où il y a une Isle. Cette Ville, peu considérable aujourd'hui, paroît avoir été très-forte autrefois, sur-tout par sa situation, puisqu'on n'y peut arriver que par des défilez fort étroits, & qu'il seroit fort aisé de fortifier.

Je partis d'Igridy le premier Décembre, & après avoir côtoié le Lac, dont je viens de parler, pendant deux heures & demie, j'entrai dans de hautes Montagnes, que l'on nomme aujourd'hui Kouvali Dagla, & qui sont sans doute le Mont Taurus, qui commençoit dans la Pisidie & s'étendoit jusqu'aux extrémitez de l'Asie. J'y marchai pendant douze heures avant que d'arriver à Belgers, petit Village qui n'a rien de remarquable. Le lendemain deuxiéme du mois, je fis encore

huit ou dix lieuës par des chemins moins raboteux que la veille, & j'allai coucher à Serkis-Serrail ; on trouve ſur la route le Lac de Gueul-Benicher, qu'on laiſſe à main droite : ce Lac eſt très-conſidérable & fort poiſſonneux ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que le ſel qui s'y forme s'éléve en petites montagnes qui paroiſſent ſur la ſurface de l'eau ; on va le prendre ſur des Caïques & on le fait ſecher au Soleil, où il ſe durcit. Il y a aparence que ces Lacs, qui ſont depuis Bondour juſqu'à Cogni, ont été formez par les fontes des neiges & par les torrens, qui tombent de ces Montagnes dans les Vallées voiſines.

Je partis le trois de Serkis-Serrail, & après huit heures de marche par un chemin coupé, j'allai

lai coucher au Village de Quisilouren. Le lendemain, après avoir fait sept ou huit lieuës, je passai la Riviere d'Altimasou, & trois heures après j'arrivai à Cogni, qui s'apelloit autrefois Iconium, Ville célébre par le séjour qu'y faisoient les Empereurs Ottomans, avant qu'ils eussent poussé leurs conquêtes plus avant. Comme j'ai parlé fort au long de cette Ville dans mon dernier Voiage, je me crois dispensé d'en faire ici une seconde relation. Voilà bien des nouvelles découvertes depuis Apamée où je débarquai jusqu'à Cogni; je prie seulement le lecteur de me pardonner la sécheresse en faveur de l'exactitude. Ceux qui ne veulent que des historiettes ou des avantures de Roman, n'en trouveront guéres dans cette route; mais

Arrivée à Cogni.

mais ceux qui aiment à découvrir les antiquitez & qui se trouvent transportez dans ces ruïnes, qui leur rapellent le souvenir des anciennes Villes, dont elles ne sont plus que les cadavres, me sçauront quelque gré de les avoir visitées & de les avoir mis en état, en marquant les lieux où elles sont, de décider si je me suis trompé ou non dans les conjectures que j'ai avancées dans ces occasions. Comme je ne cherche que la vérité, je serai ravi qu'on me corrige dans les endroits où je ne l'aurai pas rencontrée. Comme M. de l'Isle ne connoît pas de meilleure Carte de la Natolie que celle qu'il a gravée sur mes Mémoires, je ne doute pas que celle qu'il vient de faire sur ce nouveau Voiage ne soit encore, & plus complete & plus exa-

exacte ; c'est-là sans doute la plus grande utilité qu'on puisse retirer des Voiages.

Voiage de Cogni à Césarée de Cappadoce.

Après avoir passé trois jours à Cogni ; je partis pour Césarée de Cappadoce, dans le dessein d'aller sur le Mont Argie cüeillir quelques plantes. Je sçavois qu'il y en avoit d'excellentes pour purger les humeurs qui sont dans le sang, & je m'en étois bien trouvé dans plusieurs occasions. J'ai déja raconté de quelle maniere j'avois guéri avec cette herbe la veuve d'Assan Pacha. Quand j'en eus fait ma provision, il fallut revenir à Cogni par le même chemin, celui qui conduit à Alep, où j'avois dessein d'aller, auroit été plus court ; mais il étoit impraticable, à cause du grand nombre de voleurs Turcomans qui sont répandus sur cette route.

te. Je n'ai rien de particulier à dire de ce petit Voiage ; sinon que les Maisons Pyramidales, dont j'ai parlé ailleurs, & dont aucun Auteur avant moi, ni ancien ni moderne n'avoit parlé, sont encore en bien plus grand nombre que je ne l'avois dit; & l'on m'assura même que de l'autre côté d'une Montagne qu'on me fit apercevoir, il y en avoit plus de cent mille. Etoit-ce le Cimetiere de la Ville de Césarée & de tous les environs, ou plûtôt une Ville d'une construction particuliere, & la seule de cette espéce qui soit dans l'Univers ? je le demande aux sçavans. Ce que je sçai bien, c'est qu'il est difficile de trouver un monument plus singulier & plus inconnu à toute l'Europe que celui-là. Comme cette découverte parut fort ex-

Confirmation de ce j'avois dit des Maisons Piramidales.

traor-

traordinaire, lorſqu'elle fut publiée dans mon dernier voïage; la Cour donna ordre à M. le Comte Deſalleurs, Ambaſſadeur à la Porte, de s'en informer exactement; & on lui raporta que la choſe étoit non ſeulement comme je l'avois dite dans ma relation; mais que le nombre de ces maiſons Pyramidales que les Turcs apellent les Minarets, parce qu'elles ſont faites en pointe comme les Tours des Moſquées, étoient en bien plus grand nombre que je ne l'avois crû, qu'il y en avoit plus de 200000. M. Cherac, Conſul pour la Nation d'Angleterre, reçût le même Ordre, & ſon information a été conforme à celle de M. Deſalleurs, ce qui rend la choſe auſſi inconteſtable qu'elle eſt étonnante.

Je fus de retour à Cogni le 25. & j'en partis le 28. pour Adana, après y avoir acheté les meilleures Médailles que j'y pûs trouver. Comme je suivis dans cette route les mêmes chemins que j'avois suivis dans mon dernier voiage, & que je ne cherche point à répéter ce que j'ai déja dit, le Public me dispensera aisément de lui rapeller le souvenir de quelques mauvais gîtes : il se passeroit peut-être bien aussi de sçavoir que je fus attaqué par quelques voleurs, qui ne me firent pas grand mal; mais on a tant de plaisir, quand on est arrivé au Port, de se ressouvenir des périls qu'on a courus pendant le voiage, qu'on ne sçauroit résister à la démangeaison qu'on a de les écrire.

Dès que je fus arrivé à Adana, où je n'avois rien à faire, je son-

ſongai à partir pour Tharſe, dans le deſſein d'aller viſiter encore une fois la ville des Geants, dont la relation a révolté tant de monde contre moi. Les précautions que je pris pour y réüſſir, auroient ſatisfait ma curioſité & levé toutes les difficultez qu'on m'a faites, ſi un incident, que je n'avois pû prévoir, n'avoit fait avorter mon deſſein dans le tems que j'étois prêt à l'executer.

L'Auteur arrive à Sparte ; ce qu'il fait pour vérifier ce qu'il avoit avancé ſur la ville des Geants.

J'allai trouver le Cady qui me reçût fort bien ; je lui montrai mon Firman & lui offris mes ſervices. La qualité de Médecin du Roi de France eſt la meilleure qu'on puiſſe prendre dans les voiages. On trouve par tout des malades, & ſur-tout beaucoup d'ignorance dans les païs où je voiageois ; & on y peut paſſer, comme par tout ailleurs, pour

bon Médecin, ſans être fort ſçavant dans la Médecine. Cette ſcience a cela de bon qu'elle ne perd pas, par la mort d'un homme qui ſe porte bien, le crédit qu'elle aquiert par la guériſon d'un malade. Comme le Cady avoit quelques-uns de ſes domeſtiques incommodez, il me pria de leur donner quelques remedes, & en demanda auſſi pour lui-même; car quand on a le bonheur dans ces païs éloignez de trouver un Médecin qu'on croit habile, on eſt preſque fâché de ſe bien porter, ou du moins on croit, avec leurs remedes, faire une proviſion de ſanté pour le tems qu'on ſera privé de leur preſence. Le Cady voiant le ſoin que je pris de purger ſes malades, me fit un très-bon accueïl, & me promit de me faire plaiſir en tout ce qui dépen-

pendroit de lui. Je le priai, pour toute récompense, de me donner quelques-uns de ses gens pour m'accompagner dans des lieux où j'espérois trouver quelques herbes médecinales, lui promettant de lui en faire part & de lui en aprendre l'usage. Charmé de ces offres il me donna deux de ses domestiques; j'en loüai deux autres, & nous nous mîmes en chemin, avec mon valet & deux païsans, pour avoir soin de nos chevaux. Après avoir fait environ quatre lieuës, nous nous trouvâmes près de la Montagne des Geants, & je cherchai avec soin le lieu le plus commode pour en bien examiner toutes les avenuës, & voir si je ne trouverois pas un endroit par où l'on pût monter avec un peu plus de facilité; mais je n'aperçûs de tous côtez que des

Rochers taillez en pointe de diamans, entassez les uns sur les autres, & qui me faisoient connoître l'impossibilité de pouvoir y grimper. Enfin étant revenu du côté où sont les trois marches, dont j'ai parlé dans mon dernier voiage & qui ont environ 30. pieds de haut chacune, je résolus de tenter l'avanture par cet endroit-là, & après avoir bien pris mes mesures, je retournai à Tharse, où je fis entendre au Cady que je ne croiois pas qu'il y eut un lieu dans le voisinage où l'on pût espérer de trouver des plantes plus salutaires que dans les ruïnes de la ville de Nembrot; car c'est ainsi qu'on apelle cette Citadelle dans le païs; qu'ainsi s'il vouloit aprouver mon dessein, j'allois faire tous les préparatifs nécessaires pour y monter. Le Cady me répon-

pondit que j'étois le maître de faire là-dessus ce que je jugerois à propos, qu'il favoriseroit mon entreprise autant qu'il dépendroit de lui, qu'il seroit même charmé de pouvoir m'y accompagner lui-même ; mais que du moins il me donneroit pour escorte son Coagy. Je fus si content des offres de cet Officier, que je lui donnai sur le champ une petite montre d'or, & lui promis un present encore plus considérable à mon retour. Dès que je fus sorti d'auprès du Cady, je fis chercher des perches & d'autres morceaux de bois pour en faire des échelles, & je pris toutes les autres précautions nécessaires pour mettre à fin cette grande avanture. Mais dans le tems que j'étois prêt à partir, le Cady m'envoia dire de le venir trouver ; cet ordre

me chagrina beaucoup, ſans en ſçavoir pourtant la raiſon; dès que je fus entré dans ſon apartement, il me fit aſſeoir auprès de lui, & aiant fait aporter le Café; il me dit d'un air grave & ſérieux: *A quoi ſonges-tu de vouloir monter dans la Ville de Nembrot; ſçais-tu bien que c'eſt un lieu qui eſt rempli de treſors que des eſprits malins gardent avec grand ſoin, & que tu périras infailliblement dans cette entrepriſe, à moins que tu ne les rendent immobiles, par la vertu des paroles enchantées, dont tu as apris l'uſage dans des livres dont les Francs ſont en poſſeſſion.* J'eus beau lui aſſurer que je ne ſçavois point s'il y avoit des treſors ſur le haut de ce Rocher; qu'en tout cas ce n'étoit point là le motif qui me faiſoit entreprendre d'y monter, & que je n'avois d'autre deſſein que d'y cher-

chercher des plantes ; tout cela ne convainquit point le crédule Cady. Il me repliqua que ce que je disois étoit bien le prétexte dont je me servois ; mais que mon dessein caché étoit d'aller enchanter les Diables qui gardent cette Montagne, & d'en enlever les tresors ; ensuite s'aprochant de moi, il me dit d'un air de bonté ; *Ne me cache rien, je t'en conjure, tu peux t'ouvrir à moi, je te garderai le secret ; tu veux aller enlever les richesses de la ville de Nembrot ; mais*, ajoûta-t-il, en me parlant à l'oreille, *il est inutile que tu te donne tant de peine, tu peux avoir des tresors sans courir le danger de te casser le col ; tu n'as qu'à commander à ces esptits qui les gardent d'en aporter ici, ils t'obéiront sans doute, forcez par les charmes que tu sçais mettre en usage, & je te*

promets que nous les partagerons en bon freres. J'eus bien de la peine à m'empêcher d'éclater de rire à ce discours; mais l'envie que j'avois de réüssir dans mon projet me retint, & je mis tous mes soins à lui persuader que je n'étois ni magicien ni enchanteur; que mon but, dans les voiages dont l'Empereur des Francs mon maître me chargeoit, étoit de perfectionner la Médecine & la connoissance des plantes; & que c'étoit-là ce qui m'obligeoit à le prier de ne rien changer dans la permission qu'il m'avoit donnée de me laisser monter sur cette roche inaccessible à toute autre personne moins curieuse que moi. Mais il me fut impossible de le desabuser; & comme il vit de son côté qu'il ne pouvoit rien gagner sur moi, il reprit son air sérieux, & apel-

apella quatre perſonnes des plus aparentes de la Ville, & qu'il avoit ſans doute fait cacher pour entendre nôtre converſation; car ils parûrent ſur le champ. Dès qu'il les eut fait aſſeoir auprès de nous, il me demanda mon Firman, que je tirai de mon porte-feüille pour le lui donner; il le prit & le lût tout haut, enſuite me le rendit. J'étois fort inquiet de ſçavoir où aboutiroit toute cette céremonie, lorſque le Cady adreſſa ainſi la parole à la Compagnie.

Muſulmans, il eſt porté par nôtre Loi que quand le Commandement de nôtre Prince vient juſqu'à nous, quoique ce ſoit un Infidelle qui en ſoit chargé, nous devons em-

ploier tous nos ſoins, pour qu'il ne lui arrive aucun accident, dans les lieux que Sa Hauteſſe nous a confiez; vous ſçavez que tout le monde ſe prépare dans la Ville & dans la Campagne à ſe révolter contre lui, & que le bruit s'eſt répandu, qu'il n'entreprend de monter à la villle de Nembrot, que pour en enlever les treſors. On m'eſt venu avertir qu'il eſt ſorti ce matin 50. Cavaliers, à deſſein de l'arrêter en chemin, & de le tuër même, plûtôt que de permettre qu'il execute ce deſſein. Il eſt du devoir

voir de ma Charge de l'empêcher d'y aller, de peur que s'il lui arrivoit quelque accident, j'en fusse responsable sur ma tête à la sublime Porte. Je je vous ai envoié chercher pour être témoins de l'Ordre que je lui donne devant vous, de sortir au plûtôt d'un lieu où il court tant de danger pour sa vie, & de se metttre en sûreté par une sage & prompte retraite.

Cet Ordre fut un coup de foudre pour moi; j'eus beau prier, solliciter le Cady, lui offrir de l'argent, tout fut inutile, & il fallut suivre l'Arrêt irrévocable de ce Magistrat, qui dans

dans le fond étoit véritablement persuadé que je courois beaucoup de danger par l'émeute de la populace, ce qui étoit vrai en effet; il me témoigna même le chagrin que cet incident lui causoit; & pour marquer qu'il agissoit de bonne foi dans cette occasion, il m'offrit de me rendre ma montre, que je ne voulus pas reprendre, quoique je fusse fort piqué d'une avanture qu'il n'avoit peut-être pas pû empêcher. Dès que je fus de retour à mon logis, je fis préparer mon équipage, & je partis de Tharse à minuit, avec un Officier que le Cady m'avoit envoié pour m'escorter. Outré de douleur de n'avoir pas pû satisfaire ma curiosité sur un fait si interressant, & fermer la bouche à ceux qui, malgré les relations les plus sincéres

res & les mieux circonſtanciées, s'imaginent qu'on ne leur conte que des fables.

Il eſt conſtant que ce monument mériteroit qu'on y envoiât aſſez de monde pour vérifier ce que ce peut être, & ſi c'eſt une Citadelle comme je jugeai que ç'en étoit une, & que ces marches taillées dans le roc à des diſtances ſi éloignées les unes des autres, ſoûtenoient des murailles qui la rendoient auſſi imprenable de ce côté-là, qu'elle l'eſt par les Rocs eſcarpez qui l'environnent de tous les autres côtez; on peut aſſûrer qu'elle eſt unique en ſon eſpece.

Etant ſorti de Sparte j'allai coucher à Adana, & delà à Alep, par la même route que j'avois tenuë dans mon dernier voiage, & j'y arrivai le quinze Janvier 1716. après avoir

essuié beaucoup de mauvais tems, & une pluie continuelle qui dura pendant deux mois, ce qui m'obligea de demeurer dans cette Ville plus long-tems que je n'avois résolu.



VOYAGE DU SIEUR PAUL LUCAS, FAIT PAR ORDRE DE LOUIS XIV.

LIVRE TROISIE'ME.

Qui comprend mon Voyage dans la Sourie, le Cazervan, la Palestine, & les Montagnes de l'Arabie.

COMME la Ville d'Alep est assez connuë par le commerce qui s'y fait de toutes les marchandises du Levant, je n'entreprendrai pas d'en faire ici

Le Pacha arrive à Alep. Plaintes contre un Cherif qui reçoit la Bâtonnade.

ici la deſcription, me contentant de raporter ce qui y arriva de particulier pendant le ſéjour que j'y fis, ſur-tout à l'occaſion d'un nouveau Pacha que le Grand Seigneur venoit d'y envoier. Comme ce Miniſtre n'avoit point voulu qu'on lui fit aucune cérémonie à ſon entrée, on crût d'abord que c'étoit un homme ſimple & ſans façon; cependant il n'y en eut jamais ni de plus fier ni qui eut plus de hauteur. Dès le lendemain de ſon arrivée une femme lui aiant porté ſes plaintes contre un Cherif, qui refuſa de comparoître à ſon Tribunal, il ordonna à ſon Caïa de lui faire donner 200. coups de bâton ſous la plante des pieds, ce qui fut executé ſur le champ.

Audience donnée par

Monſieur le Conſul de France eut Audiance du Pacha, ce qui

qui se fit avec beaucoup de cérémonie ; mais il eut ordre de n'y point faire aporter de fauteüil, comme il avoit accoûtumé dans ces sortes d'occasions. La marche commença par un Bouluc-bachi, qui est une espece d'Huissier qui écarte la foule ; l'Huissier de la Nation venoit ensuite, avec son Bâton de Commandement ; c'est une baguette noire de cinq pieds de haut, qui a au bout une Fleur-de-Lys d'argent : immédiatement après suivoient quatre Janissaires, avec leurs habits de cérémonie, & leur Bonnet, qui est une coëfure singuliere, qui pend par derriere sur les épaules & qui a sur le devant de la tête un tuïau d'argent doré d'un demi pied de haut, & qui va depuis le front jusqu'au dessus du Bonnet. Après eux suivoient quatre Chaters, en

le Pacha au Consul & à la Nation Françoise.

en habits uniformes, les quatre Drogmans ou Interprétes précédoient M. le Consul, qui étoit habillé à la Turque, excepté la perruque & le chapeau; un de ses Valets portoit la queuë de sa Pelice, qui traînoit juqu'à terre. Il avoit à ses côtez les deux Députez de la Nation. La marche étoit fermée par tous les Francs qui se trouvérent alors à Alep, & par tous ceux qui sont sous la protection de la France. Lorsque le Pacha eut apris que M. le Consul étoit arrivé, il lui envoia faire compliment par un de ses principaux Officiers, qui l'introduisit dans son apartement & le fit asseoir sur un tabouret. Après les premiers compliments, on fit aporter la collation, & on presenta au Consul une assiette de confitures, dont il prit une pe-

tite

tite cuëillerée : on lui donna le café & le sorbec. L'eau rose qu'on lui répandit sur les mains & sur ses habits, & le parfum, terminérent cette cérémonie, après laquelle le Consul prit congé du Pacha, qui lui fit donner un mouchoir de gaze brodé, & le laissa partir sans remuër de sa place. Cette gravité Musulmane est fondée sur le peu de cas que la Loi de Mahomet inspire aux Turcs pour ceux qui ne sont pas de leur Religion, & en particulier pour les Chrétiens ; le retour du Consul se fit dans le même ordre qu'il étoit venu, son Cortége aiant seulement été augmenté de cinq Chaous que le Pacha lui avoit donnez pour le reconduire.

Comme on venoit d'aprendre à Alep la nouvelle de la mort du Roi, dont la mémoire

Servic faits à Alep pour

Loüis XIV. re est respectée dans les païs les plus éloignez, on se disposoit, quand j'y arrivai, à lui rendre les honneurs proportionnez aux grands biens qu'il avoit faits dans tout le Levant, par l'établissement du commerce, & encore plus par celui des Missions, qui portent avec tant de fruit la connoissance de Jesus-Christ jusqu'aux extrémitez de la terre. La premiere cérémonie se fit dans l'Eglise des PP. de Terre-Sainte, qui est la Paroisse des Chrétiens d'Alep, & l'Oraison Funebre fût prononcée par le Révérend Pere Harnoudy Jésuite; je puis assurer que ce discours pourroit tenir place parmi ceux qui ont paru à ce sujet jet en France & dans plusieurs autres Roiaumes. L'Orateur sçût toucher les endroits les plus beaux de la vie du Roi, avec un art

art qui tira les larmes des yeux de ſes Auditeurs. J'eus en mon particulier une extrême ſatisfaction d'entendre dans l'Orient les juſtes loüanges d'un Monarque, dont le nom ſera toûjours reſpectable, & qui m'avoit honoré de ſa bien-veillance, s'étant ſervi avec tant de bonté de mon petit miniſtere pour la découverte des Médailles & des autres monumens de l'antiquité, ſi utiles à la perfection de l'Hiſtoire, de la Geographie & des autres Sciences, dont il a toûjours été le protecteur. Cette cérémonie funêbre dura depuis neuf heures juſqu'à midi. Le Mauſolée qu'on avoit élevé, l'illumination & les autres ornemens qui l'accompagnoient, répondoient au zele & la pieté de ceux qui rendoient ce devoir à un Prince, à qui ils avoient

tant

tant d'obligations. Toutes les autres Eglises d'Alep suivirent l'exemple de la Paroisse.

Curiositez qui sont aux environs d'Alep.

L'après midi du même jour je fus me promener hors la Ville, d'où étant sorti par la porte des Prisons, je trouvai à 60. pas delà une infinité de Grottes taillées dans le Roc, ce qui donne lieu d'abord à plusieurs conjectures ; on m'avoit dit qu'il y en avoit quelques-unes qui étoient si profondes, qu'elles traversent la Ville d'un bout à l'autre ; & d'auires qui ont tant de détours, qu'on s'y perdroit, si on ne prenoit beaucoup de précautions pour en ressortir. Comme j'avois été informé de toutes ces particularitez, & que je sçavois tous les contes qu'on debite sur ce sujet, j'avois pris toutes les mesures nécessaires pour visiter ces soûter-

terrains avec sûreté : j'avois fait provision de ficelle, de flambeaux, de méche, de munitions de bouche, & je m'étois fait accompagner par des hommes bien armez, aussi-bien que moi ; car de toutes les histoires qu'on me racontoit des personnes qui avoient péri dans ces Grottes ; celles des voleurs qui s'y cachoient quelquefois, & qui avoient fait donner à ce lieu le nom de Connaquie, ou de Grottes où l'on coupe la gorge, me paroissoient les plus vraisemblables ; avec ces précautions j'entrai dans plusieurs de ces Grottes où l'on a pratiqué quelques chambres, soûtenuës par des pilliers taillez dans le même roc, qui paroît assez tendre ; j'y remarquai même un petit escalier, qui montoit aparemment à un étage plus haut.

Après avoir avancé quelques pas j'entrai par un trou dans un lieu où il faiſoit une ſi grande chaleur qu'il fut impoſſible d'y demeurer; mais j'aperçûs bien, par le moien de la lumiere de mon flambeau, qu'il n'étoit pas extrêmement profond. Comme je ne trouvois rien en tout cela de fort ſingulier, je me mis en colere contre mon guide, qui m'avoit raconté des choſes ſi prodigieuſes de la profondeur & de la varieté de ces Grottes; mais il ſe tira d'affaire, en me diſant que les Pachas en avoient fait boucher pluſieurs, ſoit à cauſe qu'elles ſervoient de retraite aux voleurs qui s'y cachoient, après avoir aſſaſſiné & volé ceux qu'ils rencontroient dans la Plaine, ou même parce que pluſieurs perſonnes, que la curioſité y avoit ame-

amenées, s'y étoient perduës. Pour m'éclaircir de ce fait, je pris la pince d'un ouvrier qui travailloit assez près delà, & je tâchai de voir si ces Grottes avoient été bouchées aux endroits qu'on m'avoit indiquez; mais il ne me parut point que cela fut vrai, & c'étoit sans doute une défaite de mon conducteur, qui voioit bien que je n'étois pas trop content de ma découverte. Je ne voulus pourtant pas demeurer en si beau chemin; comme j'aperçûs un trou assez difficile à passer, je demandai ce qu'il y avoit au-delà & comme on m'assura que j'y trouverois quelque chose de plus curieux que ce que j'avois rencontré jusqu'alors, j'y entrai avec beaucoup de peine, & je vis plusieurs especes de chambres, séparées les unes des autres,

tres, par de petites allées assez bien ménagées. J'aperçûs en marchant les traces de plusieurs animaux, comme de tigres, de chacalles & autres qui s'y retiroient pendant le jour, & qui dormoient aparemment dans ce tems-là, car nous n'en vîmes aucun. Je remarquai dans ces endroits plusieurs trous faits en forme de puits; mais qui n'étoient pas fort profonds. L'Amphiaraüs de nôtre compagnie; c'est-à-dire, le plus vieux & le plus habile de mes conducteurs, en fit l'expérience & se laissa tomber dans un de ces trous; mais on n'eut pas beaucoup de peine à l'en retirer. Comme je vis que c'étoient des aveugles qui me conduisoient, la crainte de la prédiction de l'Evangile, *si cæcus cæcum duçat ambo in foveam cadunt*, m'obligea

gea de sortir d'un lieu, où la curiosité n'est pas assez dédommagée du danger qu'on y court.

Ce que j'ai lû dans Bellon & dans M. Huet, ancien Evêque d'Avranche, au sujet du Labirinthe de Crete, qu'ils croioient n'être autre chose que les carrieres, dont on retiroit les pierres qui servirent à bâtir la ville de Gortine qui en étoit proche, & où par occasion on avoit ménagé plusieurs allées & plusieurs chambres, me fit venir la même pensée au sujet des Grottes dont je viens de parler, qui ont été faites sans doute lorsqu'on a bâti la ville d'Alep, dont les plus éloignées ne sont qu'à trois quarts de lieuë; & comme le roc où elles sont taillées est fort tendre, il a été facile d'y ménager les compartimens qu'on y voit; on

auroit même pû, ſans perdre beaucoup de tems, y faire quelque choſe de plus curieux & de plus utile.

Le ſoir je retournai à Alep, où je ne ſongeai plus qu'à faire une recherche exacte de Médailles & d'autres Monumens antiques. Le lendemain on publia dans cette Ville la levée des Troupes pour la Campagne de 1716. Des Herauts vont pour cet effet dans tous les quartiers où ils diſent à haute voix, *Que les vrais Croyans, qui étoient deſtinez pour la Guerre Sainte, euſſent à ſe tenir prêts pour la Lune ſuivante, afin de ſe mettre en Campagne, pour aller faire la Guerre aux Infidelles, qui ſont les Chrétiens, ennemis jurez de leur fidelle Religion; qu'un chacun eut beaucoup de courage, parce que Dieu & Mahomet leur pro-*

De quelle maniere les Turcs levent les Troupes en Aſie.

promettoit à tous une grande récompense, puisqu'ils devoient gagner dans cette Guerre beaucoup d'or, de joïaux & de très-belles esclaves. Voilà la maniere dont les Turcs levent des Troupes en Asie ; les Soldats prenant parti volontairement, & faisant même souvent la Campagne, ou du moins la route à leurs dépens, sur-tout quand ils ont été victorieux les Campagnes précédentes.

Avanies faites par le Pacha aux Missionnaires Francs & aux Arméniens.

Il vient peu de nouveaux Pachas dans les villes de Turquie, qui pour avoir de l'argent ne fassent quelque avanie aux Chrétiens ; celui qui venoit d'arriver à Alep, leur en fit une cruelle. Il fit mettre le premier du mois de Mars des Janissaires à la porte de l'Eglise des RR. PP. de Terre-Sainte, pour arrêter ceux qui y viendroient à la

la Meſſe; ils en prîrent quatre, qu'ils chargérent de fers & les envoiérent en priſon. Comme je ſortois du Camp où j'avois couché, je rencontrai le ſieur le Noir ſecond Interpréte de la Nation, qui me dit qu'il alloit de la part du Conſul défendre aux Religieux d'Alep de reçevoir aucun Chrétien du païs dans leurs Egliſes. J'apris deux heures après que le Pacha avoit fait venir devant lui deux Prêtres de chaque Egliſe Chrétienne du Païs; ſçavoir, des Maronites, des Arméniens, des Grecs & des Syriens; & qu'après une legere interrogation, dont perſonne n'a jamais ſçû le détail, il les fit arrêter. Le lendemain les aiant fait paroître à ſon Tribunal, il leur demanda pourquoi ils fréquentoient les Egliſes des Francs;

ces

ces bons Religieux répondirent que s'il y avoit quelqu'un d'eux qui y eût été, c'étoit pour voir les cérémonies qu'on y célébroit pour le Roi de France qui étoit mort depuis peu. Le Pacha qui s'attendoit bien à cette réponse, ne manqua pas de dire que ces Pompes funêbres obligeoient à de trop gros frais, qu'il sçavoit qu'ils avoient reçû des Francs pour cet effet 30000. piastres, qu'il vouloit les obliger à les lui remettre entre les mains, & qu'il feroit faire lui-même les prieres publiques pour le Roi; ensuite il les renvoia en prison en les exhortant à songer à ce qu'ils avoient à faire. Comme tout ce manége ne tendoit qu'à avoir de l'argent; il fallut négocier & on en fut quitte pour cinq bourses qui font 2500. écus. Après que ce

Miniſtre interreſſé eut reçû cet argent, il fit mettre en liberté les Prêtres qu'il tenoit en priſon, & aiant enſuite tiré quelque choſe des Séculiers qu'il avoit fait arrêter, il les renvoia dans leurs maiſons. Il chercha enſuite à faire une ſemblable avanie aux Religieux Francs, & fit mettre pluſieurs Sentinelles dans les Fauxbourgs où demeurent les Chrétiens, dans le deſſein de ſurprendre quelque Miſſionnaire; mais tous les Religieux furent avertis de ne point ſortir de leurs maiſons & on en fut quitte pour la peur. Cependant le Patriarche des Grecs qui craignoit que le Pacha ne lui fit quelque nouvelle avanie, excommunia tous les Chrétiens de ſon rit qui entreroient dans les Egliſes des Francs; les Evêques des Arméniens

méniens & des autres Nations firent la même défense, sous peine de péché mortel, à tous ceux qui visiteroient ces Eglises, ou qui même parleroient aux Religieux Francs.

Comme je n'avois plus rien à faire à Alep, j'emploiai le tems que j'avois à y demeurer à m'informer de l'état present des Maronites, qui habitent dans le Mont Liban & l'Antiliban & une partie du païs de Cazervan aux environs de Seïde; & voici ce que j'en apris.

La Nation des Maronites est la moindre & la plus pauvre de toutes les autres Nations Chrétiennes du Levant; il seroit néamoins plus facile de sçavoir au juste le nombre du peuple infini qui est en France, que celui des Maronites, qui tous ensemble sont de beau- De la secte des Maronites.

coup inférieurs en nombre aux habitans d'une ſeule Ville de ce Roiaume. La plus grande partie de ces Sectaires ſe trouvant diſperſez dans les Montagnes du Liban & de l'Antiliban, & les autres en beaucoup plus petit nombre dans les Villes de Damas, de Seïde, de *Baruth*, de Tripoly, d'Alep, de Jéruſalem, & dans l'Iſle de Chypre, ſans qu'aucun d'eux ait la curioſité de s'éclaircir d'un ſemblable détail, auquel ils préférent de ſçavoir celui de leurs Meuriers qui leur paroît plus utile, & dont ils ſont ſi bien inſtruits, qu'ils n'ignorent pas même combien chaque particulier en retire de livres de feüilles par an. C'eſt-là toute leur ambition ; car comme toutes leurs richeſſes conſiſtent dans les vers à ſoie, ils n'oublient

blient rien pour la culture de ces arbres qui leur servent de nourriture. Il faut remarquer que quoiqu'ils soient fort ignorans, & sur leur état & sur leur origine, ils conservent cependant une espéce de généalogie, lorsque leurs prédecesseurs ont été Ecclesiastiques; mais ils ne la font monter pour l'ordinaire que jusqu'à leur grand pere, ou tout au plus à leur aïeul. Ils reconnoissent même encore deux familles, qui sont distinguées parmi eux & qui prennent la qualité de Cheks, depuis deux ou trois générations: l'une est celle des Habeichs; l'autre est des l'Hauzen, dont le Chek fut honoré, il y a quelques années, de la qualité de Consul de la Nation Françoise à Baruth; aussi étoit-il le plus connu & le plus distingué dans

ſa famille, quoiqu'égal en autorité avec ſes freres & ſes couſins qui habitent dans les Villages d'Agelton & d'Angouza, où leurs grands peres, perſécutez dans les Montagnes où ils habitoient, vinrent ſe réfugier. Ils y furent ſuivis par un grand nombre de leurs confréres, & y furent ſi bien reçûs par les Princes qui commandoient dans le païs, qu'ils obligérent enfin les Turcs qui habitoient dans les Montagnes du Keſroüan de les leur abandonner, pour y exercer, comme ils ont fait depuis, leur Religion avec une entiere liberté. Ils y ont même bâti des Egliſes & des Monaſteres de Religieux & de Religieuſes, & dix ou douze Villages aſſez peu conſidérables, dont la Ferme fut accordée au Chek de la famille de l'Hauzen & à ſes freres,

par

par le Prince des Druzes, dont ils sont dépendants, n'osant prendre les armes que par son ordre, ou ceux du Grand Seigneur, dont le Prince des Druzes luimême est Tributaire; mais comme ils sont en petit nombre, & qu'ils ne peuvent fournir tout au plus que mille hommes, les Pachas qui commandent dans le païs ne les emploient pas souvent, si ce n'est contre quelques Rebelles de leur voisinage. Les Druzes, qui servent dans ces occasions, sont à la verité en bien plus grand nombre; mais ce sont de très-mauvaises Troupes, toûjours prêtes à lâcher pied au premier choc, n'étans propres tout au plus qu'à quelque expédition de peu de durée, après laquelle ils s'en retournent dans leurs familles dont ils n'aiment pas à s'éloigner

gner pour long-tems. Les Maronites ne ſont pas plus expérimentez dans les ſciences que dans l'art militaire ; les plus ſçavans bornant toutes leurs connoiſſances à aprendre à lire & à écrire. Ils parlent Arabe ; mais leurs caracteres ſont Syriaques ou Chaldaïques ; enſorte qu'il y a des Eccleſiaſtiques même qui ne ſçavent pas lire ni écrire dans leur langue naturelle , toute leur aplication ſe bornant à reciter l'Office Divin qui ſe fait en Syriaque , dont la plûpart même n'entendent pas le ſens des paroles , cette Langue étant peu d'uſage parmi le peuple, ſi ce n'eſt dans quelques Villages qui la parlent encore , mais d'une maniere très-corrompuë.

L'ambition des plus puiſſans Maronites qui habitent les Villes

les, se borne à devenir Marchands, & c'est le plus haut degré d'honneur où ils puissent prétendre; mais il n'y en a qu'un très-petit nombre qui ait assez de fond pour y parvenir, les autres étant obligez d'exercer, sans beaucoup d'industrie, quelque métier pour les tirer de la misere, qui les oblige à travailler à proportion qu'elle est grande.

Il y a encore moins de Maronites dans les Montagnes en état de s'élever, ceux qui sont les moins pauvres se contentans, pour subsister, d'entretenir auprès de leurs maisons de petites Auberges où il n'y a qu'un seul apartement où tous les Voiageurs sont obligez de s'arrêter. La nourriture qu'on leur fournit est proportionnée au lieu où ils sont logez. Le pain

&

& l'eau, avec quelques œufs, des olives & du lait, ſont tous les mets qu'on leur preſente ; & il faut bien que l'air & la fatigue du voiage ſervent d'aſſaiſonnement à un ſi méchant repas, puiſqu'on ne laiſſe pas d'y manger quelquefois avec excès. Si l'on n'eſt pas bien régalé ni couché, on a la ſatisfaction d'en être quitte à bon marché, les Maronites ſe contentans de ce qu'on leur donne, ſans rien exiger de leurs hôtes. Tout l'avantage que retirent ceux qui entretiennent ces Auberges ; c'eſt qu'ils ſont exempts de la taille & des autres contributions. Comme le païs qu'habitent ces peuples, eſt peu propre à leur fournir du vin & du bled, toute leur reſſource eſt dans la vente de la ſoie, qu'ils retirent du grand nombre de vers à ſoie qu'ils nour-

nourrissent. C'est-là où ils mettent toute leur aplication. On ne peut rien ajoûter à l'industrie avec laquelle ils cultivent leurs Meuriers, aiant grand soin de les arroser ou de faire couler de petits ruisseaux dans les lieux où ils sont plantez, ou de tirer plusieurs Canaux pour les faire passer auprès. Ils ne connoissent dans la nature que cet unique avantage ; & quand on leur parle des ouvrages immenses que le feu Roi avoit fait pour porter les eaux de la Seine à Marly & à Versailles, ils demandent combien ce Prince avoit de Meuriers à arroser, ne pouvant nullement comprendre qu'on puisse faire de la dépense pour un autre sujet. Ceux qui liront cette relation, n'auront pas de peine à se donner une préférence délicate sur un peuple si grossier ;

ſier ; mais quand ils ſçauront que ces mêmes gens ſont très-habiles à démêler leurs intérêts & à faire valoir leurs prétentions, qu'ils vivent très-contens dans leur médiocrité, qu'ils ignorent ou mépriſent nôtre luxe & nos coûtumes, ils ſeront peut-être plus réſervez dans leurs jugemens. Sont-ils ſi extravagans en effet, quand ils ont de la peine à conçevoir comment on laiſſe en Europe aux femmes la liberté de reçevoir à toute heure des hommes dans leurs apartemens, de ſe mêler avec eux dans les Egliſes, dans les promenades publiques & dans les ſpectacles? *Comment ſe peut-il faire*, s'écrient-ils, *que les Francs, qui ont d'ailleurs tant d'eſprit, en manquent dans une occaſion ſi eſſentielle? Eſt-ce être ſage de confier ce qu'il y a*

dans

dans le monde de plus estimable, qui est le bon ordre, au caprice d'une femme, dont la plus sage devient folle d'abord qu'elle se voit en possession de faire ce qu'elle veut, ou qu'elle a tant soit peu d'autorité, étant de la nature du serpent, à qui il ne faut jamais laisser lever la tête, si on veut bien s'en garantir? Le beau sexe me pardonnera, s'il lui plaît, de raporter en fidelle voiageur ce que pensent ces Asiatiques. Je sçai bien que la vertu ne dépend pas ni des portes ni des grilles, que la meilleure garde qu'on puisse donner à une femme, est le soin de sa réputation, & que malgré les coûtumes differentes de toutes les nations, le déréglement est à peu près égal par tout; mais enfin nous ne sçaurions empêcher les autres peuples de nous traiter sur cet ar-

ticle d'extravagants; c'eſt à nous à les traiter de groſſiers & d'impolis; ainſi chacun ſe trouvera dédommagé & demeurera en poſſeſſion de ſes uſages, que ce recit ne fera pas aſſûrement changer.

On n'aura pas de peine, après ce que je viens de dire, de comprendre que les maris ont dans le païs dont je parle toute l'autorité, que leurs femmes ſont gardées avec beaucoup de ſoin, & qu'elles ont tant de reſpect & de déférence pour eux, qu'elles ſouffrent avec une parfaite docilité le châtiment que méritent leurs fautes; & on regarderoit comme un monſtre une femme qui oſeroit lever la main contre ſon mari, dans le tems même qu'avec un foüet ou une baguette, qui pourroit raiſonnablement paſſer pour un

un bâton, il lui fait porter la peine des moindres prévarications. Avec cet air d'autorité, si propre à rebuter les femmes de nôtre climat, ils sont devenus les maîtres des leurs, les ont renduës très-sages, & si retenuës, qu'elles n'oseroient ni voir ni parler à aucun homme, ni en public ni en particulier, à moins qu'il ne soit fort proche parent, encore est-ce avec bien de la précaution, & une modestie qui semble ne leur rien coûter. Toute leur ambition consiste à avoir des enfans mâles, sans faire attention qu'elles en deviennent dans la suite les esclaves, étant obligées de les servir, si-tôt qu'ils sont en état de l'exiger, sans avoir la permission de manger avec eux, encore moins avec leurs maris.

Pour passer maintenant des coû-

coûtumes des Maronites à leur Religion, on sçait assez qu'ils sont maintenant tous Catholiques, fort gens de bien, & revenus enfin de l'antipathie naturelle, que tous les Chrétiens Orientaux ont contre les Latins. Ils sont d'ailleurs fort atachez à la Priere Vocale & au jeûne, qu'ils n'observent que pendant le Carême, & d'une maniere differente de la nôtre ; car il leur est permis de faire autant de repas qu'ils veulent, pourvû qu'ils aient jeûné neuf heures depuis le lever du Soleil ; c'est-à-dire, jusqu'à deux ou trois heures après-midi. Ils ont outre cela trois autres tems dans l'année où ils s'abstiennent aussi de viande & de laitage ; & c'est sur-tout alors que les Missionnaires François parcourent leurs Habitations, pour les instruire

& leur administrer les Sacremens ; ce qui fait beaucoup de plaisir aux Prêtres Grecs, qui sont fort négligens, & même aux Princes Infideles qui les gouvernent.

Les Curez y sont presque tous mariez, & il y en a un dans chaque Village où il est fort respecté, par raport à son caractere & à sa vie ordinairement exempte de scandale & assez réglée, ainsi que celle des autres Prêtres, avec des manieres d'ailleurs très-grossieres & telles que peuvent les avoir des gens sans éducation & sans étude, & qui sont souvent obligez de travailler pour nourrir leur famille, les revenus de leur Cure étant très-médiocres. Les Evêques, qui sont au nombre de dix ou de douze, sont presque tous Religieux ; il y en a

trois ou quatre qui ont voiagé à Rome, qui ſont plus diſtinguez par leur mérite & leur capacité que les autres, & qui aiant joint la politique des Européens à leur eſprit naturellement bon & pacifique, ſont devenus les maîtres, comme il parut dans l'élection du dernier Patriarche, qui étoit l'un des trois, & qui, dès qu'il fut en place, obligea les autres Evêques à demeurer dans leurs Monaſteres, & leur donna quelquefois le ſoin des Chrétiens qui n'étoient pas de leur Diocèſes.

Cet air de fierté & d'autorité offenſa le Clergé, qui forma une brigue pour dépoſer le Patriarche, & quoique ſes mœurs fuſſent irréprochables, on ne laiſſa pas de publier contre lui un tiſſu de calomnies, qui le diffamérent dans le Public, & il fut dé-

déposé avec autant d'infamie que s'il eut été convaincu des crimes les plus atroces, sans songer qu'on causoit par-là un grand scandale parmi la Nation, & qu'on s'exposoit à la raillerie des Infidelles, qui chantoient publiquement des chansons sur le prétendu commerce de cet Evêque avec sa sœur. Il ne manquoit plus, pour achever de perdre cet infortuné Patriarche, que de le faire condamner à Rome, & on n'oublia rien pour y réüssir; mais toutes les batteries qu'ils dressérent se trouvérent inutiles; le Tribunal de Rome déclara que la déposition étoit nulle & contre les Canons; & tous les crimes dont on l'accusoit, aiant été trouvez faux & publiez sans aucun fondement, le Patriarche fut déclaré innocent &

rétabli ſur ſon Siége, par les ſoins de M. Poulard Conſul de la Nation Françoiſe à Seïde, qui ſurmonta avec beaucoup de ſageſſe & de prudence les difficultez qui ſe preſentérent, charmé de ce que le Pere Gardien de Jéruſalem, chargé de cette commiſſion, ſe fût adreſſé à lui pour la faire réüſſir. Ce Conſul avoit retiré chez lui le Patriarche pour le mettre à couvert de la perſécution, & plus perſuadé que perſonne de ſon innocence & de la pureté de ſes mœurs, il ſe fit un plaiſir de le remettre dans une place dont il avoit été ſi indignement chaſſé. Il ſçût même détruire une nouvelle brigue qui ſe formoit pour le dépoſer une ſeconde fois, lui aiant conſeillé de quitter le ſéjour de Kanobin, lieu de ſa réſidence, pour venir au païs de Keſroüan,

où

où il fut bien reçû, même de ſes ennemis les plus déclarez; il eut même une occaſion favorable, pour s'attirer la vénération du peuple qui n'avoit été que trop prévenu par les fauſſes accuſations qu'on avoit publiées contre lui. Ce fut à la Dédicace de la nouvelle Egliſe que les Capucins avoient fait bâtir à Gazir, petit Village que le Pacha de Seïde avoit deſolé quelques années auparavant. Cette cérémonie fut faite avec beaucoup de ſolemnité & de dévotion & le peuple fut charmé de voir ſon Patriarche à la tête du Clergé benir une Egliſe, qui peut paſſer pour la plus belle & la plus commode de toute la Nation. La Fête dura huit jours, & tous les Chrétiens du Mont Liban & de l'Antiliban y accourûrent avec beaucoup

d'empreſſement. Les Cheks de ce Village, qui ſont les principaux de la Nation, marquérent en cette occaſion beaucoup de zele pour leur Patriarche, auſſi avoient-ils été les plus moderez dans le tems de ſa perſécution, & cela par le conſeil des Miſſionnaires Capucins, qui leur avoient toûjours parlé favorablement de cet Evêque, & les avoient même menacé de l'indignation dé la Cour de Rome, pour laquelle ils ont une très-grande vénération. L'exemple du Village de Gazir fut ſuivi de tous les autres qui ſont dans le Keſroüan, enſorte que peu de tems après tout le monde revint des préventions qu'on avoit conçûës contre ce ſaint Paſteur, & chacun fut très-ſatisfait de la conduite du Pape, dont le ſage Decret avoit rendu

la paix à leur Nation, dans un tems où tout étoit dans le trouble & le desordre.

Ce schisme, qui ne dura pas long-tems, fut suivi d'un événement qui pensa porter un coup funeste aux Chrétiens de ces montagnes. Ce fut la déposition de l'Emir Abdallak. Ce Prince, souverain parmi les Druzes, les Amédiens & quelques autres peuples de Sourie, étoit de tous les Infidelles celui qui favorisoit le plus les Chrétiens Maronites; soit par son caractere de douceur, soit par le besoin qu'il en avoit pour se soûtenir contre les Turcs, & conserver ce reste d'autorité qu'ils n'ont pû encore lui ôter entiérement. On sçait que les Druzes sont des peuples qui descendent des Latins, qui firent la conquête de la Terre-Sainte; ils habitent

Histoire de l'Emir Abdallak.

en deçà du Jourdain vers l'Antiliban. Ils ont toûjours conservé un Prince, qui sous le nom d'Emir les gouverne en Souverain, quoi qu'il soit lui-même dépendant du Grand Seigneur, auquel il est obligé d'obéïr & fournir des Troupes dans le besoin. Avec cette dépendance, il ne laisseroit pas d'être assez heureux, sans les avanies continuelles que lui font les Pachas qui commandent dans le païs, & il est souvent obligé de les apaiser en leur donnant des sommes considérables; cependant quelque précaution que prît Abdallak, il ne lui fut pas possible de contenter les Pachas de Seïde & de Damas, dont l'avarice étoit insatiable. Celui de Damas, surtout homme cruel & entreprenant & si puissant dans ce païs, que le Grand Visir en prit ombra-

brage, forma le dessein de détruire entiérement la puissance de l'Emir. L'heureux succès qu'il avoit eu contre les Arabes, qui s'étoient révoltez du côté de Jérusalem & de Gasa, le rendoit extrêmement orgueilleux. Se voiant absolument le maître dans le païs, il inventoit tous les jours de nouveaux prétextes pour demander des contributions aux Druzes, & comme ils ne se trouvoient pas en état de le satisfaire, il résolut, de concert avec le Pacha de Seïde, d'ôter le Gouvernement du Païs à la famille des Emirs, qui en est en possession depuis longtems, pour le donner à une autre qui est leur ennemie déclarée. On donnoit déja à ces deux Pachas du secours de tous côtez; & le principal Emir, qui se dit issu du sang du grand Fakardin,
 étoit

étoit déja ſorti de ſon Château pour aller ſe cacher dans les Montagnes, ainſi que tous les autres Princes du païs, lorſque l'infortuné Abdallak eu le malheur de tomber dans les piéges que ſes ennemis lui avoient tendus, ce qui affligea fort tous les Chrétiens, & en particulier les Miſſionnaires Capucins, à qui il étoit ſi attaché, qu'il venoit de leur bâtir un hoſpice dans ſes petits Etats, diſpoſé à embraſſer la Religion Chrétienne, dès qu'il ſeroit aſſez inſtruit de nos Miſteres, pour reçevoir le Bâtême. Cette triſte révolution n'empêcha pas pourtant l'effet des pieuſes exhortations des Miſſionnaires; car dans le tems que ce vénérable vieillard étoit dans le fond d'un cachot, où on lui refuſoit les choſes les plus neceſſaires à la vie, & où il ne ſub-

subsistoit que par les secours que les Capucins avoient l'adresse de lui fournir, se croiant prêt à mourir de faim & de douleur, il demanda le Bâtême, qn'un de ses domestiques Chrétiens Maronite, instruit par ces bons Peres, lui administra, & qu'il reçût avec une ferveur digne des premiers Chretiens, aiant les mains jointes & les yeux élevez au Ciel, versant un torrent de larmes; ensuite dequoi il parla d'un ton ferme & héroïque à ce fidelle domestique, lui disant qu'il ne craignoit plus la mort, puisqu'il avoit le bonheur d'être Chretien, & le conjurant d'en porter la nouvelle aux Capucins, ce qui leur causa une joie incroiable Ces fervents Religieux ne se contentérent pas d'avoir contribué à lui obtenir du Ciel la vie spirituelle; ils travail-

lérent à obtenir ſa grace; & ſçûrent engager un riche Marchand à paier ſa rançon; mais comme le Pacha demanda outre cela qu'on paiât celle de ſes ſujets, ce qu'on ne fut pas en état d'éxecuter, on le retint toûjours en priſon.

Cependant les enfans de ce nouveau Proſélite, plus indignez de la maniere dont on traitoit leur pere, que de la perte de leurs maiſons & de tous leurs biens, firent une tentative pour le délivrer. L'Emir Aſſen, ſon aîné, qui eſt ſans contredit le Prince le plus brave de tous les Druzes, aiant ramaſſé avec ſes freres tout ce qu'il put trouver de monde, alla trouver le Grand Emir qui étoit caché & l'obligea de raſſembler ſes amis, afin d'aller à la rencontre de leurs ennemis,

mis, résolus de vaincre ou de mourir; dans cette résolution ils allérent les forcer dans leurs retranchemens d'Andura, & cela avec tant de courage, qu'en moins de deux heures ils s'en rendirent les maîtres, aiant eu la précaution d'écarter les Troupes des Pachas, pour n'être pas infidelles à leurs maîtres légitimes. Ils firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrérent, tuërent la plûpart de leurs concurrents, & par ce moien recouvrérent leur liberté & leurs Etats. Il n'y eut que le malheureux Abdallak, qui pour n'avoir pas pû paier la rançon des autres prisonniers, fut conduit à Bassora sur les Frontieres de Perse, où il a été toûjours traité comme un esclave par le Pacha de Seïde qui commandoit alors dans ce païs. Sa seule consola-

ſolation eſt d'avoir reçû le Bâtême, ne ſouhaitant plus rien au monde que d'être uni avec ſon Dieu.

Ses enfans ne furent pas plûtôt rétablis dans leurs Etats, qu'ils rapellérent les Miſſionnaires, qui font dans ce païs beaucoup de bien depuis 1710. qu'arriva cette révolution. Le Pacha de Damas fut étranglé par les ordres du Grand Viſir, & ceux qui lui ont ſuccedé depuis n'ont plus tant inquietté ni les Druzes ni les Maronites. Si l'on veut joindre ici ce que j'ai raporté dans mon dernier Voiage ſur ce ſujet, on aura une relation complette de l'état & de la Religion des Maronites & des Druzes, & en particulier l'hiſtoire de l'Emir Abdallak.

Comme dans mon premier Voiage j'ai fait la relation de la Ville

Ville d'Alep & du commerce qu'on y fait, je n'en dirai rien ici; je me contenterai seulement d'ajoûter, pour les sçavans, que cette Ville est la même que l'ancienne Beroée dans la Syrie; le témoignage des Auteurs y est formel, & on peut voir dans Holstenius, sur Etienne de Bisance, qu'elle s'apella dans la suite Kaleb, d'où est venu le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui.

Je ne dirai rien non plus, pour la même raison, de la route que je tins d'Alep à Tripoli, où il ne m'arriva rien de singulier. J'étois accompagné du P. Micolo Jésuite, Missionnaire d'une grande réputation dans le Levant; nous fûmes coucher la premiere nuit dans le Village des Moucres qui nous servoient de guides, & comme nous fûmes

Voiage d'Alep à Tripoli de Sourie.

mes obligez d'y demeurer deux ou trois jours, nous allâmes le lendemain visiter les ruïnes d'Arel-Malen, qui sont sur une Montagne voisine, & qui laissent encore entrevoir les restes d'une très-grande Ville. Le premier objet qui se presenta à nos yeux fut un Temple, dont la voûte seule est abatuë; les murailles qui subsistent encore sont bâties de grosses pierres, dont quelques-unes ont vingt pieds de long sur trois ou quatre d'épaisseur. Cette Ville, sur laquelle je n'ai pû avoir aucune connoissance, a été sans doute habitée par les premiers Chrétiens, puisqu'on voit encore un grand nombre de Croix sur plusieurs restes d'édifices dont les murailles sont encore aujourd'hui sur pied. J'y remarquai aussi plusieurs Tombeaux, par-

parmi lesquels il y en eut un plus grand & mieux conservé que les autres qui excita ma curiosité. J'en approchai, & aiant aperçû dans un de ses côtez un trou assez grand pour y faire entrer un enfant, j'en pris un des Pasteurs qui habitent ce lieu-là & qui font paître leurs Troupeaux dans cette Montagne, & lui aiant donné une bougie allumée, je le fis descendre par cette ouverture. Comme je regardois exactement par le trou : je vis que le tombeau étoit taillé dans le Roc, qu'il s'élargissoit en dedans, & que ce qui paroissoit en dehors n'occupoit pas la moitié de l'espace du fond; je jugeai d'abord que le corps de celui qui y avoit été enterré devoit être plus grand que celui des hommes ordinaires, & ma con-

Tombeau d'un Geant.

conjecture ne fut pas fauſſe ; car le jeune homme que j'y avois introduit m'aiant preſenté quelques oſſemens ; ils parûrent au Pere Micolo & à moi d'une grandeur extraordinaire : comme ils étoient rompus & ſi calcinez qu'*ils* brûloient au moindre feu, il ne nous fût pas poſſible de voir de quelle grandeur ils avoient été. Je vis un morceau du crane, qui avoit plus d'un poulce d'épaiſſeur. J'en tirai une dent que j'ai preſentée à *Monſeigneur* le Duc de Chartres, & qu'on peut voir dans ſon Cabinet, où elle tient ſa place parmi les autres curioſitez qu'il a eu la bonté d'accepter.

Je laiſſe aux curieux à chercher le nom de cette Ville & du caractere de ceux qui l'ont habitée. On trouve tous les jours des oſſemens d'une grandeur

deur au-dessus de la taille des hommes avec qui nous vivons, & il ne doit pas paroître fort extraordinaire d'en rencontrer dans un païs que l'Ecriture-Sainte apelle la terre des Geants, & qui n'étoit pas fort éloignée du Roiaume de Bazan, dont Og, qui en étoit Roi, est peint dans les Livres Saints comme un homme d'une taille monstrueuse.

Avant que de descendre de cette Montagne qu'il étoit tems d'abandonner, à cause des Arabes qui sont répandus dans le voisinage, & qui sont les voleurs les plus intrépides & les plus dangereux qui soient dans le Levant, je parcourus des yeux tous ces restes de monumens qui s'étendent à perte de vûë, & que mes guides m'assurérent aller jusqu'auprès d'Alexandrette,

te, confondant peut-être les ruïnes de plusieurs Villes dont cette belle Plaine étoit autrefois remplie, & j'étois bien mortifié de ne pouvoir pas les visiter exactement ; mais pour voiager utilement dans tous ces païs, il faudroit être bien armé & bien escorté, sans dépendre ou d'une Caravane de Marchands qui ne songent qu'à faire leur chemin, ou de quelques guides pour la plûpart assez poltrons, & toûjours prêts à sacrifier à leur intérêt tout l'avantage qu'un voiageur qui les emploie pourroit tirer de ses découvertes.

Ruïnes qui s'étendent depuis Alep jusqu'à Alexandrette.

J'ai oublié de dire que j'avois acheté des Pasteurs, qui demeurent parmi ces ruïnes & qui y forment un petit Village, deux dez de jadde dont les points sont d'or, & qui ne different en rien des nôtres, que par la ma-

matiere ; on m'aſſura qu'on les avoit trouvez dans un Tombeau, que j'allai viſiter ſur le champ. Il étoit de marbre blanc, orné de guirlandes en bas relief, & de deux têtes d'Apollon à chaque bout. J'envoiai ces deux dez, avec quelques autres curioſitez à Madame, qui leur à trouvé place parmi les raretez de ce précieux Cabinet, où le choix, la beauté & la rareté des Médailles & des autres Monumens de l'antiquité qu'on y voit, diſtinguent autant cette Princeſſe parmi les perſonnes du meilleur goût, que ſa bonté, ſa douceur & ſes autres qualitez héroïques, la font eſtimer parmi toutes les Princeſſes de l'Europe.

Je revins enfin le ſoir au Village où j'avois couché la nuit précédente, fort triſte d'y voir

qu'un païs si beau & qui avoit été si habité autrefois, étoit devenu si desert, & n'offroit plus que les tristes restes d'une magnificence que le tems détruisoit tous les jours. Quelques jours après j'arrivai à Tripoli par la même route que j'avois tenuë dans mes autres voiages, & j'y demeurai jusqu'au dix-neuf d'Avril. Et sortant de ce lieu je passai par Gazir, où je visitai la nouvelle Eglise & l'hospice des Capucins Missionnaires, dont j'ai parlé dans la relation que j'ai faite de l'état present des Maronites. Cette Eglise est bâtie sur les ruines d'un vieux Château. Je visitai encore quelques autres lieux des Montagnes du Cazervan, où je ne trouvai rien de singulier. Ces Montagnes font partie du Mont Liban. Cependant ma curiosité pen-

De Tripoli, de Gazir, des Montagnes du Cazervan, *&c.*

pensa me couter cher, car lorsque je fus descendu dans le Vallon, j'aperçûs un Tigre qui se couloit parmi des broussailles, & qui s'avançoit du côté où j'étois. Je demandai à mes deux guides s'ils ne l'avoient pas vû, & ils m'assurérent, non-seulement qu'ils n'avoient rien vû, mais qu'il n'y avoit pas même de Tigres dans ces quartiers. Cependant je mis pied à terre, & je les obligeai d'en faire autant, & un moment après ce terrible animal parut à 25. pas de nous, & s'arrêta pour nous considérer. Mes guides qui m'assurérent qu'on le feroit retirer en l'éfraiant & en le menaçant, & que c'étoit ainsi qu'on s'en délivroit dans le païs, lui firent un discours pathétique, auquel il parut fort indocile. Je me mis en état de lui en faire un plus persua-

L'Auteur tuë un Tigre, & en emporte la peau.

ſuaſif ; ce fut de lui tirer un coup de fuſil chargé d'une balle ; l'animal qui en fut frapé fit un ſaut pour ſe lancer ſur moi, avec tant de vigueur & de rapidité, qu'il s'en trouva en un clin d'œil à quatre pas. Mes guides & mes chevaux s'enfuïrent de toutes leurs forces, & j'en faiſois autant, lorſque m'étant retourné pour tirer un ſecond coup, je le vis tomber roide mort dans l'endroit où il avoit ſauté. Je le fis dépoüiller ſur le champ, & j'en ai aporté la peau. Si nous vivions dans les ſiecles de l'héroïſme, je pourrois la porter comme un monument de ma victoire ; ſans faire ici l'Hercule ni le Theſée, je puis aſſurer que ſouvent les trophées dont les Hérauts faiſoient tant de vanité, ne leur ont pas plus oouté qu'à moi ; & s'il ont eu autant

tant de peur que j'en eus, ce que je n'avance peut-être pas sans fondement; ils ont joüi de leur héroïsme à bon marché.

Après cette expédition, je vins à Baruth, qui étoit la ville de Berithe des anciens. On passe pendant la route sur deux beaux Ponts : l'un est sur la Riviere d'Abraham, apellée autrefois le Fleuve Adonis, qui se jettoit dans la Mer auprès de Biblos; l'autre est sur la Riviere du Chien, à cause de cette figure de pierre, dont j'ai parlé dans mon premier voiage, & qu'on dévroit plûtôt apeller la Riviere du Loup, puisqu'elle est certainement la même que le Fleuve Lycus; car, suivant les anciens Auteurs, c'étoient les deux Rivieres qu'on rencontroit sur le chemin de Tripoli à Berithe; elles sortent

Baruth étoit la ville de Berithe.

La Riviere d'Abraham étoit le Fleuve Adonis.

Du Fleuve Lycus, apellé aujourd'hui la Riviere du Chien.

l'une & l'autre du Mont Liban.

Etant parti de Baruth le 24. je passai 4. heures après le Fleuve d'Amour ; c'étoit le Leontas de Ptolemée ou le Fleuve du Lion, auprès duquel étoit une Ville du même nom. Strabon nomme ce Fleuve Tamyras. Les curieux ne seront peut-être pas fâchez de trouver dans cette relation le raport de la Géographie ancienne avec la moderne ; & quand ils verront sur mes Cartes les lieux où j'ai passé, ils seront bien aises de retrouver ces mêmes lieux, où ils ont pour ainsi, dire passé tant de fois eux-mêmes, en lisant Strabon & les autres Auteurs qui en ont parlé ; & si je les conduits quelquefois par les mêmes routes que dans mes autres voiages, ils se trouveront dédommagez par

par ces nouvelles circonſtances que j'ai ſoin d'y ajoûter.

Du Fleuve d'Amour à Seïde, il n'y a qu'une heure & demie de chemin ; ainſi j'y arrivai le ſoir, & j'allai deſcendre chez M. Caſtor mon ancien ami ; mais M. Poulard Conſul de la Nation Françoiſe ne voulut pas m'y laiſſer, & m'obligea de venir loger chez lui. Le trente Avril le Pacha arriva dans cette Ville, & tous les principaux habitans en ſortirent pour aller au-devant de lui. Le quatre de May M. le Conſul fut à l'Audience de ce Gouverneur, avec les cérémonies accoûtumées. Le ſept je fus me promener ſur le Mont Sidon, qui n'eſt qu'à une demie lieuë de la Ville. On voit ſur le ſommet de cette Montagne un Autel, auprès duquel on enterre les Chrétiens Francs & Maronites ; à cin-

Arrivée à Seïde ou Sidon.

Curioſitez de cette Ville.

cinquante pas delà, il y a environ trente oliviers qu'on assure être du tems de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, & on ajoûte que ce fut en cet endroit que les trois Maries vinrent l'adorer. Ces oliviers sont chargez de petites croix, qui marquent la vénération que les Chrétiens de ce païs-là leur portent, suivant une tradition qui s'est conservée si long-tems. Les Botanistes auroient ici une ample moisson à faire; car on y voit un grand nombre de Plantes très-curieuses. Au pied de la Montagne sont les ruïnes d'une ancienne Ville, qui étoit sans doute celle de Sidon. On y trouve, en foüillant la terre, beaucoup d'anciens monumens & des Tombeaux d'une grande beauté, que les habitans du païs mettent en pieces, à mesure qu'ils les dé-

cou-

couvrent pour s'en servir dans leurs Bâtimens.

Comme j'étois prêt de partir de Seïde pour aller à Damas, on me dit qu'il y avoit auprès du Village de Sesein, une belle Cascade, & quelques autres monumens dignes de ma curiosité. C'en fut assez pour me déterminer à prendre cette route; M. Castor & M. d'Abounour voulurent m'y accompagner; nous traversâmes d'abord une belle Plaine couverte de Meuriers, dont les feüilles servent à nourrir cette grande quantité de vers à soye, dont on fait un si grand commerce à Seïde. Nous montâmes ensuite le Mont Liban, où nous marchâmes pendant sept heures par des chemins très-escarpez, & nous arrivâmes enfin à Gaëtoulle, gros Bourg peuplé de

Belle Cascade, & autres curiositez de Sesein.

Chrétiens Maronites, qui y exerçent paiſiblement, avec les Francs, leur Religion, ſous la protection du Prince Druze de ce Canton, à qui ils paient 500. écus par an de capitation. Le Chek de ce Village eſt un nommé *Michel*, que j'avois connu autrefois en France, & qui me reçût fort gracieuſement. Comme il exerce la Médecine, il s'eſt acquis dans ce lieu une grande conſidération, & il ne manqua pas de m'en marquer beaucoup, par la conformité de nos talens. Comme M. Caſtor & ſon ami me quitérent en cet endroit, le Chek s'offrit de m'accompagner à la Caſcade, qui n'eſt qu'à deux lieuës delà. Comme il étoit trop tard ce jour-là pour y aller, nous fûmes nous promener aux environs de Gaëtoulle, où nous vîmes

mes une belle fontaine, dont le bassin fait en rond, peut bien avoir 20. pieds de diamétre ; l'eau est très-salutaire, & on assure qu'elle guérit de plusieurs maladies.

Le trois nous partîmes à la pointe du jour, & deux heures après nous arrivâmes au Village de Sesein, auprès duquel passe la petite Riviere, qui, en se précipitant du haut de la Montagne en bas, forme une belle Cascade de plus de mille pieds de haut. C'est sans doute le plus beau coup d'œil que j'aie vû de ma vie ; car au bas de cette chute d'eau commence une belle Plaine très-agréable, plantée par tout de beaux arbres, qui mettent à couvert de la chaleur du Soleil un grand nombre de Villages, habitez par les Druzes & les Maronites, qui habitent

cette charmante Vallée. Après avoir parcouru des yeux tout ce beau Païs, qui fait un contraste si agréable avec les differentes croupes du Mont Liban, j'allai visiter la belle Grotte où l'Emir Facardin demeura caché pendant trois ans, pour se dérober à la poursuite des Turcs, qui le cherchoient pour le faire mourir. Cette Grotte est si profonde, que personne jusqu'à present n'a pû aller jusqu'au bout, ou plûtôt on n'a pas osé s'y *hasarder*, parce qu'elle est coupée par une infinité de routes, dont on ignore les issuës: on peut assurer que cet Emir avoit là des galleries bien lugubres.

Etant de retour à Sesein, on m'aprit que la source de la petite Riviere qui forme la Cascade n'étoit pas loin delà; j'y fûs & je

je vis qu'elle sortoit d'une Grotte profonde, en formant une belle fontaine. Si les Poëtes avoient connu cet endroit, ils n'auroient pas manqué d'y placer la Naïade de cette belle source, & ils n'ont pas toûjours si bien logé ces Divinitez aquatiques: pour moi qui n'avois point de description poëtique à faire, j'y fis rafraîchir le vin, que M. Michel avoit fait aporter, & nous déjeunâmes dans ce lieu champêtre avec beaucoup de plaisir; après-quoi nous montâmes à cheval pour nous en retourner. Le Sieur Michel alla à Sesein, & je pris la route de Damas. Après avoir traversé pendant neuf heures des chemins escarpez, qui sont dans cette chaîne de Montagnes, je passai la Riviere de Jesel-Caraon sur un beau Pont de douze arches:

C'eſt aparemment le Fleuve Eleuthere des anciens ; & ce qui me confirme dans cette découverte, c'eſt qu'il n'y a point d'autre Riviere entre le lieu où j'étois & la Ville de Damas, que celle-là.

Plaine du Cazervan.

Aprés le paſſage de cette Riviere, j'entrai dans une belle Plaine, qui va ſe joindre à celle de Balbec, & je fis le Conac dans le petit Village de Cammetelou, lieu fort dangereux, & où s'arrêtent ordinairement les voleurs Arabes, qui vont piller dans les Montagnes voiſines, où l'on voit encore les ruïnes de deux grandes Villes qui avoient chacune un Château qui ſubſiſte encore. Le quatre j'en partis à la pointe du jour & me mis à traverſer d'autres Montagnes qui ne ſont pas ſi rudes que celles où

Montagnes du Liban.

où j'avois passé le jour pécédent ; après avoir marché deux heures je trouvai un gros Village, que la tyrannie des Pachas de Sourie a fait entierement abandonner, & le soir du même jour j'arrivai à Damas sur les six heures, où il me fallut paier une Isselotte pour le droit d'entrée, comme font tous les Francs & les Chrétiens qui y arrivent.

L'Auteur arrive à Damas.

Toutes les Montagnes que l'on trouve depuis Seïde jusqu'à Damas, sont des chaînes du Mont Liban, si connu des anciens, par les beaux Cédres dont il étoit couvert, & dont Salomon emploia une si grande quantité à la construction du Temple de Jérusalem & de sa belle maison. C'étoit le fameux Hiram Roi de Tyr son ami qui les lui fournissoit, les faisant condui-

re par terre jusqu'à Tyr, où il les faisoit embarquer pour Joppé, d'où Salomon les faisoit voiturer à Jérusalem. Le lecteur croira sans doute qu'on y en voit encore beaucoup, & je dois lui dire ici qu'on en voit de fort beaux auprès de Tripoli ; mais qu'on n'en retrouve plus aucun du côté de Sidon, où aparemment il y en avoit beaucoup autrefois.

Dès que je fus arrivé à Damas j'allai descendre à la maison des PP. Capucins, où le Pere Valerien de la Fléche, qui pour lors s'y trouva seul, me reçût avec beaucoup de bonté. Les PP. de Terre-Sainte & les Jesuites, vinrent peu de tems après me rendre visite : ces trois Maisons Religieuses sont animées du même zéle pour le progrès de la Religion Catholique

&

& vivent dans une grande union. On peut assurer sur tout que la Mission des Peres Jésuites est la plus belle qui soit dans le Levant. L'excellente méthode qu'ils ont par tout d'élever la jeunesse, est ici d'une utilité incomparable. Il y a plus de 130. écoliers dans leurs Classes à qui ils inspirent des sentimens d'une solide piété, & leur enseignent les véritez de l'Evangile, en leur aprenant à lire & à écrire. Les peres & les parens de ces jeunes gens viennent tous les Dimanches & les Fêtes entendre le Sermon, & les autres instructions qu'on leur fait, avec beaucoup de zéle.

Avanies faites aux Arméniens.

Le progrès de la Religion est cependant retardé, par les avanies que les *Pachas* & les Cadis font tous les jours aux Chrétiens, sur-tout aux Arméniens &

& aux Maronites. En voici deux exemples. J'ai été témoin du premier & des gens dignes de foi m'ont raconté l'autre. Un Prêtre Grec avoit composé un Livre de Prieres. Comme il étoit bien écrit & qu'il vouloit en faire present au Patriarche, il l'envoia chez un Relieur Turc, avec quelques pierreries, pour en orner la couverture. Il arriva, par malheur, qu'un Dervis étant entré dans la Boutique de ce Turc, il fut frapé de la beauté de cet exemplaire, & l'ouvrit pour voir ce qu'il contenoit. Les premieres paroles qu'il y lut, furent celles que nous emploions au signe de la Croix, *Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit.* Il n'en fallut pas davantage à ce zélé Mahométan pour l'obliger de courir chez le Pacha, afin de lui remontrer
que

que les Arméniens vouloient établir l'Idolâtrie dans la Ville de Damas ; qu'il venoit de voir un Livre qu'ils venoient de composer, où l'on détruisoit l'Unité de Dieu pour lui en associer deux autres, & il exagera le danger d'une Doctrine qui ne lui devoit pas paroître nouvelle ; car les Turcs sçavent bien que les Chrétiens croient l'inéfable Mistere de la Ttinité, sans croire plusieurs Dieux : mais comme il connoissoit l'humeur interressée du Pacha, il crût lui faire sa cour par ce recit. Il ne se tompa point en effet, le Gouverneur saisit cette occasion, envoia chercher le Patriarche, & après l'avoir accablé de reproches sur ce qu'il permettoit que l'on corrompit dans le lieu de son Gouvernement la foi des Musulmans, il l'en-

Cruauté d'un Pacha.

l'envoia en prison chargé de fers. Comme l'on sçait bien dans le Levant à quoi aboutissent toutes ces avanies, on entra en négociation, & il en coûta au Patriarche six bourses, qu'il paia comptant, pour avoir la permission de sortir de prison.

L'autre exemple arrivé dans une Ville qui est à deux journées d'ici, montre également & la haïne irréconciliable que les Turcs ont pour la Religion Chrétienne, & la simplicité des Fidelles de ce païs qui donnérent grossiérement dans un panéau qui leur coûta cher. Le Cady, qui commandoit dans cette Ville, n'avoit point cessé pendant toute sa vie de faire tous les jours de nouvelles avanies aux Chrétiens pour en tirer de l'argent. Mais ce qui paroîtra sans doute & plus extraordinai-

dinaire & plus cruel, il voulut encore leur faire du mal après sa mort Il feignit dant sa derniere maladie de vouloir se réconcilier avec les Grecs & les Arméniens, & aiant fait apeller les principaux de ces deux Sectes, il leur demanda pardon la larme à l'œil de tous les maux qu'il leur avoit faits, les priant d'en obtenir par leurs prieres misericorde du Ciel. Il ajoûta ensuite que ne croiant pas pouvoir expier tous les crimes que son avarice lui avoit fait commettre, il souhaitoit qu'on pendit son corps à un arbre qu'il leur indiqua, afin que le Public pût juger par-là qu'il étoit mort dans un véritable repentir. Il leur montra ensuite son Testament, par lequel il les chargeoit de cette éxécution. On peut bien juger que chacun s'en excu-

excuſa du mieux qu'il pût ; mais le fourbe leur montra un autre Mémoire, par lequel il les diffamoit auprès de ſon Succeſſeur, & les accuſoit de toutes ſortes de crimes, menaçant de le lui laiſſer s'ils ne vouloient accomplir ſa derniere volonté. Ces pauvres Chrétiens qui ſe virent engagez dans deux piéges également dangereux, choiſirent celui qui leur parut le moins à craindre ; ils prirent le Teſtament du Cady, & d'abord qu'il eut fermé les yeux, ils l'attachérent à l'arbre qu'il leur avoit montré. Les Turcs inſtruits de l'intention diabolique de ce perfide Cady, ne ſe mirent pas en peine d'enlever ſon corps du gibet, & le laiſſérent juſqu'à l'arrivée de celui que le Grand Seigneur envoioit en ſa place ; mais dès qu'il fut arri-

arrivé, ils lui racontérent l'histoire, & feignant n'avoir pas été assez forts pour empêcher qu'on ne diffamât ainsi le corps de son prédécesseur, ils lui demandérent justice contre cet attentat. Le nouveau Cady fit mettre en prison plus de quarante des principaux Chrétiens, à qui il coûta plus de cent bourses, & il y en eut même six, qui après avoir eu la bâtonade, furent condamnez aux Galeres.

J'étois près de sortir de Damas, où je n'avois rien á faire; mais comme le Pacha fait la guerres à quelques Arabes du voisinage, pour donner leur païs à d'autres qui lui ont promis une grosse somme d'argent, & que ses Troupes sont répanduës sur le chemin de Damas à Jérusalem, où je devois passer pour aller par terre au grand Cai-

Caire ; je n'osai m'exposer à l'insolence de ces Soldats qui n'ont pas grand respect pour les Voiageurs, les pillant aussi inhumainement que les voleurs de profession ; ainsi il fallut prolonger mon séjour dans cette Ville, dont j'ai assez parlé dans mon premier voiage, pour n'en rien dire ici ; mais comme je n'en avois pas alors levé le Plan, on sera bien aise de le voir en cet endroit.

Voiage dans les Montagnes de l'Arabie.

Dans le dessein que j'avois de quitter l'Asie pour entrer en Afrique, suivant les instructions que j'avois reçûës, je pris le parti de côtoier les Montagnes de l'Arabie Pétrée, chemin peu fréquenté ; mais qui me conduisoit en un lieu où je voulois faire ma provision de Serquis. Cette plante précieuse, dont j'ai fait la description dans le com-

VEUE DE LA VILLE DE DAMAS

commencement de ce voiage, ne ſe trouvant que dans l'Arabie.

Je partis donc de Damas le 17. ſur les cinq heures du ſoir, avec les guides qui m'étoient neceſſaires, & j'arrivai à minuit ſur la Montagne de l'Ange, où il y a un puits dont l'eau eſt très-fraîche. Je parcourus le lendemain quelques monumens qui ſont ſur une Montagne voiſine, où les maſures de deux Châteaux que j'aperçûs de loin, m'avoient obligé de monter, & j'y vis un grand nombre de Colomnes renverſées. A quelque diſtance delà je trouvai une douzaine de Barraques, où il n'y avoit que les femmes & les vieillards. Comme j'avois grand beſoin de manger, je demandai ſi on avoit quelque choſe à nous donner; on nous répondit qu'on alloit nous préparer à dîner, & qu'on

Repas ſingulier.

qu'on alloit commencer par faire le pain. Cette réponse étoit capable de desoler des gens qui avoient grand apétit; mais nous ne sçavions point la maniere dont ces femmes s'y prennent; elles font de la pâte qu'elles étendent sur une platine de fer & en font des pains ronds & plats à la maniere de nos croquets, qui sont cuits dans un moment. On nous prépara aussi des œufs, du lait & des olives confites dans l'huile; mais comme tout cela nous parut de la viande fort creuse & peu rassasiante, nous demandâmes quelque chose de plus solide, & on nous tua sur le champ un chevreau. On ne fait, pour le cuire, d'autre cérémonie que d'en vuider les entrailles; & après l'avoir lié avec une corde, on le met tout entier dans un brazier que l'on

l'on couvre de cendres, & je puis aſſurer qu'il étoit très-bon & très-délicat. Quatre des vieillards qui ſe trouvérent là ſe mirent à dîner avec nous & coupérent le chevreau, de maniere que la peau nous ſervoit d'aſſiettes. Si j'avois été auſſi ſuperſtitieux qu'Enée, j'aurois cru que je n'avois plus d'obſtacles à ſurmonter pour arriver en Egypte, qui étoit le terme de mes courſes, comme l'Italie l'étoit du voiage d'Enée; car dans un moment ces bons vieillards, qui avoient autant d'apétit que le jeune Aſcagne, mangérent la viaude & les plats; ainſi j'aurois pû m'écrier avec la même naïveté que le petit Jule; *Heu etiam menſas conſumimus!* Mais je ne fus pas aſſez vain pour prendre pour moi une avanture ſemblable à celle qui avoit ſervi de dénoüe-

noüement au Poëme de l'Enéïde. D'abord, après dîner, je partis, avec ma même escorte, dans le dessein de parcourir les Montagnes voisines. Après avoir marché quelque-tems par une très-grande chaleur, je connus, à quelques ruïnes que j'aperçus, que je n'étois pas loin du lieu où l'on trouve le Serquis; puisque ce fut à l'occasion de ces Monumens, dont on m'avoit dit autrefois tant de merveilles, que je découvris cette plante. Après avoir passé la nuit auprès d'un puits, je me levai de grand matin, & aiant laissé mes guides pour me préparer à dîner, je ne pris avec moi que deux personnes, & je dis que j'allois chercher quelques simples dont j'avois besoin pour des remedes.

Découverte d'un lieu

Dès que je fus descendu dans le Vallon, qui est au bas des Mon-

Montagnes où nous avions couché, je trouvai le Serquis que je cherchois avec empressement, & j'en cueïllis tout ce qui s'y rencontra. J'envoiai en même-tems ceux qui m'accompagnoient, pour voir s'il n'y en avoit pas encore dans les lieux voisins, & ils revinrent sur le soir me dire qu'ils n'avoient pas seulement trouvé un brin d'herbe dans tous les lieux qu'ils avoient parcourus, le païs étant très-stérile & très-sec.

qui produit du Serquis, semblable à celui dont on se sert au Serrail du Grand Seigneur.

Le soit nous nous mîmes en chemin & nous marchâmes toute la nuit, toûjours accompagnez de la simphonie lugubre d'un grand nombre de Chats-huants, qui sont gros comme des oïes. Aiant rencontré un Puits à la pointe du jour, nous y demeurâmes jusqu'à cinq heures du soir, pour laisser passer la

Route dans les Montagnes d'Arabie.

Chats-huants d'une grandeur extraordinaire.

grande chaleur. Nous montâmes ensuite à cheval, & sur les dix heures du soir, nous aperçûmes du feu dans la Plaine. Mes guides m'assurérent que c'étoient des voleurs Arabes, & m'exhortérent à changer de route pour ne point donner dans leurs embuscades; ainsi nous prîmes à gauche, & nous marchâmes fort vite le reste de la nuit. Le lendemain matin nous fûmes obligez de courir encore jusqu'à huit heures pour trouver de l'eau. Nous ne fûmes pas plûtôt assis pour nous reposer, que nous aperçûmes une Troupe de Cavaliers, dont une douzaine s'étant détachez, furent bien-tôt arrivez au lieu où nous étions. L'éfroi que nous avions eu en les voiant aprocher, diminua lorsque nous connûmes que c'étoient des Soldats

dats du Pacha qui alloient joindre la petite armée qu'il avoit envoiée contre les Arabes, comme je l'ai dit il y a un moment. La maniere brusque dont ils nous abordérent & la dureté avec laquelle ils nous parlérent, nous jetta encore dans un nouvel embarras; mais quand je leur eus dit que j'avois un Commandement du Grand Seigneur pour voiager dans ces quartiers-là, ils commencérent à se radoucir, & allérent trouver leur Capitaine qui me fit venir près de lui pour le lui montrer. Il me reçût assez poliment, & me demanda à quel dessein je parcourois des lieux si deserts, & où il y avoit tant de dangers à essuier. Je lui dis qu'étant Médecin du Roi de France, j'avois ordre de cueïllir des simples dans l'Arabie, & que j'en avois déja

fait une assez grande provision. Il les voulut voir, & j'en fis aporter deux sacs qu'il visita. Avant que de nous separer, il me fit presenter du café, & me dit que le meilleur avis qu'il avoit á me donner étoit de changer de route, & de ne point prendre celle de Bagniasque où j'avois dit que j'avois dessein d'aller, parce que je rencontrerois immanquablement des Arabes qui me feroient un mauvais parti. M'aiant demandé ensuite si je n'avois point quelques emplâtres pour les blessures, je lui en donnai, ce qui lui fit assez de plaisir, pour me solliciter encore de retourner à Damas, m'offrant même deux de ses Cavaliers pour m'escorter; il me parla si sérieusement que je fus obligé de prendre ce parti, & en deux jours je fus de retour à Damas.

Raisons qui obligent l'Auteur de retourner à Damas.

Le

Le seul regret que j'eus de quitter cette route, est qu'elle me privoit du plaisir de retrouver encore le lieu où viennent ces fruits délicieux, qui dégoûtent pour long-tems d'en manger d'autres; aussi efficaces en cela que le Lotus, dont parle Homere, l'étoit pour faire oublier la patrie à ceux qui en avoient une fois goûté.

Voiage de Damas à Jérusalem.

Dès que je fus à Damas, je pris mes mesures pour une route moins dangereuse & moins difficile, & j'en partis le 24. sur les trois heures après-midi; mes Moucres me menérent par une Plaine délicieuse & bien cultivée, au Village de Durie, d'où ils sont & qui n'est éloigné de Damas que de trois lieuës. Le lendemain 25. nous partîmes à quatre heures du matin & marchâmes encore trois heures dans

la même Plaine ; nous montâmes ensuite sur des Montagnes assez escarpées, où nous nous reposâmes, au bout de quatre heures, sur les ruïnes d'Heraclée auprès d'un lieu où il y avoit eu un grand Temple, & où l'on voit encore de belles Colomnes de marbre granite. J'aperçûs de loin une tête en bas relief, que je crûs être celle d'Apollon, dont la figure pouvoit bien avoir huit pieds de haut. Je vis sur une autre pierre un grand aigle, qui avoit les aîles déploiées & qui tenoit sous ses pieds la foudre de Jupiter. Le Village, qui est bâti sur ces ruïnes & qui est habité par les Druzes, porte encore le nom de cette ancienne ville de Syrie.

Comme j'allai me promener à quelque distance delà, pour voir deux Châteaux qui sont sur une

une petite Montagne, je trouvai, parmi quelques autres plantes, la Lunaria Major. On voit à l'oposite sur une autre Montagne; les restes de deux beaux Palais, dont on distingue encore les entrées, les cours, & les lieux où étoient les apartemens. Les Turcs négligent tout, & cependant rien ne seroit si aisé que de rétablir dans ce beau païs, & plusieurs Villes & plusieurs Fortifications, qui rendroient leur séjour & plus agréables & plus délicieux; au lieu qu'on ne trouve par tout que les tristes monumens d'une magnificence que le tems a détruit depuis plusieurs siécles, & de misérables Villages presque deserts, où l'on trouve à peine dequoi se nourrir & se loger. Je partis le 25. de cet endroit, & aiant trouvé, après quatre heu-

res de marche, une Caravane qui m'aprit que les Druzes du voisinage faisoient la Guerre aux Metualis, il fallut, pour ne point donner dans quelqu'embuscade, changer de route & traverser des Montagnes fort escarpées, & où il n'y avoit pas la moindre trace de chemin. J'arrivai cependant sur les six heures du soir à Ginigeny, d'où je sortis à six heures du matin. On trouve à une lieuë delà le Pont de Kaberebez, sur lequel on passe la Riviere de Tezelcaraon ou de Latany; car elle porte ces deux noms; nous eûmes tout le reste de la journée de fort mauvais chemins, marchant presque toûjours sur des Montagnes qui n'offroient à nos yeux que des précipices. Nous ne trouvâmes que le Village de Natour qui apartient à l'Emir

des

des Druzes, où nos guides paiérent le Cafar pour le droit d'entrée, & nous allâmes coucher à une lieuë delà, près de la source qui forme la Riviere de Séïde.

La journée du 27. fut aussi rude que la précédente, & elle eut cela de particulier, que mes Moucres aiant voulu se reposer au Village de Quen Melaüs, où l'on fait une grande quantité de soie, je fus obligé de prendre un guide & de partir avec le Pere Trefonds pour aller coucher à Séïde, qui n'est qu'à trois lieuës delà & où je demeurai jusqu'au 17. de Juillet.

Je m'embarquai ce jour-là sur un petit Vaisseau, qui alloit à Damiette en Egypte, & nous fîmes voile à minuit. Comme le vent étoit contraire, nous allâmes moüiller le 23. à S. Jean d'A-

Voiage par Mer de Seïde à S. Jean d'Acre.

d'Acre, qui étoit autrefois la ville de Ptolemaïs, & nous vîmes en paſſant les ruïnes de l'ancienne Tyr.

Deſcription de cette Ville.

S. Jean d'Acre eſt aujourd'hui aſſez peuplé, par le grand nombre de Chrétiens de Nazareth qui ſont venus y habiter pour fuïr la perſécution des Arabes. On trouve au bout du Golfe le Village de Caïphe, où les Arabes ſont ſi méchants, qu'ils ont obligé les Carmes d'abandonner le Mont Carmel; c'eſt-à-dire, de quitter cet ancien patrimoine, qui ne leur avoit jamais été diſputé que par de ſçavans critiques, dont les armes n'étoient pas ſi redoutables, que celles de ces bandits qui leur ont fait tant d'avanies pour leur faire abandonner le ſéjour de leur ancien Patriarche. Ils ont tellement pillé leur Mona-

Monastere, qu'ils en ont emporté jusqu'aux portes & aux fenêtres, & si on ne fait ici une espece de Citadelle, comme il paroît qu'on est dans le dessein d'en construire une, on aura bien de la peine à se mettre à couvert du pillage, & d'empêcher les Corsaires de moüiller dans cette rade.

Je m'embarquai le 24. je fis voile le 25. à une heure après minuit, & j'arrivai à Jafa ou Joppé. Le 26. comme le Vaisseau que je montois devoit chager ici du savon pour Damiette & que sa cargaison, qui devoit venir de Rama, n'étoit pas encore prête, j'en partis le 27. pour aller à Jérusalem, avec deux Religieux & un Drogman, qui avoient dessein de faire le même voiage. Après quatre heures de marche nous arrivâ-

Route d'Acre à Jérusalem & à Nazareth.

rivâmes à Rama, & nous couchâmes dans le Couvent des Religieux qui étoient venus avec moi. Le lendemain matin nous laissâmes à gauche la petite Ville de Cobec. Et à deux lieuës delà nous passâmes près du Château du bon Larron. Nous traversâmes ensuite le Village de Benoë, nous vîmes près delà S. Jeremie, qui étoit autrefois une grande Eglise, occupée par les Cordeliers, & sur une Montagne voisine le vieux Château de Sour qui tombe en ruïne. Les Juifs, que j'avois rencontrez à Rama, me dirent qu'il avoit autrefois été bâti par les Machabées. Le Pont à cinq arcades, que nous rencontrâmes à quelque distance delà, étoit fait aparemment pour reçevoir les eaux de quelque torrent; car il n'y a point de Riviere dans

cet

cet endroit. Comme j'aperçus de loin ſur une haute Montagne les ruïnes de quelque bâtiment, j'apris des Juifs que ce lieu s'apelloit encore Samuël, du nom de ce Prophête qui y avoit été enterré, & qu'ils y alloient en Pélerinage. En aprochant de Jéruſalem, on voit le lieu où David tua Goliat. Enfin, après être montez quelque-tems, nous arrivâmes dans cette célébre Ville, où nous entrâmes par la porte de Damas ſans être arrêtez, parce que nous avions un Drogman avec nous. J'allai loger, avec mes deux Religieux, dans leur Couvent, où je fus très-bien reçû, & je couchai dans la chambre des Pélerins, où je ſoupai avec deux Peres du Couvent & un Frére.

Comme je ne pouvois pas faire un long ſéjour à Jéruſalem, je

Quelques particulari-

tez de ces deux Villes. je témoignai au Pere Procureur que j'avois dessein d'aller dès le lendemain visiter le S. Sépulchre, ce qui me fut accordé, & je m'y enfermai pour y passer la journée & le jour suivant en prieres & en differentes stations. Tout le monde sçait la dévotion & la piété qui regnent dans ce saint lieu, & on en connoît trop toutes les particularitez, aussi-bien que celles de cette Ville, pour être obligé de répéter ici ce que tant de voiageurs en ont écrit. Je dirai seulement qu'il y arriva, peu de tems avant mon voiage à Jérusalem, une avanture qui pensa faire périr tous les Religieux qui sont dans cette Ville. Un Corsaire Maltois aiant fait descendre à terre quelques Soldats pour faire des esclaves sur les Côtes de la Palestine, ils enlevérent près du

du Château de Pélegrin une vingtaine de personnes qui venoient d'une nôce, ce qui causa une si grande émeute à Jérusalem, que les Turcs, qui vouloient rendre les Francs garants de cet événement, menacérent de les tuër s'ils ne faisoïent rendre ces esclaves, & ils auroient poussé l'affaire à bout, sans le secours de quelques amis qui protégeoient ces bons Peres & qui vinrent même se mettre en garde à la porte de leur Couvent, & firent cesser le tumulte, en assurant les plus mutins qu'on alloit travailler à la délivrance de leurs confréres; ainsi on en fut quitte pour la peur, & pour quelqu'argent qu'il fallut donner à ceux qui s'étoient mêlez de cet accommodement.

Je partis de Jérusalem le premier Août, avec un Aga qui avoit

avoit vingt hommes pour l'accompagner, & j'arrivai à Jaffa ſans aucun accident. On embellit tous les jours cette petite Ville; on y a bâti depuis mon dernier voiage pluſieurs beaux Bazars, & l'on a mis dans le Château un fort grand nombre de canons pour le défendre. Le deux, le vent étant bon, on s'embarqua & on fit voile à minuit. Nôtre navigation ne fut pas plus heureuſe; nous eûmes preſque toûjours le vent contraire. Après avoir bien ſouffert & avoir été ſouvent entraînez par les courants, nous nous trouvâmes le dix à douze milles de Damiette; tous les paſſagers, qui étoient au nombre de 70. demandérent qu'on les mit à terre. Comme le tems étoit gros & qu'on ne pouvoit pas aprocher des Côtes ſans danger,

les

les Patrons voulurent leur faire entendre raison & les assurérent qu'on les satisferoit à la premiere occasion. Toutes leurs remontrances furent inutiles ; on commença à murmurer, & je fus sur le point de voir un combat dans le Vaisseau, si quelques Marchands, plus sages que les autres, n'avoient apaisé le tumulte. Cependant, comme on moüilla à six brasses d'eau, il y en eut vingt des plus opiniâtres qui demandérent la Chaloupe pour aller à terre, ce qu'on leur accorda. On les chargea en même-tems d'une Lettre pour Damiette, par laquelle on demandoit une Germe chargée de provisions, & sur-tout d'eau dont nous avions une extrême besoin. Je connus bien que ceux qui avoient ainsi quitté nôtre compagnie avoient été les plus

sages ;

ſages ; car le vent du Couchant étant venu à ſoufler avec violence, nôtre Pilote, qui n'étoit pas des plus experts, jugea à propos de retourner à S. Jean d'Acre d'où nous étions partis, ce qui me fit prendre la réſolution de débarquer mes balots & de prendre une autre route pour aller au Caire.

En attendant l'occaſion de partir, j'allai avec deux Religieux à Nazareth. Nous nous mîmes en chemin le quatorze à deux heures après-midi & nous traverſâmes la Plaine d'Acre par un tems fort chaud, au bout de laquelle nous trouvâmes le Village de Tery où nous nous repoſâmes. On ne trouve enſuite que des Montagnes remplies de méchantes Bourgades, d'où nous allâmes à Benedice où il y a une fontaine d'une eau très-

très-fraîche, qu'on nomme la fontaine de Zabulon, par une tradition qui s'est aparemment conservée depuis le tems que cette Tribu occupoit tout ce païs. Le petit Village de Safaury, où il n'y a que très-peu d'habitans, est bâti sur les ruïnes d'une Ville considérable, où l'on voit encore quelques Colomnes & quelques restes d'édifice à demi ruinez, parmi lesquels il y en a un, qu'on dit avoir été autrefois une belle Eglise dédiée à S. Joachim. Enfin, après avoir marché encore quelque-tems, nous arrivâmes à Nazareth où je fus reçû du Supérieur avec beaucoup de bonté. Le lendemain, Fête de l'Assomption, on alla en Procession à la Grotte où étoit la Ste. Vierge, lorsque l'Ange vint lui annoncer le Mystere de l'Incar-

carnation. Après y avoir fait mes dévotions, j'allai visiter le lieu qui avoit, dit-on, servi de boutique à S. Joseph; c'est une espece de Grotte taillée dans le Roc: je montai ensuite sur une Montagne qui est à une demie lieuë de la Ville, du côté du Midi; c'est delà qu'on voit le précipice où les Juifs voulurent jetter Nôtre-Seigneur, comme il est porté dans l'Evangile. Cette Montagne est fort escarpée de tous côtez, & l'on ne peut y aller qu'à pied. On voit aussi en cet endroit la Grotte où Jesus-Christ se cacha pour se dérober à la fureur de ses ennemis. Cette Caverne a 42. pieds & demi de large, sur 27. de haut, avec quelques inégalitez en plusieurs endroits. On trouve près delà un Puits où il n'y a plus d'eau, quoiqu'il en fut rempli autre-

autrefois & qu'il en fournit à la Ville de Nazareth. Enfin après avoir parcouru plusieurs autres monumens, dont tant de voiageurs ont parlé, je partis de Nazareth & j'arrivai le 18. à S. Jean d'Acre.

Je nolizai une Barque pour passer en Chypre, moïennant la somme de cent livres, & j'arrivai heureusement à Lernica, où demeurent les François qui se sont établis dans cette Isle. Le lendemain 23. j'allai voir M. de Cremery Consul de la Nation, à qui je rendis la Lettre de M. de Pontchartrain. Comme je lui déclarai que je ne cherchois que l'occasion de passer promptement en Egypte, il m'aprit qu'il y avoit à Limaso un Vaisseau prêt à mettre à la voile pour Alexandrie; j'y envoiai un homme exprès, pour prier

L'Auteur s'embarque pour passer en Chypre.

prier le Capitaine de m'attendre & lui dire de ma part que j'arriverois au plus tard dans deux ou trois jours. M. le Consul eut aussi l'honnêteté de lui écrire sur ce sujet. L'après-midi j'allai voir mes amis, surtout M. Porry, qui est un Marchand très-acrédité, & qui ne manque pas de goût pour les Médailles & les autres monumens de l'antiquité ; j'en fis un troc avec lui d'une vingtaine pour une belle pierre gravée. Comme je trouvai de la difficulté pour aller par terre à Limaso, je repris ma Barque, & il m'en couta encore quinze écus pour y aller par Mer ; j'avois quatre Religieux en ma compagnie, entr'autres le Pere Hubert, qui alloit pour être Chapelain à Alexandrie, & qui m'avoit toûjours suivi depuis Séïde.

Le vent s'étant trouvé favorable, nous arrivâmes le lendemain sur les deux heures après midi à Limaso; c'est le lieu de l'Isle de Chypre où se fait le plus grand commerce des vins qui y sont excellents; nous nous embarquâmes le 29. mais les courans nous firent tellement dériver, que nous croïant bien loin de terre, nous nous trouvâmes le deux de Septembre si près des Côtes, à dix milles au-dessous de Rosette, que si le jour ne fut venu à paroître, nous aurions infailliblement fait naufrage, nôtre Barque commençant déja à toucher; mais par bonheur le Pilote aiant aperçu le danger prit le large & arriva le soir du même jour à Alexandrie. J'allai coucher chez M. le Maire Vice-Consul de la Nation Françoise, qui est en grande réputation dans cette fameuse

Vóiage de Chypre à Alexandrie.

meuſe Ville, où il arrive tous les jours une ſi grande quantité de Vaiſſeaux de tous les lieux de l'Europe; & ſur-tout de France, que j'y en comptai plus de ſoixante qui avoient le Pavillon blanc. Je partis peu de jours après d'Alexandrie pour aller à Roſette, & delà au Caire, où je demeurai un mois entier.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des principales Matieres, contenuës dans le Tome premier.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Fin de la Table du Tome premier.

